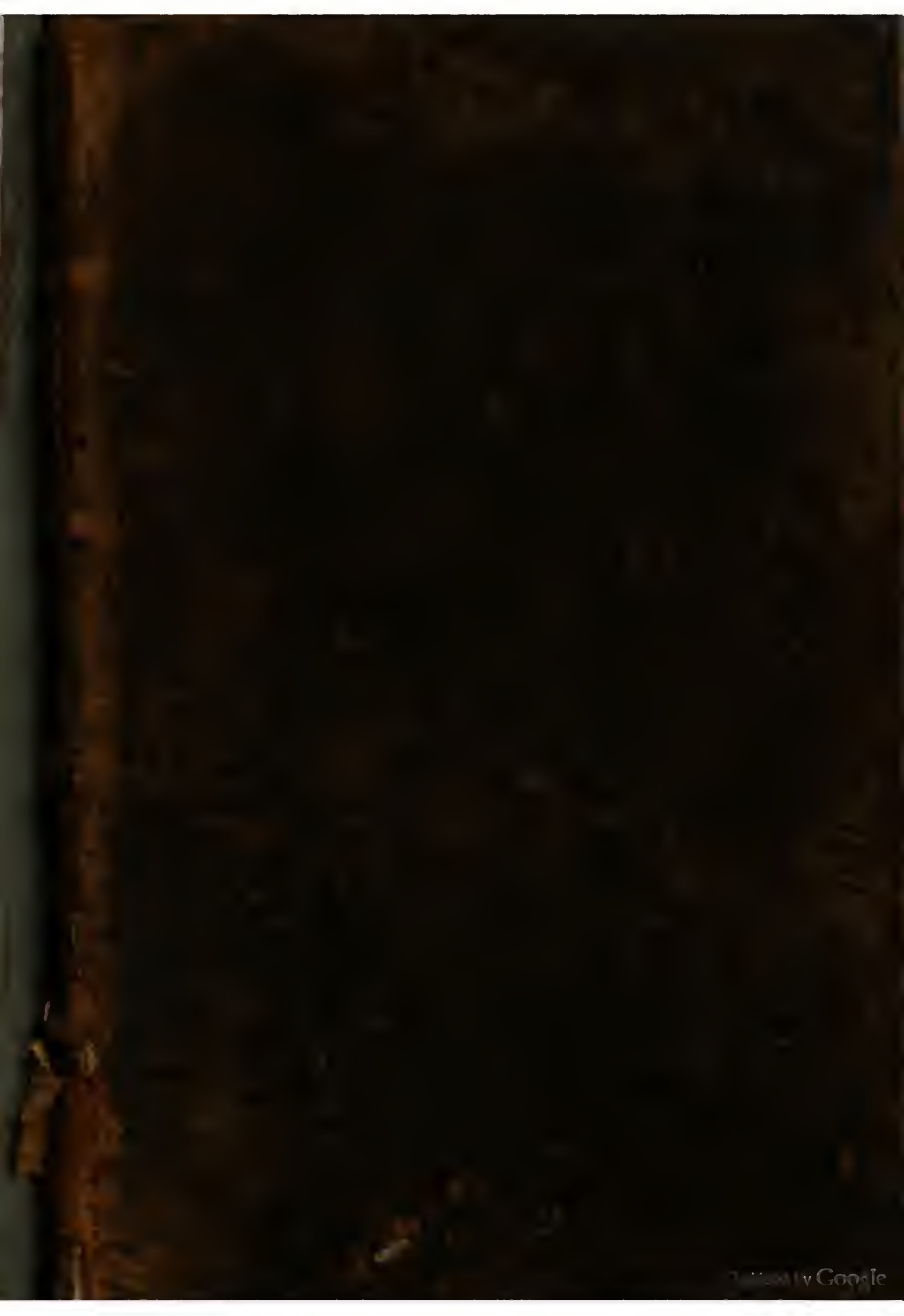

Digitized by Google

6
23-B
8

6-23-B-13

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

NOUVEAU
VOYAGE
AUX
GRANDES INDES,
AVEC
UNE INSTRUCTION
POUR
LE COMMERCE
DES
INDES ORIENTALES,

Et la deſcription de pluſieurs Iſles, Villes, & Rivieres, l'Hiſtoire des Plantes & des Animaux qu'on y trouve,

PAR LE SR. LUILLIER.

Avec un Traité des MALADIES *particulieres aux Pays Orientaux & dans la Route, & de leurs Remedes, par Mr.* D. L. F. D. E. M.

A ROTTERDAM
CHEZ JEAN HOFHOUT
M DCC C X X V I.

PREFACE

Digitized by Google

PREFACE.

CE n'eſt point l'envie d'écrire qui m'a porté à donner au Public ce petit Ouvrage que j'ai l'honneur de lui preſenter: mais c'eſt le ſeul deſir de ſatisfaire la curioſité des perſonnes qui aiment à entendre parler des Païs éloignez: ce panchant eſt aſſez commun, & les plus beaux eſprits s'y laiſſent même plus facilement entraîner: car il eſt certain que rien ne délaſſe mieux l'eſprit, & ne le réveille davantage, que de le mettre ſur une matiere curieuſe dont il n'a aucune connoiſſance, ou du moins que trés-legére. Le plaiſir qu'il goûte à apprendre des choſes qu'il ignoroit, l'anime de plus en plus & l'engage inſenſiblement à découvrir tout ce qu'il y a de particulier dans un Livre. Je ſçai que pluſieurs perſonnes ont donné des Relations de Voyages, & j'en ai lû de différens Auteurs, mais j'ai trouvé dans les uns & dans les autres, tant de

contrarieté, que j'ai crû devoir faire au Public le petit preſent que je lui donne. Un Auteur doit être ſincére, clair & net, ſur tout dans les Hiſtoires, & dans les Voyages, & c'eſt par-là qu'il doit attirer la confiance du Lecteur: auſſi je me ſuis uniquement attaché à ſuivre ces maximes, & par-là je me ſuis flatté qu'un chacun voudroit bien m'accorder ſa confiance. Lors que je me ſuis propoſé de donner au Public ce petit Ouvrage, j'ai tâché autant qu'il m'a été poſſible d'éviter l'obſcurité, & je n'ai ſeulement penſé qu'à ſatisfaire le plus grand nombre de perſonnes, ſçachant qu'il eſt inutile de s'arrêter à vouloir contenter de certains eſprits qui ne s'attachent ordinairement qu'aux paroles, mépriſans même ſouvent ce qu'ils comprennent facilement. J'ai donc mieux aimé embraſſer le parti de ceux qui liſent pour apprendre en ſe délaſſant l'eſprit, que celui de ceux qui liſent ſeulement pour s'amuſer; & comme les perſonnes d'un eſprit bien fait n'ignorent pas qu'il eſt trés-difficile de contenter tout le monde, j'eſpére qu'ils auront la bonté de m'approuver de ce que je ne me ſuis attaché qu'au ſolide. A la fin du Voyage on trouvera

vera ce qui peut avoir été le ſujet d'une ſi grande entrepriſe, & quelle a été la fin que je me ſuis propoſée en offrant au Public ce petit Ouvrage. Je ne me ſuis pas contenté de donner une ſimple Relation de mon Voyage, j'y ai ajoûté une Inſtruction pour le Commerce qui ſe fait dans les Indes, dont perſonne juſqu'à preſent n'a encore parlé; j'eſpére que le Lecteur en ſera content; & afin de faciliter à un chacun la lecture de ce Livre, j'ai joint à la fin de cet Ouvrage une Table des matiéres, tant du Voyage, que de l'Inſtruction du Commerce des Indes Orientales. Enfin, j'ai tâché de ne rien oublier pour faire connoître mon zéle & le deſir que j'ai de donner au Public des preuves de mon affection, & ſi je ſuis aſſez heureux pour qu'elles ſoient bien reçûës, je tâcherai de lui donner dans quelque tems un autre Ouvrage, en reconnoiſſance des bontez qu'il aura bien voulu avoir pour moi.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Livre intitulé, *Nouveau Voyage du Sieur Luillier dans les grandes Indes*, & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. A Paris le 3. Mai 1725.

DE L'ISLE.

VOYAGE
DU
SIEUR LUILLIER
DANS LES
GRANDES INDES ORIENTALES.

LE plaiſir qui remplit le mieux l'eſprit, eſt celui du Voyage: tous les hommes ſont naturellement curieux, ils aiment à découvrir les choſes qu'ils ignoroient, & comme l'on ne peut bien ſçavoir ce qui ſe paſſe dans les Païs Etrangers, qu'en voyant de ſes propres yeux ce que l'on n'apprend qu'imparfaitement dans les Relations, c'eſt cette curioſité qui anime un Voyageur & qui le récompenſe des peines qu'il ſe donne pour la ſatisfaire.

Cependant, ſoit par prévention pour les beautez de ma Patrie, ſoit par les amuſemens

dont je m'y occupois tous les jours, l'inclination pour le Voyage, & principalement pour ceux de long cours, ne m'avoit point encore pris, lors qu'au mois d'Octobre 1701. je me vis inſenſiblement engagé à l'entrepriſe de celui des Indes Orientales, par la propoſition que m'en fit une de mes proches parentes, qui ſe diſpoſoit à le faire pour ſe rendre auprés de Monſieur ſon pére qui étoit mon oncle, & qui l'avoit deſtinée à Monſieur du Livier préſentement Directeur pour la Royale Compagnie de France.

J'avouë, que j'héſitai long tems à me déterminer ſur un projet de cette conſéquence; mais comme pour s'ennuyer moins dans le cours d'un ſi long voyage, ma couſine deſiroit y être accompagnée de quelque perſonne qu'elle connût, elle me preſſa d'une maniére ſi vive & ſi inſinuante, que ma complaiſance naturelle ne pût à la fin lui refuſer ce qu'elle éxigeoit de moi.

Je dois auſſi avouër qu'une de ſes amies qui faiſoit avec elle le Voyage dans la même vûë, d'être auſſi mariée dans les Indes avec une autre perſonne qui y étoit employée, ne contribua pas peu à me déterminer. C'étoit une fille trés aimable & qui joignoit à beaucoup

coup d'eſprit une beauté engageante, & des attraits qui méritoient qu'on y fiſt attention: ainſi je me fis bien-tôt un vrai plaiſir de ce que j'avois long tems regardé, ou comme une peine, ou avec une trés grande indifférence.

Je réſolus donc mon départ & préparai toutes les choſes qui m'étoient néceſſaires, quoi que j'y trouvaſſe de grands obſtacles dans ma famille.

Meſſieurs de la Compagnie m'accordérent mon paſſage, & aprés avoir pris congé de tous ceux dont nous nous ſéparions avec regret, nous partimes le Dimanche 15. Janvier à onze heures du matin 1722.

Nous nous embarquâmes, ma couſine & moi, avec ſa fille de Chambre, dans un petit Bâteau pour paſſer la Loire; M. Bouault & un Religieux Feuillant qui me parut fort honnête homme nous y demandérent place, & nous les reçûmes avec plaiſir, ils remplirent parfaitement celui que nous attendions de leur entretien, & inſenſiblement nous arrivâmes à Saumur ſur les ſix heures du ſoir, & ne pûmes en partir que le lendemain à deux heures aprés midi.

Nous arrivâmes à Nantes le Jeudi au ſoir 19. & logeâmes chez Monſieur & Mademoiſelle Midi. Le 23. nous en partîmes pour nous rendre à Port-Louïs, & nous y arrivâmes le 27.

En paſſant par Vannes nous fûmes trés-bien régalez chez Mr. l'Abbé Verdois, ami de Mrs. de Foſſecaves couſins germains de Mr. du Livier, l'un deſquels nous accompagna juſqu'à Port-Louïs.

En y arrivant nous deſcendîmes chez Mr. Houſſaye Capitaine Commandant pour la Royale Compagnie. La contrariété du vent nous obligea d'y reſter cinq ſemaines, le 28. j'allai à Hennebon pour retirer du Meſſager nos bagages, je les avois fait mettre à l'adreſſe du Directeur de la Compagnie, mais l'on ne voulut me rien délivrer qu'avec un ordre de ſa part; c'eſt ce qui m'obligea d'aller à l'Orient, où j'arrivai ſur les 6. heures du ſoir, & aprés m'être informé de ſa demeure j'entrai chez lui, je fus ſurpris de m'y trouver ſans lumiére; mais je le fus encore davantage de la reception peu agréable qu'il me fit.

On ſçait aſſez ce que c'eſt que Hennebon, Port-Louïs & l'Orient, ils font un triangle aigu.

aigu. Hennebon eſt une Ville un peu marchande, où il y a Siége Royal duquel dépendent les deux autres; Port-Louïs eſt un lieu qu'on honore du nom de Ville depuis quelques années; les Officiers de la Marine y font leur demeure, & l'Orient eſt un endroit où Sa Majeſté fait des armemens, & où la Compagnie fait les ſiens, on le met auſſi du nombre des Villes.

Pendant nôtre ſejour je me divertis pluſieurs fois à pêcher des huîtres dans la rade appellée *Permaneque*, qui ſont trés belles & trés bonnes. On y pêche auſſi en Mai, Juin & Juillet, une grande quantité de Sardines dont les Habitans du Port-Louïs font commerce; la meilleure pêche ſe fait le matin par un tems calme & couvert: & pour les appâter on ſe ſert de rogue, qui ſont des œufs de moruë qu'on apporte de Terre-Neuve.

Enfin le 4. Mars le vent s'étant rendu Nord Nord-Eſt, l'on tira dés le grand matin le coup de partance, & à midi le Pilote Côtier vint à bord pour nous mettre dehors. Sur les trois heures du ſoir on fit la reviûë de l'équipage, & dés mi-flot nous commençâmes à appareiller; ſur les cinq heures nous

paſſâmes par devant le Fort du Port-Louïs, que nous ſaluâmes de 7. coups de Canon auſquels il répondit de 5. Nous quittâmes ſur les 6. heures le Pilote Côtier, & nous nous mîmes à la voile & en pleine mer, étant de Compagnie avec l'Etoile d'Orient commandée par Mr. du Verger; le nôtre s'appelloit le S. Louïs commandé par Mr. Houſſaye, qui eſt un trés honnête homme & auquel j'ai de l'obligation.

Pendant les huit premiers jours, nous payâmes, ma couſine & moi, le tribut qu'éxige ordinairement la mer, c'étoit une manœuvre à laquelle je n'étois point accoûtumé; car ce tribut eſt de faire corps neuf, c'eſt à dire, qu'on rend tout ce qu'on prend. Le roullis & le tangage incommodent beaucoup, lors qu'on veut marcher pour diſſiper un peu les maux de cœur: & pendant toutes ces révolutions on ne ſeroit pas fâché d'être à terre, mais quand la planche eſt tirée il faut reſter, on ne peut plus s'en dédire, & le meilleur reméde c'eſt de prendre patience; car de ſe plaindre, c'eſt s'expoſer à la riſée des Matelots qui ſont d'une trempe à ne s'en pas beaucoup embaraſſer, ſçachans que le mal n'eſt pas mortel, & qu'un peu d'habitude en guérit.

Le

Le vent nous ayant été toûjours favorable, le 13. du même mois nous vîmes à la pointe du jour *Porto Santo*, & à trois heures aprés midi nous découvrîmes l'Iſle de Madére trés abondante en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour l'utilité & pour le plaiſir de la vie humaine: on y recueille de trés-bons vins qui ne different de celui d'Eſpagne, qu'en ce qu'ils ont beaucoup plus de force.

Le 15. nous paſſâmes par la hauteur de Palme, & par celle de l'Iſle Canarie, & le 16. par celle de Gomére. On cueille dans Palme & dans les autres Iſles de pareils vins qu'à Madére.

Ce jour là nous vîmes deux Vaiſſeaux qui faiſoient le Nord-Oueſt, & ſur les deux heures aprés midi, nous apperçûmes le Pic appellé de Teneriſſe; il eſt d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on peut le découvrir de 35. lieuës. On trouve au haut de cette Montagne preſque toûjours de la neige: toutes ces Iſles appartiennent au Roi d'Eſpagne. Comme nous étions entre deux terres nôtre Vaiſſeau roula beaucoup, depuis le 14. juſqu'au 18. que nous eûmes bon vent largue dont nous ne fûmes pas fâchez: car nous avions été juſques là trés incommodez.

garder une éternelle fidelité à leurs maris, & enfin aprés avoir éxigé quelque petit preſent en argent, ſelon le rang & le pouvoir de la perſonne, on verſe de l'eau odoriférante, ou de l'eau pure dans la manche de la chemiſe du bras gauche, & quand la perſonne a fait un preſent ſelon le gré de ceux qui l'exigent, l'équipage qui entoure le gaillard, & qui eſt preſent pendant toute cette belle ceremonie, en fait un tour en charivary pour remerciment. Les Matelots, Soldats & Mouſſes, ſont baptiſez ſur le pont: on emplit une baille d'eau avec quelques tonneaux, & au lieu de leur verſer de l'eau dans la manche du bras gauche, on leur en jette une chopine ſur la téte, & on leur fait à chacun une marque au viſage avec du noir de fumée délayée dans de l'huile; & s'ils ne veulent rien donner, on tire le bâton de deſſus la baille, on les noircit par tout le viſage, & on leur jette ſur le corps une quarantaine de ſceaux d'eau, tellement qu'ils ſortent de l'endroit où ſe fait la ceremonie, faits comme des diables qui viennent du pillage: je laiſſe à penſer les éclats de rire que fait alors l'équipage.

Quand toute cette agreable céremonie eſt achevée, tous, juſqu'aux Officiers Majors, ſe jettent des ſceaux d'eau les uns aux autres: pour moi qui les voyois aſſez bien diſpoſez à me faire valoir l'épargne qu'on m'avoit faite, & ne pouvant ſupporter une telle manie dans des Officiers qui doivent être ſages & prudens, j'allai rendre viſite à une Demoiſelle qui paſſoit ſur le même Vaiſſeau pour aller épouſer un Officier de la Compagnie au Comptoir d'Ougly, avec laquelle je trouvai ma couſine: elle nous regalla d'une collation qui valoit beaucoup mieux que les ſceaux d'eau, & que les inconveniens qui peuvent arriver, comme en effet il arriva que le Chirurgien Major fut bleſſé à la téte & la jambe.

On voit dans ces mers-là, des Baleines qui ne ſont pas ſi groſſes que celles des Païs Septentrionnaux; des Soufleurs qui ſont de trés gros poiſſons, leſquels jettent de l'eau en l'air en façon d'une roſée, à peu prés comme en jette la Baleine; des Tons qui ſont des poiſſons aſſez connus & aſſez communs en France, des Bonites qui ſont des poiſſons qui n'ont pas le corps ſi gros que celui des Tons, mais dont la chair eſt meilleure:

leure : des Requins qui ſont des poiſſons voraces, & c'eſt à proprement parler ce qu'on appelle Loups marins : cependant on en voit au Cap de bonne Eſperance qui ont une forme bien differente ; leſquels on appelle auſſi Loups marins : ce poiſſon ne vaut rien à manger, parce qu'on prétend qu'il donne la diſſenterie, il eſt même fort à craindre : car ſi-tôt qu'il voit tomber quelque choſe dans la mer, ſoit homme ou autres choſes, il s'élance & ſe jette deſſus pour l'attraper & le devorer.

Dans le précedent voyage, il arriva que le Serrurier du Vaiſſeau étant mort, on l'enſevelit dans une toile de voile à la maniere accoûtumée, & qu'aprés qu'on eût fait les Prieres pour le repos de ſon ame, on le jetta dans la mer ; le lendemain on prit un de ces poiſſons, dans le corps duquel on trouva le cadavre tout entier & dans ſon envelope ; on voit auſſi des poiſſons qu'on appelle Marſouins, qui ſont gros & bons à manger, ils ont la tête d'un Pourceau, du lard entre la peau & la chair, & c'eſt ce qu'on appelle Pourceau de mer ; des poiſſons volans qui ont la forme, & qui ſont gros comme un Harang ; ce ſont les meilleurs poiſſons dont

j'aye

j'aye jamais mangé, ils volent par bandes comme font les étourneaux, & ne s'élevent jamais de la mer plus de deux à trois toiſes, ils volent toûjours en ligne droite, & quand ils ſont pourſuivis par les Bonites, ils volent juſqu'à ce que leurs aîles ſoient ſéches; mais lors qu'en volant ils tombent ſur un lieu ſec, ils n'ont pas plus de mouvement qu'un autre poiſſon: cependant à les voir voler, on croiroit que ce ſeroit des oiſeaux; ils n'ont cependant aucune plume, leurs nageoires qui leur ſervent d'aîles ont trois pouces de longueur ſur deux de largeur, & leurs queuës quatre pouces ſur deux & demi.

On voit auſſi une grande quantité d'oiſeaux appellez Damiers, parce qu'en volant il paroît ſur leur plumage une façon de damier; pendant le calme nous eûmes le plaiſir d'en prendre à la ligne, & de leur jetter à manger, ils ſont gros en plumes comme un canard, en chair comme un gros pigeon, ils en ont le bec, & leurs pieds ſont ſemblables à ceux des poules d'eau: on trouve encore de trés-gros oiſeaux qu'on appelle Aigles de mer, leſquels ont entre les deux extrémitez de leurs aîles ſix pieds, des Alcions qui

qui ſont d'une couleur d'ardoiſe & gros comme des merles; c'eſt ordinairement par un gros vent qu'on en voit beaucoup; on voit encore des oiſeaux appellez Fous, parce que quand ils viennent ſe percher ſur quelqu'endroit d'un Vaiſſeau, ils ſe laiſſent prendre facilement; ces oiſeaux ſont blancs & gros comme des chapons.

Nous continuâmes toûjours nôtre route avec un vent favorable, & le 17. May nous ſondâmes ſur le banc des aiguilles à 10. heures du matin; le 18. à la même heure nous fîmes pareille ſonde, dans les deux fois nous trouvâmes 90. braſſes. Ce banc eſt prés du Cap de bonne Eſperance par les 36. degrez Sud, il peut avoir de longueur 80. lieuës ou quelque peu davantage. On pêche ſur ce banc des Moruës & pluſieurs autres poiſſons, on trouve dans ces parages des poiſſons qu'on appelle Diables. Ils ont, comme j'ai déja dit, & comme on aura pû remarquer, une forme ronde & une corne à la tête, on en trouve de trés-grands, & c'eſt de cette corne qu'ils tirent leur nom, juſqu'à 300. lieuës en pleine mer; on voit des oiſeaux qu'on ne voit que dans ces mers, qu'on appelle pour cet effet Oiſeaux du Cap.

Ce

Ce Cap eſt un endroit difficile à paſſer; les coups de vent y regnent fréquemment à cauſe du contour de la mer qui tourne à cette extrêmité de la terre, & il s'y perd ſi ſouvent des Vaiſſeaux, que quand on l'a doublé, on chante le *Te Deum* en action de graces; c'eſt un lieu occupé par les Hollandois, qui non ſeulement y font le même commerce que nous, mais poſſedant dans les Indes preſque toutes les épiceries, ils font de ce Cap leur entrepos, qui eſt une grande commodité pour les Vaiſſeaux qu'ils envoyent aux Indes. On y recueille du vin qui eſt aſſez bon; & comme ce Païs eſt entierement oppoſé à nôtre hémiſphere, les ſaiſons y ſont toutes contraires aux nôtres, le Soleil y a ſon éxaltation dans la partie du Sud, comme ici c'eſt dans la partie du Nord. La recolte du vin s'y fait au mois de Mai. On y cueille une bonne partie de ce qu'on cueille en Europe, comme Bled, Abricots, Coings, & autres fruits ſemblables: l'air y eſt aſſez temperé & la terre aſſez fertile. Le Peuple de ce Païs qu'on appelle Hotantos, approche plus de la beſte que de l'homme, ils adorent le Soleil, au lever duquel ils ſe proſternent tous, & croyent

qu'ils

qu'ils ne reçoivent que de lui la vie & la lumiere.

Leur manger ne differe point de celui des bêtes. Comme ce Païs eſt ſitué dans la Zone temperée, il y fait froid dans la ſaiſon; mais pour s'en garentir ils ſe couvrent de peaux de mouton ſouvent à demi pouries & puantes, c'eſt une choſe digne de compaſſion de voir ces pauvres malheureux : car enfin ce ſont des hommes, & ſi nous faiſions une ſerieuſe reflexion là-deſſus, nous connoîtrions encore davantage les obligations que nous avons à Dieu des continuelles bontez qu'il a pour nous.

On a été long tems ſans pouvoir comprendre leur langage, & il leur eſt preſque impoſſible de comprendre le nôtre: de ſorte qu'on ne leur fait encore entendre ce que l'on veut, que par ſignes; les moutons y ſont trés-gros, & ont une laine qui eſt longue & une queuë qui peſe juſqu'à huit livres, la chair en eſt bonne ainſi que celles des bœufs qu'on y trouve en quantité.

Le 20. du même mois nous doublâmes le Cap: ſur ces Côtes il y a quantité de Bœufs, Vaches & Veaux marins, & pluſieurs animaux de diverſes eſpeces: à deux lieuës

de

de ce Cap eſt l'Iſle Robin, où les Hollandois envoyent en éxil tous ceux dont ils ſont mécontens.

Le lendemain 21. nous chantâmes le *Te Deum* aprés la Meſſe, pour remercier Dieu de la grace qu'il nous avoit faite de nous avoir preſervez de tous les coups de vent & des perils ordinaires à ceux qui doublent cette pointe, & c'eſt à ce Cap que commencent les mers Indiennes. Le 22. nous prîmes une Dorade qui eſt un poiſſon trés-bon & d'une beauté à faire plaiſir; on dit que c'eſt ce que nous appellons en France un Dauphin, mais ce poiſſon n'eſt pas ſi gros qu'on dépeint le Dauphin: je me ſuis informé de pluſieurs Voyageurs s'ils avoient vû de ces Dauphins; tous m'ont dit que non, & qu'il faloit que ce fût la Dorade: en effet ce poiſſon ne differe du Dauphin qu'en grandeur.

Le vent continuant de nous être bon le 2. de Juin, nous vîmes à ſix heures du matin Madagaſcar; cette Iſle eſt trés belle & trés fertile en ris, & ſelon la deſcription qu'on m'en a faite, on pourroit y recueillir du bled: on prétend même qu'il y a des mines d'argent. On y trouve divers fruits des Indes:

Indes: les gens de cette Iſle n'ont point d'autre Religion que de reconnoître ſeulement un premier être: elle peut avoir cinq cens lieuës de circuit, il y a pluſieurs Souverains, & les Seigneurs tiennent comme eſclaves leurs ſujets: autrefois elle nous a ſervi d'entrepos pour aller aux Indes, nous y avions une Place appellée le Fort Dauphin, que nous avons perduë par la mauvaiſe conduite d'un Directeur qu'on y avoit envoyé.

L'intérêt que je dois prendre en ce qui regarde Meſſieurs de la Compagnie, en reconnoiſſance de leurs honnêtetez, me fit véritablement regretter cette Place: & je ne pûs m'empêcher de dire alors que c'étoit une belle leçon pour apprendre à choiſir des Directeurs: car une direction n'eſt pas ce que l'on penſe, la ſageſſe, la prudence & la valeur y ſont requiſes; il faut ſçavoir mettre en uſage bien à propos, la ſévérité, la douceur & la familiarité, mais principalement dans un commencement d'établiſſement, dans lequel un Directeur a, ſur tout, beſoin de ſçavoir manier les eſprits; & pour y bien réüſſir il faut beaucoup de flegme, ſans quoi difficilement on peut réüſſir.

Le troiſiéme, nous fûmes obligez de ſerrer pluſieurs fois toutes nos voiles à cauſe des pompeux, autrement apellez pichauds; c'eſt une petite nuë qui deſcend dans la mer en forme de trompe, & qui enléve de l'eau de la groſſeur d'une maiſon, tellement qu'en peu de tems l'air ſe trouve tout rempli de groſſes nuës. C'eſt de là, ſelon que j'en puis juger, que viennent principalement ces grandes inondations, & non pas comme prétendent quelques Phiſiciens, des ſeules vapeurs & exhalaiſons enlevées par une vertu attractive du Soleil, que je conviens néanmoins y devoir coopérer.

Chacun ſçait que l'eau de la mer eſt ſalée, & ainſi cette eau enlevée la devroit être; mais à meſure qu'elle s'éléve, il s'en fait une diviſion, le poids du ſel fait retomber, & la legéreté de la vapeur aqueuſe la fait monter; enſorte que ſi-tôt qu'elle eſt dans la moyenne région, elle ſe trouve douce & purifiée de tout ſon ſel. Il eſt très-dangereux pour un Vaiſſeau de ſe trouver avec toutes ſes voiles ſous ces pichauds: car elles ſont briſées, & le Vaiſſeau court riſque d'être renverſé: c'eſt pourquoi on a ſoin de ſerrer toutes les voiles ſi-tôt qu'on en apperçoit:

çoit : le tems où ils ſont le plus à craindre & les plus fréquens, c'eſt depuis dix heures du matin juſqu'à trois heures aprés midi, la raiſon en eſt facile à concevoir, & il ne faut qu'un peu de Phiſique, pour ſçavoir que plus l'air eſt chaud, plus il cauſe de rarefaction dans l'eau, & par conſequent la convertit le plus aiſément en vapeurs.

Le ſeptiéme nous découvrîmes à cinq heures du ſoir Jean-de-Nove, c'eſt une petite Iſle inhabitée qui eſt en large mer ; comme elle eſt extrêmement baſſe & ſans aucune montagne, aucun François juſqu'à preſent n'avoit pû la découvrir, ce qui ſans doute a fait imaginer qu'elle étoit flottante. Le dixiéme aprés midi, nous apperçûmes l'Iſle Majotte où nos Vaiſſeaux vont quelquefois relâcher, tout y eſt à meilleur marché qu'à Enjoüan, mais l'eau n'y eſt pas ſi bonne.

Le lendemain onziéme nous decouvrîmes à la pointe du jour Enjoüan, nous mîmes le Cap deſſus & mouillâmes à quatre heures du ſoir. Nous y trouvâmes une petite Frégate Angloiſe de la nouvelle Compagnie, qui étoit partie de Londres le 10. Novembre 1701. & qui s'en alloit à Surate, où

Meſſieurs de la Compagnie ont un Comptoir dont pluſieurs autres relévent, il avoit relaché au Cap de bonne Eſpérance & y avoit perdu ſa Chaloupe. Le Dimanche en ſuivant au matin, nôtre Capitaine, les deux Demoiſelles & moi, allâmes à terre aprés avoir déjeuné. Au débarquement du Canot je me trouvai pendant prés d'une heure très-embarraſſé pour marcher. Il y a au bord de la mer quantité de pierres qui m'incommodérent beaucoup, & l'on y trouve des marons de mer: ces marons viennent dans une coque longue de trois pieds à peu prés ſemblable à celles des flageolles. C'eſt un vrai plaiſir de ſentir la terre, aprés avoir été pluſieurs mois en mer, & l'on s'apperçoit d'une douce influence qui s'inſinuë par les organes, & qui s'empare des ſens; ce même jour l'on mit à terre tous nos malades & tous nos ſcorbutiques.

Le ſcorbut, autrement appellé mal de terre, eſt une maladie qui provient de l'air marin qu'on reſpire, des alimens ſalez, & des boiſſons fortes qu'on prend; quand une fois on en eſt attaqué il n'y a que la terre qui puiſſe guérir: car tous les rafraîchiſſemens qui ſe peuvent trouver dans le Vaiſ-

ſeau

ſeau ne ſervent qu'à prolonger le mal. On fit dreſſer à terre deux tentes, une pour nous & l'autre pour nos malades. Mr. du Verger vint nous voir avec deux de ſes Officiers, le Capitaine & le Marchand du Vaiſſeau Anglois nous y rendirent viſite ; nous dînâmes tous à la bourgeoiſe, nous paſſâmes la ſoirée à toutes ſortes de petits jeux, & nous ne cherchâmes qu'à oublier toutes les fatigues paſſées, afin d'être plus en état d'en ſupporter d'autres. Le lendemain toute la Compagnie fut régalée en nôtre bord, aprés que nous eûmes dîné nous allâmes tous à terre, où nous reſtâmes juſqu'à dix heures du ſoir comme nous avions fait le jour précédent.

Le quatorziéme nous allâmes au bord du Vaiſſeau Anglois, où l'on nous reçût trés bien. Un bon repas chez les Anglois ne ſe fait point ſans bonne ponſe qu'on ſert dans un grand vaſe, le Maître en boit le premier & la preſente enſuite à la perſonne qu'il eſtime & qu'il honore le plus. Ma couſine qui eſt une Angloiſe, ſçavoit cette coûtume ; mais l'autre Demoiſelle ne pouvoit la ſouffrir. On ſçait l'entretien des Dames quand quelque choſe leur déplaît.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Par bonheur aucun des Anglois qui étoient à la table n'entendoit le François. Comme j'étois le plus proche voiſin de cette Demoiſelle, & le confident de ſes penſées ſur ce ſujet, je ne pouvois m'empêcher de rire ſous cape; aprés que nous les eûmes remerciez, nous retournâmes chacun à nôtre bord. Le quinziéme nous allâmes ſouper chez Mr. du Verger où nous fûmes trés bien régalez, je connus qu'il y avoit plaiſir d'aller avec les Dames, & ſur tout quand elles ſont agréables & capables d'inſpirer de la tendreſſe.

Le ſeiziéme ſur les neuf heures du matin, les gens du Païs ramenérent trois de nos Matelots, qui le treiziéme nous avoient deſerté; deux heures aprés on leur donna la cale, qui eſt un châtiment qu'on éxerce ſur les Vaiſſeaux; c'étoit trois malheureux qui vouloient ſe faire Forbans, c'eſt à dire, écumeurs de mer, ou, pour parler plus intelligiblement, voleurs, leſquels n'avoient eu lieu que d'être contens pendant toute la traverſée. Mais quand on a le malheur d'être enclin au mal, difficilement peut-on y réſiſter. Sur les trois heures du ſoir nous commençâmes à appareiller, & deux heures aprés nous fûmes à la voile. Cette

Cette Iſle d' Enjoüan peut avoir cent cinquante lieuës de circuit, elle eſt remplie de montagnes, & on y en trouve de ſi hautes, que par un tems ſerain on peut les découvrir de vingt-cinq à trente lieuës. C'eſt une Colonie Arabe qui eſt allée l'habiter: il y a un Roi, un Gouverneur & un Prêtre de la Loi, qu'ils diſent deſcendre de Mahomet, & quelques Villes dont je n'ai pû apprendre le nom: car pas un de ces Inſulaires ne ſçavoit le François. Le Roi demeure dans l'une & le Gouverneur dans une autre. Chaque Habitant a ſa demeure, & ſelon ſon moyen a des eſclaves; ils ſont Mahométans & ont leurs Moſquées, dans une deſquelles j'ai entré, c'eſt chez eux un crime digne de mort, j'ai le défaut de la curioſité, & je m'y laiſſai aller. Comme nous étions les plus forts, je profitai de cet avantage & de l'occaſion qui s'offroit. Avant que d'y entrer l'on voit à droite & à gauche pluſieurs bains faits de pierres. Quand je fus entré je trouvai le milieu du parterre de la Moſquée couvert de nattes; aux côtez pluſieurs petites cazes blanches, dans le fond une chaiſe de pierre un peu élevée, dans laquelle ſe mettent leurs Prê-

tres pour lire l'Alcoran & faire les inſtructions; je vis qu'à ſon côté droit il y avoit une grande corne de bœuf, dans laquelle je remarquai qu'on avoit mis de l'huile.

On trouve dans cette Iſle de trés bonne eau qui vient des montagnes, quantité de volailles qu'on achéte ordinairement pour des morceaux de vieux linge, pour du vieux fer & autres choſes ſemblables; du gibier, du ris, quantité de cocos, de deux ſortes d'oranges, dont les unes ſont groſſes & améres & les autres petites & trés-douces, & qu'on appelle vancaſalles, des citrons, des limons, des figues qu'on nomme bananes. Il ſe pourroit faire que le figuier qui produit ces figues fût de la nature de celui dont il eſt parlé dans l'Ancien Teſtament, & dont on prétend qu'Adam fit ſon premier habit: car ſes feuilles ſont ſi larges & ſi longues qu'elles peuvent facilement couvrir un homme. Il y a auſſi des ananas, des papées de certains pois ſauvages qui peuvent ſe manger & ſur tout quand on eſt en mer où l'apetit ne manque point, des bœufs & des vaches dont la chair n'eſt pas ſi bonne que celle des nôtres, & qui cependant eſt la meilleure de toutes les Indes, ils ont

tous

tous une loupe ſur le col comme ceux des Indes : cet endroit qui eſt un morceau de graiſſe ou de glande eſt celui qui eſt le plus friant de la bête ; ils ont des petites cornes, le poil ras, & ne ſont pas fort gros ; on y trouve auſſi des cabrits qui ſont tous différens des nôtres. Ces Demoiſelles & moi ne manquâmes pas de faire bonne proviſion de toutes ſortes de petits rafraîchiſſemens, auxquels nous étions très-éxacts de rendre de fréquentes viſites. Les Habitans de cette Iſle ſe ſervent de petits Canots pour aller pêcher en mer. Depuis quelques années ils ſe ſont mis à en faire de très grands avec leſquels il peuvent aller en pleine mer juſqu'à trente lieuës & même davantage, s'ils avoient l'uſage de la bouſſolle. Et comme ils n'ont point de fer, ni de chanvre, ils ne ſe ſervent que de corde faite d'une petite peau qui eſt entre l'écorce & le bois du tronc du cocotier.

Le vingt-huitiéme du même mois nous repaſſâmes la Ligne équinoxiale, nous avions toûjours bon vent, & le ſixiéme Juillet nous découvrîmes à la pointe du jour la Côte de Malabare, où nos Miſſionnaires vont ſouvent prêcher. Il eſt à remarquer que les

gens de cette Côte ne veulent point ſouffrir de barbe rouſſe, & ſur tout pour les prêcher.

Le neuviéme nous paſſâmes par la hauteur de l'Iſle de Ceilan, elle appartient aux Hollandois, & c'eſt de-là qu'ils tirent leur canelle dont ils font un grand négoce, & de grands profits: ils ont la politique de ne permettre à aucun Vaiſſeau François, ni de quelque Nation qu'il ſoit, d'aborder dans cette Iſle, dans la crainte de communiquer la connoiſſance de ce commerce & d'inſpirer le deſir de le partager.

Depuis le 24. Juin juſqu'au 4. Juillet, quarante hommes de nôtre équipage tombérent malades, & trente-ſix de celui de l'Etoile, dont il en mourut dix-huit avant que d'arriver à Pondichery, & vingt-un dans nôtre Vaiſſeau. Les uns ont prétendu qu'il faloit que nous euſſions paſſé par un climat peſtiféré, & les autres ont attribué cette maladie à la relâche d'Enjoüan. Pour moi je l'attribuë plûtôt au dernier qu'au premier, quoi que l'un & l'autre pouroient bien y avoir contribué: car en pleine mer on ſe ſent quelquefois ſi abattu qu'à peine peut-on agir, & ſi-tôt qu'on entre ſous un autre climat,

climat, on s'apperçoit que les forces reviennent inſenſiblement. Les plus à craindre ſont dans la Zone torride de l'hémiſphére du Sud, par les ſix à douze degrez, ſous le Tropique du Capricorne, & lors que le Soleil eſt à plomb. La raiſon pour laquelle j'attribuë cette maladie à la relâche d'Enjoüan, eſt que tous les malades ſcorbutiques qui avoient couché à terre ſe ſont trés bien portez, & qu'au contraire de tous ceux qui ſe portoient bien & qui furent y coucher, il n'y en eût que trois qui ne tombérent point malades, une partie étant morte, & l'autre ayant eu beaucoup de peine à ſe rétablir. C'eſt une deſolation de ſe trouver dans un Vaiſſeau où la mortalité ſe met, & il faut y avoir paſſé pour ſçavoir ce que c'eſt. Nous étions campez au pied d'une haute montagne depuis dix heures du matin juſqu'à cinq heures du ſoir; il y faiſoit ſi chaud, à cauſe de la réverbération des rayons du Soleil, qu'à peine pouvions-nous reſpirer: mais pendant la nuit il vient de la mer un air frais qui s'inſinuë dans la concavité de cette valée & l'humecte, de ſorte que cette fraîcheur mêlée avec les vapeurs de la terre y produit un certain air groſſier

trés

trés nuiſible à la ſanté. On pourra m'objecter que les malades auroiént plûtôt dû ſouffrir de ce mauvais air; parce que les parties étant déja affoiblies elles devoient moins réſiſter à ſa malignité. Mais outre que le ſcorbut eſt une maladie qui demande la terre, c'eſt que quand on ſe porte bien on eſt prodigue de ſa ſanté, & que comme il y a long tems que l'on n'a goûté le plaiſir de la promenade, on s'en fait un trés-grand de ſentir cette fraîcheur pendant la nuit: on s'y endort par l'aſſoupiſſement que cauſent ces vapeurs épaiſſes, & de-là vient la maladie; mais quand on eſt indiſpoſé on ſe ménage, & c'eſt, ce me ſemble, par cette raiſon que les malades y recouvrent leur ſanté, & que les autres au contraire la perdent.

Le onziéme nous rencontrâmes un Vaiſſeau auquel nous ne pûmes parler, & le lendemain à huit heures du matin, nous mouillâmes à la rade de Pondichery, & ſaluâmes le Fort de neuf coups de canon. Cette rade eſt éloignée de terre d'une demi-lieuë à cauſe des courans qui ſont trés-grands; juſqu'à un demi-quart de lieuë, il y a des briſans qui ſont ſi forts qu'on ne peut ſe ſervir

ſervir de la Chaloupe ni du Canot pour aborder. C'eſt pourquoi pour aller à terre on eſt obligé de ſe ſervir d'un petit Bateau dont les bords ſont trés-hauts qu'on appelle Dingues : ce Bateau eſt conſtruit d'une maniére qu'il s'éléve facilement à la lame, ſans quoi on ne pourroit aborder à terre qu'avec beaucoup de danger. Sur les neuf heures Mr. le Chevalier Martin Gouverneur du Fort & de la Ville de Pondichery, envoya à bord trois des premiers Officiers de la Compagnie. Aprés qu'ils eurent félicité nos deux Demoiſelles ſur leur bonne arrivée ; & que nous eûmes bû à la ſanté des uns aux autres, nous débarquâmes tous enſemble ; il voulut bien auſſi ſe donner la peine d'ordonner qu'on tint prêts des Palanquins au bord de l'eau ; il vint lui-même recevoir nos Demoiſelles juſqu'à la derniére porte du Fort, & Madame la Gouvernante juſqu'à la derniére de ſon appartement. Nous y ſéjournâmes dix jours, & pendant nôtre ſéjour nous y goûtâmes tous les plaiſirs qu'on y peut prendre ; chacun s'efforçoit à y contribuër, & la preſence de deux ſi belles Demoiſelles étoit un preſſant aiguillon qui les animoit.

Pondi-

Pondichery eſt par le douziéme degré de l'hémiſphére du Nord, il y fait trés-chaud, mais l'air y eſt trés-ſain. C'eſt un Païs ſablonneux qui ne produit que du Ris, trés-peu d'herbes potagéres; on y trouve une eſpéce de groſſes Raves, de l'Oſeille, des Epinards, des petites Citrouilles appellées Giromons, de la Chicorée, des Choux blancs, des Concombres, le tout ayant un goût différent des nôtres, on y trouve quantité de Citrons, quelques Oranges, des Bananes, des Goüiaves, des Grenades, des Patates, des Melons d'eau qu'on appelle ainſi, parce qu'ils ſe réduiſent preſque tout en eau & qu'ils viennent dans des marais, une autre eſpéce de Melons qui approche un peu des nôtres, des Mangues, des Pamplemouſſes, des Ananas, des Jacs, des Papées: on y trouve auſſi toute ſorte de Volailles, du Gibier, quelques Bœufs & Vaches, mais grande quantité de Bufles dont les gens du Païs ſe ſervent pour travailler à porter & à traîner, des Cabrits qui ſont tous différens de ceux d'Enjoüan & des nôtres, ils ont de grandes oreilles abattuës, une mine extrêmement baſſe & niaiſe, à peu prés ſemblable à celui qu'on a vû à la derniére Foire

de

de S. Laurent; la chair en eſt mauvaiſe, j'en ai goûté, & faute d'autres choſes on en mange quelquefois à Pondichery. Comme il y a trés-peu de bois à bâtir, on y bâtit à la Romaine; & comme il arrive de tems en tems des vents impétueux, on n'éléve les maiſons que d'un étage; on y trouve des Cocotiers en grande abondance. Le Cocotier eſt un arbre d'un ſeul brin & ſans branches qui pouſſe toûjours ſa tige en haut, ſes feuilles ſont trés-grandes & coupées; j'ai pris plaiſir de meſurer une de ces feuilles à Bengale, que j'ai trouvée de la longueur de vingt pieds.

On peut dire qu'il n'y a point d'arbre ſur terre dont on tire de plus grandes utilitez; on y trouve de quoi boire, de quoi manger, de quoi ſe loger, & on y pourroit trouver de quoi ſe vêtir. Le fruit de cet arbre appellé coco vient à la tige entre les feuilles, il eſt de la groſſeur d'un melon en ovale; il y a au dedans une certaine liqueur de la couleur, du goût, & de la même qualité que le petit lait: quand ce fruit eſt bien meur, cette liqueur s'aigrit; autour de ce fruit il y a une eſpéce de noyau qui a le goût d'une Amande verte, & ce noyau peut

avoir

avoir un pouce & demi d'épaiſſeur. Pour boire de cette liqueur on coupe une de ſes feuilles, au bout de laquelle on met un vaſe pour recevoir ce qui en diſtile goute à goute, comme peut faire la Vigne quand elle eſt en ſéve; cette liqueur s'appelle Tarif, qu'il faut boire tout frais pour le boire bon. Ce Tarif enyvre comme le Vin: de cette liqueur qu'on laiſſe aigrir, on en fait de la raque qui ſe conſerve long tems.

La maniere de la faire eſt celle de l'Eau-de-vie, elle en a le goût & elle en eſt même plus forte; mais elle n'a pas la même qualité: car elle eſt trés-pernicieuſe & ſur tout aux Européens, lors qu'ils en font débauche, elle charge l'eſtomach, cauſe des inflammations, donne des vents & affoiblit les nerfs; j'ai connu pluſieurs François qui aprés en avoir bû par excés, ont ſouffert par tout le corps de trés-grandes douleurs.

Ce qu'il y a encore de remarquable, c'eſt que ſes feuilles ſervent à faire des petits paniers, le bois eſt propre à faire divers ouvrages; la petite peau qui eſt entre l'écorce & le bois peut ſe filer, car on en fait des cordes à Enjoüan comme on aura pû remarquer.

Pondi-

Pondichery eſt le premier de tous les Comptoirs, qu'ont Meſſieurs de la Compagnie dans toutes les Indes; il y a un Gouverneur, comme je l'ai déja dit. Depuis quelques années Sa Majeſté y a établi un Conſeil Souverain: la Compagnie y poſſéde de grands Domaines. La Ville peut avoir quatre lieuës de circuit; chaque état y a ſon quartier, lorſque j'y paſſai on y faiſoit bâtir un nouveau Fort, auprés duquel il y a quelques Officiers François qui ont fait bâtir des maiſons: outre ce Fort il y en a encore neuf autres petits pour défendre la Ville des inſultes des Maures; elle eſt occupée par des Gentils. Comme ils aiment beaucoup mieux la domination Françoiſe que celle des Maures, elle eſt trés peuplée. Pour la défenſe du Fort & de la Ville, la Compagnie entretient un Commandant d'Infanterie, un Major & trois Compagnies complétes de Soldats François; elle entretient encore deux à trois cens Topaſes, qui ſont des gens du Païs qu'on éléve & qu'on habille à la Françoiſe leſquels ont été inſtruits dans la Religion Catholique par quelques-uns de nos Miſſionnaires.

Il y a à Pondichery trois Maiſons de Religieux ; la premiére eſt celle des PP. Jéſuites, elle eſt trés-belle, & l'Egliſe trés-bien bâtie ; nous y avons été deux fois nous promener, & nous y fûmes trés-bien reçûs, il y a preſentement cinq Religieux & un Frére ; la ſeconde eſt celle des Péres Miſſionnaires, qui eſt belle auſſi & qui eſt un peu plus éloignée du Fort que celle des Péres Jéſuites, il n'y avoit qu'un Religieux ; mais comme au retour nous avions deux Aumôniers, celui que nous avions pris en France y a reſté ; c'étoit un Carme qu'on peut dire être un trés-digne Religieux : la troiſiéme eſt celle des Péres Capucins qui ſe diſent Curez de tout Pondichery & de l'Egliſe des Mallebates ; ils ſont trois Péres & un Frére, dont un des trois appellé le Péré Eſprit eſt de Tours & le Frére auſſi.

C'eſt un vrai plaiſir de ſe trouver d'une même Patrie dans un Païs auſſi éloigné, la converſation ne manque point de matiére ; l'on s'y donne tout entier, & l'on ſent alors cette douce affection que l'on conſerve toûjours pour ſa Patrie. Nous allâmes pluſieurs fois nous promener dans un jardin un peu éloigné du Convent, il y avoit de la Vigne,

je

je fus curieux d'en manger du fruit, qui ne me parut pas mauvais, ce n'eſt que depuis quelques années qu'on en a planté, elle y vient beaucoup mieux qu'à Bengale, & produit deux fois l'an à cauſe qu'il n'y a point d'hyver.

Le vingt-deuxiéme du même mois aprés que nous eûmes déjeûné, dés la pointe du jour l'on tira le coup de partance. Le Capitaine, nos deux Demoiſelles & moi, prîmes congé de Monſieur & de Madame la Gouvernante. Pluſieurs Officiers du Comptoir nous firent l'honneur de nous accompagner juſqu'au Vaiſſeau: autant qu'ils pûrent jouïr de la préſence de nos deux belles perſonnes, ils n'en négligérent pas l'occaſion, & leur aſſiduité étoit d'autant plus naturelle, qu'il y avoit long tems qu'ils n'en avoient vû de pareilles, la beauté, la propreté, & le bon air François étant rares dans ce Païs éloigné.

Nous dînâmes tous enſemble, & aprés que nous eûmes pris congé du Fort par neuf coups de canon, comme nous avions fait en arrivant, nous commençâmes à appareiller, & les Officiers qui étoient venus avec nous ſe diſpoſérent à prendre congé:

cet adieu ne pût ſe faire ſans chagrin ; pluſieurs d'entr'eux n'auroient pas été fachez d'aller plus loin, mais cela ne ſe pouvoit pas, c'eſt ce qui les obligea de ſe rembarquer dans leurs Dingues. Séparation dure & fâcheuſe pour des perſonnes qui ſe ſeroient fait un ſenſible plaiſir de vivre éternellement, ou de mourir aux pieds de deux objets ſi aimables ? L'amour eſt une paſſion qui ſouvent domine tellement l'homme, que quelquefois elle le met hors d'état d'écouter la raiſon & même la tirannie qu'il éxerce dans ſon empire paroît un joug ſi doux, qu'inſenſiblement on ſe trouve enchaîné dans ſes fers, & ſi quelquefois on s'apperçoit de la peſanteur de ſon fardeau, ce n'eſt point pour y apporter du reméde : car en eſt-il contre ce poiſon ? ils ſçavoient le ſujet du Voyage que ces Demoiſelles avoient entrepris, & quoi que cette raiſon deût les empêcher de ſe laiſſer rendre à leurs attraits, l'amour fut plus fort que la raiſon, & ſi peu que ces Dames euſſent encore reſté, le bruit des paſſions qu'elles auroient excitées, eût retenti juſques dans l'Europe.

Sur les deux heures nous fûmes à la voile ; nous eûmes le vent aſſez favorable juſqu'à

la

la rade de Ballaſord, où nous arrivâmes le vingt-neuviéme du même mois. Si-tôt que nous eûmes mouillé, nous tirâmes trois coups de canon & bordâmes Partimon, qui eſt le ſignal dont on ſe ſert ordinairement pour avertir les Pilotes Gauthiers de la Compagnie.

Cette rade eſt foraine & trés éloignée de la terre; le Pilotte fut cinq jours ſans pouvoir venir à bord à cauſe d'un gros vent contraire qui l'empêchoit de ſortir de la Riviére. Nous avions quitté l'Etoile à Pondicheri, & nous appréhendions la Guerre dont le bruit ſe répandoit déja dans les Indes: c'eſt pourquoi ce retardement ne plaiſoit point à nôtre Capitaine, qui craignoit de rencontrer quelques Vaiſſeaux Anglois, ou Hollandois.

Le quatriéme Août le Pilote vint à bord dés le matin, & le Chef du Comptoir que la Compagnie entretient à Ballaſord y vint ſur les dix heures: mais le vent continua de nous être contraire juſqu'au ſeptiéme.

A l'entrée du Gange il y a trois bancs de ſable, & dans ce jour le vent s'étant rendu favorable, à la premiére marée nous paſſâmes les deux premiers & mouillâmes

enſuite à cauſe de la nuit ; nous ne pûmes cependant nous ſervir de la ſeconde, pour paſſer le troiſiéme ; mais le lendemain le vent continuant d'être bon, nous le paſſâmes dés la premiére marée, & entrâmes dans la Riviére.

Nous voila donc dans le Gange, ce Fleuve ſi renommé dans lequel pluſieurs perſonnes prétendent qu'on trouve des Perles, des Diamans & de l'Or en abondance : pour moi je n'y ai rien trouvé, ſans doute que je n'étois pas encore bien informé de la maniére de rencontrer ces ſortes de richeſſes ; & j'ai vû par expérience que l'éloignement groſſit les objets, & qu'on en impoſe beaucoup à ceux qui ſont éloignez.

Si-tôt qu'on ſçait à Ballaſord l'arrivée de quelque Vaiſſeau François, le Chef du Comptoir en donne avis au Directeur de celui d'Ougly, & pour cet effet il envoye un Patemard qui eſt un homme du Païs ; & c'eſt ce que nous appellons un exprés ; mais ſi-tôt que le Directeur à reçû cet avis, il dépêche quelques Officiers avec des Baſaras qui ſont de grands Bâteaux aſſez propres, au milieu deſquels il y a une petite chambre.

Balla-

Ballaſord eſt un lieu d'où l'on tire de belles Toiles blanches appellées Sanas, qui eſt une toile trés fine. C'eſt auſſi de là d'où l'on tire les Etoffes qui paſſent en France pour Ecorces d'arbres, mais elles ſont faites d'une ſoye ſauvage qu'on trouve dans les bois.

Sur les dix heures du matin, nous rencontrâmes trois Baſaras, une Chaloupe & deux Dingues, que Mr. Dulivier avoit envoyez avec quatre Officiers, deux pour les affaires de la Compagnie, & les deux autres pour complimenter ſa Maîtreſſe ſur ſa bonne arrivée. Comme je lui avois écrit de Ballaſord & à mon Oncle, j'eus réponſe aux miennes. Nous avions vent & marée qui nous firent devancer le Convoi qui nous attendoit à l'entrée de la Riviére, tellement que ces Meſſieurs ne purent nous aborder, que ſur les onze heures. Nous dinâmes, tous enſemble & bûmes à la ſanté des deux Amans. L'excés de joye que nos Demoiſelles ſentoient intérieurement de ſe voir à la fin de leur courſe, & à veille de voir ceux auxquels elles étoient deſtinées, cette joye, dis-je, ne contribua pas peu à nous faire paſſer agréablement la ſoirée.

Le lendemain matin aprés la Meſſe, outre les quatre Officiers que Monſieur Dulivier avoit envoyez à nôtre premier Lieutenant s'embarqua avec nous dans un Baſaras. Avant que de débarquer du Vaiſſeau nous prîmes congé du Capitaine, cet adieu ne pût ſe faire ſans verſer des larmes. La maniére dont nous avions vécu pendant toute la traverſée doit excuſer ces ſortes de foibleſſes. Au premier flot nous nous embarquâmes tous dans le plus grand des Baſaras, & ſi-tôt que nous eûmes gagné au large, le Vaiſſeau nous ſalua de onze coups de canon; nous avions ordre de n'arriver que l'onziéme, c'eſt pourquoi nous ne fîmes pas grand chemin; le ſoir aprés ſoupé nous nous retirâmes dans les autres Baſaras, & laiſſâmes ſeules nos Demoiſelles. Le lendemain nous paſſâmes par devant la loge des Anglois de l'ancienne Compagnie: cette Loge appellée Golgothe eſt trés belle, on y faiſoit bâtir de trés beaux Magaſins, elle eſt ſituée tout au bord du Gange, & elle eſt à huit lieuës de nôtre Loge.

Comme pluſieurs particuliers ont fait bâtir des maiſons qui la joignent, on prend de loin cette Loge pour une Ville. Nous con-

continuâmes toujours notre route, & nous arrivâmes au lieu où nous devions joindre nos Amans ; nous les attendîmes long tems où le rendez-vous étoit donné : ils ne firent pas grande diligence, & nos Demoiſelles n'étoient pas contentes de ce retardement ; mais il faloit bien cependant qu'elles priſſent patience : j'entrai dans leurs peines, & je ne pûs m'empêcher de blâmer un procédé, qui ne répondoit pas à l'impatience qu'ils devoient avoir, pour des perſonnes qui avoient fait un Voyage ſi long & ſi périlleux pour les venir chercher ; & il ſembloit que leurs peines méritoient un peu plus d'empreſſement. Quoi qu'il en ſoit, ils firent peu de diligence, & peut-être parce que l'aſſurance de la poſſeſſion ralentiſſoit déja le feu. En effet, l'engagement qui met un cœur dans une ſécurité indolente amortit la flame, & la ſûreté d'être maître de l'objet aimé eſt ſouvent l'écueil de l'Amour.

Enfin, aprés avoir langui dans une attente qui nous attriſtoit, nous apperçûmes de loin ces perſonnes ſi attenduës ; ils arrivérent & s'avancérent, chacun pour ſaluer leur Maitreſſe. Mais dans cette entrevûë

Il arriva un incident, qui eſt, que comme jamais ils ne s'étoient vûs, l'un & l'autre prirent le change: celui qui devoit épouſer ma couſine, ſalua ſa Compagnie; & l'autre Amant embraſſa ma Couſine. Cette erreur cauſa une riſée qui nous divertit. Mais étant informez du *qui proquo*, chacun revint à la ſienne, & aprés un ſalut plus juſte & des embraſſemens qui en parurent plus étroitement ſerrez, ils prirent place auprés d'elles, & commencérent une converſation qui dura juſqu'au dîné que l'on ſervit bien-tôt. Nous n'avions pas fait grande chére toute la journée, & l'amour ne m'empliſſoit pas beaucoup l'eſtomach, c'eſt ce qui fit que j'officiai parfaitement bien, & donnai deſſus ſans éxaminer ce que faiſoient nos Amans.

En paſſant par devant la Loge des Danois, nous fûmes ſaluez de treize coups de canon, & de tous les Vaiſſeaux par devant leſquels nous paſſâmes.

Sur les quatre heures du ſoir nous arrivâmes à la Loge; & nous trouvâmes au bord de l'eau des Palanquins qui attendoient nos Demoiſelles; ſi-tôt qu'elles furent débarquées, il ſe fit une décharge générale de canons, on les reçut ſous les armes, & aprés qu'elles

qu'elles eurent paſſé le corps de garde, il ſe fit auſſi une décharge de mouſquéterie. Mr. Dulivier prit le devant pour aller les recevoir dans la Sale du Roi, & enſuite nos deux Amans conduiſirent chacun leur Maîtreſſe dans un appartement qu'on leur avoit préparé; je les laiſſai tous quatre & chacun dans leur chambre. Il n'eſt pas de ma Relation de rapporter les diſcours tendres, ni les déclarations d'amour qui ſe firent de part & d'autre, ils pouvoient être un peu revenus du tranſport que cauſe pour l'ordinaire une pareille entrevûë. J'allai avec mon Oncle dans ſa chambre, où chacun vint me féliciter ſur le bonheur que j'avois eu d'avoir conduit deux ſi belles Demoiſelles. Nous ſoupâmes enſuite tous enſemble, & nos Amans paroiſſant alors faire une heure de tréve avec l'Amour, bûrent & mangérent parfaitement bien.

Depuis nôtre arrivée juſqu'au jour des épouſailles de l'une & de l'autre, nous avons toûjours bû & mangé enſemble, & je n'en étois pas fâché, car la préſence d'un bel objet fait toûjours plaiſir, quoi qu'on le ſçache deſtiné pour d'autres. C'étoit tous les jours régal, & les deux Amans nous fai-

faiſoient ſouvent l'honneur de venir manger avec nous. Ce n'eſt pas que ce ne me fût dans de certains momens un régal un peu amer, de les voir tous quatre enſemble, ne penſer qu'à ſe donner en ma préſence des marques véritables de leurs tendreſſes réciproques. Mais pour m'indemniſer de ce chagrin, elles m'entretenoient de la converſation de leurs Amans, & j'avois part au ſecret de l'une & de l'autre.

Ma Couſine fut fiancée le vingt-quatriéme du même mois, & l'autre Demoiſelle le premier Septembre, l'une & l'autre ont eu trois bans publiez. Un Lundi à neuf heures du matin onziéme du mois, on fit la céremonie des épouſailles de Monſieur Dulivier, avec ma Couſine. Dés la pointe du jour elle fut ſaluée d'une décharge de canons. La Meſſe fut célébrée en muſique. A la premiére Evangile, il y eut une même décharge que celle de la pointe du jour, une pareille à l'élévation de l'Hoſtie, & une quatriéme à la derniére Evangile, Aprés la Meſſe mon Oncle la conduiſit dans l'appartement de Monſieur Dulivier: il y avoit dans la Salle d'armes un déjeûné pour la Compagnie, en attendant le dîné, qui fut

enſuite

enſuite ſervi. Pendant le dîné on tira pluſieurs coups de canon à meſure qu'on bûvoit les ſantez.

On paſſa la ſoirée en danſes & en jeux, & chacun s'efforça de donner des marques de la joye qu'il ſentoit intérieurement. Auſſi pour remerciement, le vin ne fut point épargné ni tout ce qui étoit néceſſaire pour cela.

Le lendemain matin douziéme, les nouveaux mariez furent ſaluez d'une pareille décharge que celles que j'ai marquées, & l'on alla dîner dans un jardin appellé le Champ gaillard, qui appartient à la Compagnie.

Aprés le repas on envoya chercher les danſeurs & les ſauteurs du Païs, qui font des ſauts prodigieux & des tours extraordinaires; ils ſçavent jouer de la gibeciére & des gobelets, & ils avoient déja commencé à nous donner un agréable paſſe-tems, quand le Ciel ſe couvrit d'une nuë épaiſſe dont ſe répandit une pluye ſi forte, qu'en un inſtant nous fûmes tous trempez juſqu'à la peau. Je laiſſe à penſer le chagrin général que cet accident nous cauſa, & d'autant plus qu'on s'étoit paré pour honorer une ſi belle fête.

Beau

Beau champ pour réfléchir ſur la vie humaine, tellement mêlée d'orages parmi les plus beaux jours, qu'il eſt difficile d'y trouver des plaiſirs qui ne ſoient empoiſonnez par des amertumes. Il ſemble même que ce ſoit un droit que demande la foibleſſe de nôtre humanité. L'expérience que mon âge peut m'avoir déja donnée dans le monde, m'a fait connoître qu'il eſt bon de ſçavoir donner des bornes à l'un & à l'autre, & que c'eſt le moyen le plus ſûr pour paſſer plus agréablement la vie.

Je ne pouvois refuſer à mon cœur de tenir toûjours bonne compagnie à l'autre Demoiſelle, il ne me reſtoit plus qu'elle, & j'allois bien-tôt la perdre. Pendant que le tems me le permettoit, je devois bien profiter de l'occaſion. J'ai connu en elle une ſi grande ſageſſe, que rien n'égale l'eſtime véritable que j'ai conçûë pour elle: dans les marques que je lui en ai donné, j'ai conſervé toûjours tant de diſcrétion & de retenuë, que nous avons toûjours continué d'être bons amis, & le mari qui me connoiſſoit, ne s'en faiſoit aucune peine. Ce n'eſt point dans l'amour coquet & libertin que ſe trouve la félicité du cœur, une ſympathie

pathie d'humeurs & une complaiſance mutuelle font le bonheur des Amans, & durent bien plus que ces penchans qui n'ont pour objet que ce qui paſſe, & qui eſt bien-tôt ſuivi de la froideur & ſouvent du dégoût.

Le vingt-cinq du même mois, j'aſſiſtai à leurs épouſailles. Aprés la Meſſe j'allai les conduire avec Mr. & Madame Dulivier & pluſieurs Officiers de la Loge, en leur maiſon.

Il y eut pluſieurs divertiſſemens pendant toute la journée, & malgré tout le chagrin que je devois prendre des pertes que je venois de faire, je ne fus pas un de ceux qui ſe divertit le moins.

La Loge appellée Chamdernagor, eſt une trés-belle Maiſon ſituée ſur le bord d'un des bras du fleuve du Gange: c'eſt un Comptoir de qui deux autres relévent; ſçavoir, Caſſembazard, d'où l'on tire toutes les ſoiries, dont il ſe fait un grand négoce dans tout le Levant, & Ballaſord dont j'ai déja parlé. Le Païs s'appelle Ougly, qui eſt un Gouvernement du Royaume de Bengale. A une lieuë de la Loge il y a une grande Ville appellée Chinchurat, où les Hollandois & les Anglois de la nouvelle

Com-

Compagnie ont chacun un Comptoir ; celui des Hollandois eſt beaucoup plus beau que celui des Anglois. Les Portugais y ont deux Egliſes, une occupée par les Péres Jéſuites, & l'autre par des Religieux Auguſtins : ces derniers ne vivent pas dans toute la régularité poſſible, dont je ne ſuis point ſurpris. Car à Goa qui eſt la Capitale de toutes les Indes, quand il y arrive un Vaiſſeau venant d'Europe, celui de l'Equipage qui veut ſe rendre Religieux, n'a qu'à ſe preſenter : quelque ignorant qu'il ſoit, il eſt reçû, ſans éxaminer s'il a l'eſprit de Religion ou non. Ainſi je ne m'étonne point de ce qu'il s'y commet tant d'abus. Cet état eſt une choſe ſi ſainte, qu'elle demande beaucoup de précaution, & on ne dévroit jamais y recevoir un ſujet, qu'aprés lui avoir connu une forte vocation, ou du moins des diſpoſitions à ne point douter qu'elle ne vienne.

Les Maures ont auſſi à Chinchurat une Citadelle où loge ordinairement le Gouverneur.

Devant la Ville il y a un beau Port où peuvent mouiller trois cens Vaiſſeaux. Les Baignans qui ſont des Marchands du Païs, y ont leurs demeures & leurs Magazins.

Les

Les Révérends Péres Jéſuites ont une belle Maiſon aux environs de nôtre Loge. Il n'y avoit que deux Religieux dont un eſt Curé de la Paroiſſe. J'ai ſouvent eu l'honneur de les entretenir, & ils m'ont paru fort zélez à prêcher l'Evangile, & à faire connoître à ces malheureux Infidéles, le vrai Dieu & le chemin de la vie éternelle. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'intérêt de nôtre Religion que les Indiens n'euſſent jamais vû que des perſonnes qui ſuivent le vrai chemin du Ciel, cette diverſité de Chrêtiens, & les mauvais éxemples empêchent le progrés de nos Miſſionnaires. Dans la Loge il y a une Chapelle dans laquelle il ſe dit ordinairement trois Meſſes chaque jour.

A un quart de lieuë, les Danois ont leur Loge, qui eſt une maiſon aſſez réguliére; aux environs de la nôtre, il y a pluſieurs maiſons que des François & des Portugais ont fait bâtir. Quant à Bengale on bâtit à la Romaine ainſi qu'à Pondichery. Comme dans l'un & dans l'autre endroit on ne trouve point de pierre, on ſe ſert de briques. La chaux ſe tire de Ballaſord. Ce ſont des écailles d'huîtres qu'on brûle. On trouve de ces huîtres qui péſent juſqu'à quatre

livres, & pour les ouvrir il faut des marteaux.

Ougly eſt par le vingt-troiſiéme degré ſous le Tropique du Cancer, n'étant moins éloigné que nous de l'Equateur, que de vingt-cinq degrez en latitude; ſi-bien que ſans le Cap de bonne Eſpérance, ou plûtôt ſans une grande langue de terre qui nous empêche de chercher en droiture les mers Indiennes, on ne ſeroit éloigné de Bengale que de cinq cens lieuës en latitude, & environ mille lieuës en longitude. Au lieu que pour y arriver, il faut faire cinq mille cinq cens lieuës; ſçavoir ſeptante-un degrez dans la partie du Nord, & ſeptante-quatre dans la partie du Sud, qui ſont cent trente-cinq degrez, qui valent en latitude deux mille ſept cens lieuës & deux mille huit cens lieuës en longitude, & même quelquefois davantage, quand on a de gros vents contraires qui obligent à louvoyer. L'air y eſt fort groſſier & le climat n'y eſt pas ſi ſain qu'à Pondichery.

La terre cependant y eſt meilleure, elle produit toutes ſortes le légumes potagéres, du froment, du ris en abondance, du miel, de la cire, de toutes ſortes de fruits qui ſe

cueillent

cueillent dans les Indes, tellement qu'on peut dire que Bengale eſt le Magazin de toutes les Indes. On y cueille quantité de cotton, qui eſt une plante qui vient de la hauteur de trois pieds, & qui a la feuille faite comme celle de l'Erable, qui eſt un arbre trés-connu en France. Le cotton vient à un bouton qui fleurit à peu prés comme celui d'un gros chardon.

On y cueille auſſi une grande quantité de moutarde, dont les gens du Païs appellez Bengaliſtes, font de l'huile, & s'en ſervent pour humecter leurs cheveux, ſe frotter le corps, & pour manger avec leurs ris, du chanvre qui ne ſert qu'à faire de la corde, & la graine ſert à faire de l'huile à brûler; ils s'en frottent auſſi le corps & s'en huilent les cheveux. Comme ce Païs eſt plat, moins ſablonneux qu'à Pondichery, & qu'il eſt rempli d'eaux, la vigne n'y peut venir, l'on y trouve peu de fleurs, les tubéreuſes y ſont cependant trés-communes, & les roſes blanches.

Dans les Indes on uſe beaucoup de Beſtel; on prétend dans le Païs qu'il eſt un corroboratif. Quand on s'en ſert, on diroit en le mâchant que la bouche ſeroit pleine de

ſang : neanmoins c'eſt un des meilleurs revenus de chaque Prince Maure. Le beſtel eſt une feuille qui reſſemble au lierre, ils en prennent pluſieurs enſemble qu'ils graiſſent avec un peu de chaux éteinte, y joignent du cachoux, & de la reſque, & mâchent le tout enſemble. Et cela enyvre comme le tabac, quand on n'y eſt point encore accoûtumé.

Le reſquier d'où vient la reſque, eſt un arbre dont le tronc & les feuilles ſont moins grandes que celles du cocotier, l'un & l'autre viennent de grains qui ſont leurs fruits. Les Anglois ſe ſervent beaucoup de cette reſque, qu'ils font brûler, & qu'ils pulvériſent enſuite pour nettoyer les dents & les blanchir. Cette reſque a encore la vertu de fortifier les gencives.

Il y a à Bengale toutes ſortes de volailles à trés-bon marché ; on y trouve une ſorte de poules dont les oſſemens ſont noirs, elle eſt même d'un meilleur goût que les autres, on y trouve auſſi une grande quantité de gibier, comme oyes ſauvages, canards, ſarcelles, pluviers, tourterelles, pigeons ramiers, pigeons de fuye, pigeons verts qui ſont trés-bons, des cailles, des perdrix,

drix, mais elles ne ſont pas bonnes à manger. On y trouve peu de liévres, & il n'y a aucuns lapins.

On y trouve de quatre ſortes de perroquets, ſçavoir, perroquets, lauris, perruches, & cacatoris; on y trouve auſſi des chauves-ſouris, qui ſont de la groſſeur d'un corbeau, & qui ne différent des nôtres qu'en cette groſſeur: j'en ai tué une que j'ai voulu manger par curioſité, mais la chair n'en eſt pas bonne. Il y a auſſi une trés-grande quantité de corneilles, d'oiſeaux qu'on appelle martins, qui parlent & qui ſont gros comme nos ſanſonnets. J'y ai vû un oiſeau trés-curieux qu'on apelle roi des grailles, qui prend naturellement à la volée tout ce qu'on lui jette. J'y ai vû auſſi un autre oiſeau qui eſt trés-particulier, qu'on appelle oiſeau du paradis. Cet oiſeau n'a point de pieds, & pour ſe repoſer il ſe tient à un arbre par le bec, il eſt d'un trés-beau plumage, en chair il n'eſt pas plus gros qu'un moineau; mais il a une queuë qui peut avoir vingt pouces de longueur & qui eſt trés-curieuſe à voir: il y a encore pluſieurs ſortes de petits oiſeaux qui ſont trés-beaux & trés-curieux.

On trouve à Bengale des Cerfs qui ſont martelez comme les Tigres, une grande quantité de Vaches, des Bufles, des Cabrits, des Cochons qui ſont ventrus, & qui ont le col & les jambes courtes: de maniére que quand une Truye eſt pleine ſon ventre touche à terre. On y trouve encore quelques Moutons qui ſont trés-bons à manger: j'y en ai vû quelques-uns de Perſe, dont la queuë peſoit dix livres. On remarquera que lors qu'on veut acheter un veau, on eſt obligé d'acheter la mére, & jamais on ne vend l'un ſans l'autre; c'eſt pourquoi les Européens n'en ſervent ordinairement à leurs tables que dans de grands repas. Comme c'eſt un crime parmi les Indiens de tuër une vache, on eſt obligé de les tuër en ſecret. On trouve auſſi pluſieurs ſortes de bêtes féroces, comme Tigres, qui ſont les plus communs; il y en a de deux ſortes, & l'une & l'autre ne différent qu'en groſſeur, des Léopards, des Pantéres, des bêtes produites des deux derniéres eſpéces, des Ours, pluſieurs Civettes. Dans le Gange on y trouve une eſpéce de gros ſerpent apellé Cailman, autrement dit Crocodille; il y en a qui ont juſqu'à huit pieds de longueur

gueur ſur trois de groſſeur : cet animal devore tout ce qu'il peut trouver dans l'eau ; & il arrête juſqu'à des Vaches ; mais quand un homme a le malheur d'être pourſuivi ſur terre par cet animal, il faut qu'il coure de côté & d'autre ; cet animal a une gueule trés-fenduë, deux rangs de dents, une épine ſur le dos, quatre pates de cinq doigts chacune, les deux de derriére plus hautes que celles du devant, & il a une queuë martelée comme celle des vipéres : on prend quelquefois le plaiſir d'en faire battre avec un tigre, je l'ai vû, c'eſt un combat furieux & un divertiſſement digne d'un Prince.

On voit auſſi des Couleuvres, dont il y en a qui ſont de la groſſeur de ſeize pouces de tour, & de la longueur de ſix pieds, elles ſont trés-venimeuſes ; mais les gens du Païs les ſçavent charmer, & en font tout ce qu'ils veulent : il y en a qui en portent dans les maiſons, & on a le plaiſir de les voir faire danſer pour trés-peu de choſe : il y a auſſi une grande quantité de Chiens ſauvages qu'on appelle Chiens marons, des Vautours, des Papangles, qui ſont des oiſeaux de proye ; & toutes ces bêtes carnaſſiéres mangent toutes les charognes qu'on

trouve le long du Gange, & dans les terres, & c'eſt ce qui garentit Bengale de la peſte.

Il y a de trés-beaux chevaux dans les Indes; néanmoins on y en fait venir de Perſe. On y trouve auſſi des Eléphans, dont les Maures ſe ſervent dans leurs Armées. A Suratte qui eſt une Ville trés-riche, l'yvoire y eſt à bon marché: on trouve auſſi dans les Indes des Chiens, mais les petits ont de la peine à vivre à cauſe de la grande chaleur, les Maures cependant en ſont trés-curieux, & l'on ne peut faire un preſent plus agréable à un Prince que de lui preſenter un beau Chien: comme ils tiennent leurs concubines toûjours enfermées dans leurs Serails, ils ſont bien aiſes de leur donner de quoi les divertir pour leur faire paſſer le tems plus agréablement.

Pendant quatre mois de l'année, il fait à Bengale des pluyes ſans diſcontinuër, tellement que tout eſt inondé; deux mois avant les groſſes pluyes & deux autres aprés, il fait un tems nébuleux: & pendant Novembre, Decembre, Janvier & Février, il fait un trés-beau tems, & quelquefois le tems y eſt ſi calme & ſi ſerain, que pendant

dant quinze jours on ne voit pas une ſeule nuë en l'air. C'eſt là le tems où ſe moiſſonne le Bled, & c'eſt en Octobre qu'on le ſéme, & qu'on cueille les Pois verts, les Flageolles & autres légumes qu'on a en abondance, les herbes potagéres qui ſont beaucoup meilleures & en plus grande quantité qu'à Pondichery. Et c'eſt à la fin de Décembre que les Petits Pois & les Chicons commencent à devenir communs : ſur la fin des pluyes, il ſe produit une ſi grande quantité d'inſectes, & ſur tout des Punaiſes & des Maringoüins qu'on appelle ici des couſins, qu'au ſoir à la chandelle on ne peut pas quelquefois reſpirer.

Au mois de Juin & de Juillet, on eſt fort ſujet aux bourbouilles & à des demangaiſons par tout le corps : mais quand on eſt accoûtumé au Païs, on ne s'en fait point de peine ; car c'eſt une marque de ſanté ; comme l'air eſt ſi groſſier, il faut que la malignité qu'on reſpire ſorte par quelqu'endroit.

La Compagnie tire de ſon Comptoir d'Ougly diverſes ſortes de Malles-molles, des Caſſes, qui eſt ce que nous appellons Mouſſelines doubles, des Doreas, qui ſont des Mouſſelines rayées, des Tanjebs

qui ſont des Mouſſelines ſerrées, des Amans, qui ſont des Toiles de cotton trés-belles, mais qui ne ſont pas ſi fines que les Sanas qu'on tire de Ballaſord; des piéces de Mouchoirs de ſoye, de cotton, & de Mallemolles & autres diverſes ſortes de toiles & pieces de cotton, dont je ne parlerai ni du prix ni de la qualité, je dirai ſeulement qu'à Daca qui eſt un lieu éloigné de la Loge d'environ cent lieuës, il s'y fait les meilleures & les plus belles broderies des Indes, ſoit en or, argent ou ſoye. Et c'eſt de-là que viennent les Stinquerques & les belles Mouſſelines brodées qu'on voit en France.

C'eſt de Patena que la Compagnie tire du ſalpêtre, & c'eſt auſſi en ce lieu où ſe cueille l'Opium dont il ſe fait un grand commerce dans tout le Levant. L'Opium eſt un ſimple qui approche beaucoup du Pavot; la maniére de faire celui qu'on nous aporte, eſt de couper la tige, d'où il diſtile un petit lait ſemblable à celui du Pavot, qu'on laiſſe cuire au Soleil & qu'on amaſſe enſuite pour l'envoyer de tous côtez.

Bengale eſt un Royaume ſous la domination du grand Mogol, qui l'a ſubjugué depuis pluſieurs années. Autrefois il n'y avoit

avoit que des Gentils, mais depuis que les Maures s'en ſont rendus les maîtres il y en a pluſieurs. Dans le Gouvernement de l'Etat, les Maures ont beaucoup de politique, mais ils ne ſont pas bons ſoldats, & c'eſt ce qui les fait regarder comme s'ils étoient une des derniéres Nations du monde.

Les Bengaliſtes n'entrent que trés-rarement dans les affaires publiques.

Les Maures ſont Mahométans, & le Mogol eſt un Empereur qui eſt fort grand Terrien; celui qui poſſéde aujourd'hui cet Empire, eſt âgé à preſent de prés de quatre-vingt ans. Il eſt monté ſur le Trône dés l'âge de vingt-trois, aprés en avoir dépoſſédé ſon pére & ſes trois fréres: tous quatre enſemble firent la guerre à leur pére & le détrônérent: il ſe fit enſuite un parti de deux contre deux, & d'un contr'un, de maniére qu'il reſta ſeul victorieux & paiſible poſſeſſeur de l'Empire; ſi-tôt qu'il eût mis tous les ordres néceſſaires pour ſe conſerver ſa Couronne, il réſolut de s'emparer de Bengale. Les Bengaliſtes vivoient dans une ſi grande oiſiveté & nonchalance, qu'il les dompta facilement, & il leur a impoſé un joug ſi peſant, qu'ils auront peine à s'en relever.

Cet

Cet Empereur eſt fort vieux, & comme il craint qu'on ne lui raviſſe la Couronne, il envoye ſes enfans dans des Gouvernemens éloignez de lui, & lui-même ne loge jamais que dans un Camp volant qu'il a toûjours compoſé de cent mille hommes, & il ne reſte jamais dans un même lieu plus de trois mois. Il a pluſieurs Rajats qui ſont des Vicerois & Gouverneurs de ſes Provinces, auſquels il donne des Doüannes à recevoir & qui ſelon le revenu doivent entretenir le nombre de chevaux qui leur eſt ordonné. Ces Rajats doivent être toûjours prêts à marcher aux premiers ordres que le Prince leur envoye.

La Loi Mahométane eſt ſi connuë en France, que j'ai pris le parti de ne parler, que de celle des Gentils. Je ne cherche uniquement, que le plaiſir de ſatisfaire la curioſité des perſonnes qui aiment à entendre parler des Païs éloignez, & il y en a tant qui ont parlé de cette Loi Mahométane, que je craindrois d'ennuyer le Lecteur, ſi je l'entretenois là-deſſus. Les Maures ſont Mahométans, & les Bengaliſtes ſont Gentils.

Tous

Tous les Gentils reconnoiſſent un premier Etre, & cette connoiſſance eſt ſi naturelle qu'il eſt impoſſible d'en pouvoir douter. Les anciens Auteurs nous font connoître que dans quelque aveuglement qu'ayent été les Peuples, pas un n'eſt diſconvenu de cette verité. Ciceron, cet Orateur ſi fameux, en traite à fond dans ſon Livre de la nature des Dieux, & il en apporte de ſi fortes preuves, que l'on ne peut raiſonnablement s'oppoſer à une vérité ſi conſtante.

Outre ce premier Eſtre, les Gentils adorent pluſieurs Divinitez, qui ſont toutes differentes de celles dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire Poëtique; ils adorent le Fleuve du Gange, une certaine Déeſſe qu'ils appellent Caltia: cette Déeſſe eſt celle de la Guerre; c'eſt pourquoi pour marquer ſa grandeur, ils la dépeignent ayant ſept têtes, qu'ils arment de caſques; & pour faire connoître ſon courage & ſa valeur, ils lui donnent quatorze bras qu'ils arment de ſabres, de fléches & d'arcs, ils ornent cette figure de toutes les differentes ſortes de fleurs qu'on trouve dans le Païs, & elle eſt peinte de tous côtez & parée de tout ce qu'il y a de plus beau; ainſi dans ſes beaux ornemens

& dans ſes belles parures, elle eſt expoſée à la vûë du public pendant un mois; pendant lequel tems chacun lui va faire des offrandes, les uns lui portent des coris, les autres des fruits, les uns du poiſſon, les autres du ris, ou de l'huile. Enfin, ces pauvres Payens offrent à cette Idole tout ce qu'ils ont de meilleur, & ſe font honneur de lui ſacrifier tout ce qu'ils ont de plus précieux. Aprés que chacun a fait ſon offrande, les uns ſe mettent à danſer & les autres à jouer, de maniére, que pendant tout le tems qu'elle eſt expoſée, ce ne ſont jour & nuit, que danſes & jeux autour d'elle.

Mais aprés que le tems de l'expoſition eſt fini, cette Idole eſt promenée le long du Gange, enſuite on la met dans un Bateau, qu'on place au milieu de tous ceux qui ſont pour l'accompagner; & enfin aprés qu'on lui a fait faire quelques tours ſur l'eau, on la jette dedans avec tous ſes ornemens, & comme cette figure eſt faite de maſtic, elle va auſſi-tôt à fond, & elle va, diſent-ils, ſe repoſer avec le Gange: cette cérémonie ſe pratique tous les ans, c'eſt pourquoi dans chaque année on en éléve une nouvelle,

à laquelle on fait les mêmes honneurs & qu'on jette pareillement dans le Gange.

Ces Payens vénérent tellement les Vaches, que c'eſt un crime parmi eux d'en tuër, & même de toucher à une qui auroit été tuée: & dans les chemins, on en voit des repreſentations qu'ils appellent Pagodes, auxquelles ils vont quelquefois faire des vœux. Comme ils croyent en la Métampſicoſe, ils évitent de manger preſque de tout ce qui eſt défendu par Pitagore. Ainſi ils ne vivent que de ris & que de poiſſon cuit à l'eau pure, & dans les meilleurs repas ils y ajoûtent des papées qu'ils font cuire dans les cendres, & quand le tout eſt bien mêlangé enſemble, ils jettent par deſſus un peu d'huile & de moutarde, n'uſans jamais de ſel, de poivre, ni d'autres choſes ſemblables.

Ils ne mangent jamais enſemble, mais ils ont chacun leur portion à part, les uns des autres: ce ſont des feuilles de bananier qui leur ſervent d'aſſiétes & de ſerviettes, la terre leur ſert de table, & ils ne s'aſſéent jamais: ils font cuire leur ris dans une panelle, qui eſt un plat fait de terre, & ils ſe ſervent ſouvent des bouſes de vaches, qu'ils font ſécher au Soleil qu'ils jettent enſuite

ſur

ſur leur feu, & par là ils prétendent que ce qu'ils font cuire eſt beaucoup plus purifié.

Avant que de faire cuire leur ris, ils font un cerne au milieu duquel ils allument du feu: comme ils ſçavent que nous mangeons toutes ſortes de viandes, ou plûtôt de tout ce qui a vie, ils nous croyent, & toutes les Nations qui vivent comme nous, ſi impurs, que quand nous paſſons au milieu de ce cerne, leur ris, fût-il prêt à manger, ils le jetteroient pour en faire cuire d'autre dans une nouvelle panelle, ayans la coûtume de n'en faire jamais ſervir une deux fois.

Le ſoir & le matin & avant chaque repas, ils vont ſe laver au Gange pour ſe purifier, diſent-ils, je ſçai cela pour avoir pris pluſieurs fois plaiſir à l'éprouver au bord du Gange, ſoir & matin on voit en ſe promenant tous ces Gentils qui ſe lavent tout le corps, & qui ne manquent jamais d'en faire autant avant de manger afin de ſe purger de toutes leurs impuretez; & ſi aprés s'être lavez, quelque perſonne des Nations qu'ils croyent impures, les touchoit, ils y retourneroient autant de fois qu'on les auroit touchez aprés s'être lavez, & mourroient plûtôt de faim que de manger avant.

De

De tems en tems il ſe fait parmi les Gentils des réjouïſſances qu'ils appellent Tamachars. Ces réjouïſſances ſe font en l'honneur de leurs Dieux, & pour cet effet ils habillent pluſieurs petits enfans qui les repreſentent ſous differens habillemens. Ces enfans marchent en ordre & chacun tient ſon rang ſelon le Dieu qu'il repreſente, & afin que la Fête ſoit plus célébre, cela ne ſe fait qu'au ſoir, ces petits enfans ſont au milieu de l'Aſſemblée, qui va rendre hommage au Gange; autour d'eux ce ne ſont que flambeaux qu'ils appellent Manſalles, & ce ne ſont que danſes, que ſauts, & chacun s'étudie à montrer ſon allegreſſe; ſi bien que pendant la nuit autant loin que ſe puiſſe porter la vûë, on ne voit qu'illuminations, & l'air eſt tout rempli d'exclamations.

Au mois de Mars, ou plûtôt pendant la Lune de Mars (car dans les Indes on compte les années par Lunes) il arrive la Fête de Tripigny, c'eſt un Dieu enfermé dans une maniére de petite Moſquée, qui eſt dans le milieu d'une trés-grande pleine qui tire ſon nom de ce Dieu, cette pleine eſt au bord du Gange; tous ces Gentils ne

manquent point d'aller faire leurs offrandes à ce Dieu, & chacun y va à ſon tour. Car cette Fête eſt trés-célébre parmi eux.

Avant de ſe preſenter ils ſe vautrent dans la vaſe pendant une heure entiére, & tout vautrez ils s'embraſſent les uns avec les autres, & enſuite ils vont ſe laver au Gange; & aprés qu'ils ſe ſont bien lavez ils vont à la Moſquée, ou plûtôt à la Pagode (car c'eſt ainſi que leurs lieux ſacrez s'appellent.) Là les uns preſentent des Bananes, les autres des Coris, du Ris, ou autres choſes ſemblables, il y a toûjours deux Brames qui ſont les Souverains Sacrificateurs & Interprétes de la Loi; c'eſt la premiére Caſtre parmi eux, c'eſt à dire, qu'elle leur eſt ce que la Tribu de Lévi étoit parmi les Hébreux.

Cette Pagode n'a rien de remarquable que deux œufs de pierres placez dans une cuvette qu'ils diſent être pondus par leur Dieu: ces œufs ſe roulent facilement, & ce qui les ſurprend, eſt qu'on ne peut les enlever.

Chacun garde religieuſement ſa Caſtre, qui eſt ce que nous appellons parmi nous état, condition, ou profeſſion, & c'eſt un crime de paſſer d'une Caſtre à une autre: ainſi

ainſi les enfans d'un Marchand, d'un Artiſan, d'un Médecin, le ſont de pére en fils. Il y a pluſieurs perſonnes parmi les Européens, à qui cette loi n'auroit pas été favorable: il eſt vrai qu'on ne doit point blâmer la fortune, lors qu'elle ſe trouve dans un ſujet qui le mérite; mais ſi elle ne favoriſoit que ceux qui en ſont dignes, tel qui ſe voit pour ainſi dire accablé de ſes bien-faits, ne s'en trouveroit jamais que trés-éloigné.

Il n'eſt donc pas permis à un Gentil d'augmenter ſa condition, car toute la Caſtre s'y oppoſeroit; ni de deſcendre, ſans être réputé infame; ainſi dans chaque Caſtre on ſe marie les uns avec les autres, & dans chaque Caſtre on ſe ſoûtient les uns & les autres.

Belle leçon pour les Chrêtiens, qui mériteroit une ſérieuſe attention! Nous ſommes tous fréres, nous le confeſſons, mais nous n'en ſuivons pas les maximes, & loin de ſe ſoûtenir les uns & les autres, combien voit-on de fréres & même de péres & de fils, qui ne cherchent que la deſtruction de leur propre ſang; aprés cela ne nous étonnons point des malheurs qui arrivent, mais beniſſons le Ciel pour qu'il appaiſe ſon juſte courroux.

Leurs mariages ſe contractent dés l'âge de trois ans: ceux qui ſont ſur le Gange y vont pendant quinze jours s'y promener dans des Bateaux: les parens des deux côtez s'aſſemblent pour cela tous les ſoirs: le marié & la mariée ſont couronnez de fleurs & ſont placez au milieu de l'Aſſemblée; & pour animer les eſprits & les porter à ja joye, ils ont des tambours, des trompettes, & des clinquants, & le tout étant mêlé avec leurs voix, fait un trés-bon charivary.

Les trois derniéres ſoirées de la quinzaine, toute la troupe ſoupe dans un même endroit, & la derniére aprés le repas, les péres & méres emménent chacun de ſon côté ſon enfant, & ne les joignent enſemble qu'aprés qu'ils ont atteint l'âge de douze ans.

Ceux qui ſont dans les terres éloignées du Gange, s'ils ſont des premiéres Caſtres, ils ſe font porter dans des Palanquins, & une partie va à cheval obſervans les mêmes cérémonies dont j'ai ci-deſſus parlé. Une fille ne ſe marie jamais qu'une fois, & ſi elle a le malheur de perdre ſon mari dés ſon bas âge, elle doit garder parmi ſa Caſtre un continuel veuvage: mais s'ils ont vécu

long tems enſemble & que le mari vienne à mourir, on oblige ſa femme à ſe brûler toute vive avec lui.

Autrefois cela ſe pratiquoit plus communément, mais les Maures qui ſont les maîtres & qui les tiennent tous en eſclavage, ne veulent pas leur permettre cette inhumanité, ou du moins que trés-rarement. Ainſi aprés qu'ils ont pû obtenir la permiſſion, ils dreſſent alors un bucher, à l'entour duquel toute la caſtre eſt preſente; la femme qui ſe doit brûler eſt couronnée de fleurs, & on lui laiſſe tous ſes joyaux appellez brinquilles dans le Païs: On la pare de ſes plus beaux habits, & afin de lui diſſiper l'idée affreuſe de la mort, on lui fait boire d'une liqueur qui l'extravague; on la lie enſuite à deux perches appellez bambous, & on met le cadavre du défunt deſſus le bucher la face en bas. La Caſtre y met auſſi-tôt le feu, & quand tout eſt bien conſommé, on amaſſe ſoigneuſement toutes les cendres que la Caſtre porte enſuite en Sacrifice au Gange, aprés quoi elle fait des réjouïſſances pendant quinze jours, pour en célébrer davantage la fête.

Mais ſi l'appréhenſion de la mort fait retirer cette femme du feu, elle eſt banie pour toûjours de ſa Caſtre, & celui qui le premier au ſortir du bucher peut mettre la main deſſus, de quelque Nation qu'il ſoit, comme étant réputée infame, elle lui appartient en eſclavage; mais ſa Caſtre loin de ſe réjoüir, ſe retire en plaignant l'affront qu'elle vient recevoir, & en garde le deuil pendant un mois. Ceux qui ont le moyen, ſe font brûler ainſi; mais pour ceux qui ne l'ont pas, on porte ſeulement leurs cadavres dans le Gange; où on en voit quelquefois paſſer juſqu'à quarante par jour, & voila pourquoi j'ai dit ci-deſſus que ſans toutes les bêtes carnaciéres qui ſont à Bengale, on y auroit ſouvent la peſte: car outre cela de toutes les bêtes qui meurent, ils n'en enterrent pas une.

Lors qu'un Bengaliſte eſt malade ſans eſpérance d'en relever; ſa famille l'oblige à demander d'être porté au bord du Gange pour le purifier davantage, & quand il y eſt une fois, on ne lui donne plus rien à manger: il y a ſeulement prés de lui un Faquer, c'eſt à dire, un Prêtre de leur Religion, qui lui jette de l'eau ſur le corps pour le

rendre

tendre plus pur, & qui demeure à ſes côtez juſqu'à ce qu'il ſoit expiré.

Mais ſi-tôt qu'un malade eſt expoſé au bord du Gange, il eſt regardé comme mort: car quelque bonne ſuite que puiſſe prendre ſa maladie, on n'y peut plus apporter de reméde. Auſſi la famille ne peut pas de ſon autorité expoſer le malade, car il faut qu'il le demande; mais comme ils croyent en la Métampſicoſe, l'eſpérance qu'ils ont par là d'aller dans un bon corps, les fait négliger la vie; heureux ſi dans nôtre Religion, nous pouvions nous réſoudre à quitter ainſi cette vie humaine, non pas pour chercher un faux bien périſſable, mais une béatitude éternelle.

Si-tôt que le malade eſt expiré, tous ſes parens viennent gémir autour, & lui demandent pourquoi il eſt mort; & s'il n'avoit pas du ris, du poiſſon, du fruit, dont ils en ſervent autour de lui & envoyent pendant quinze jours dans la place où il eſt expiré.

Ce qu'on appelle Faquers ſont une Caſtre particuliére tirée des autres, c'eſt à dire, que ce ſont pluſieurs hommes qui pour expier les crimes qu'ils ont commis, ſe jettent

dans une continuelle pénitence, afin qu'aprés leur mort leurs ames puiſſent aller dans un corps plus élevé. Quoi que ces Faquers ſoient de grands fripons, ils font cependant des jeûnes & des vœux qui paſſent l'imagination, & je ne puis y faire réfléxion qu'en accuſant cette molleſſe, & cette nonchalance dans laquelle nous vivons: car enfin que ne dévrions-nous pas faire en comparaiſon de ces malheureux? Ce n'eſt qu'une raiſon humaine qui les fait agir, & nous qui ſommes éclairez de la lumiére Divine, & qui devons être perſuadez de la vérité des promeſſes qui nous ſont faites, ne dévrions-nous pas avoir honte que des Payens nous montrent un chemin que nous n'avons pas le courage de ſuivre?

Comme les Bengaliſtes croyent en la Métampſicoſe, lors qu'ils ont commis quelques crimes, pour appaiſer la colére du premier Eſtre, ils font diverſes penitences, dont la plus grande s'appelle *virvir*, par alluſion à nôtre langue, elle s'éxerce tous les ans pendant la Lune d'Avril, & par ſa deſcription on connoîtra facilement qu'elle eſt une des plus rudes qu'on puiſſe inventer.

Ceux

Ceux qui veulent faire le virvir ſe preſentent aux prépoſez pour l'éxécution ; on les prend, & auſſi-tôt on les larde de pluſieurs éguilles d'emballeur ; deux hommes enſuite en enfilent deux qu'ils paſſent aux deux côtez dans la chair, & tiennent chacun les deux fils par les deux bouts ; le pénitent va & vient, de ſorte que ce fil tranche la chair, l'on peut facilement s'imaginer les maux que cauſe un pareil ſupplice, mais ce n'eſt rien encore, car on lui perce enſuite la langue d'une broche longue de trois pieds, de maniére qu'on voit un homme tout couvert de groſſes aiguilles, une langue tirée & percée d'une broche dont la pointe d'en haut & celle d'en bas, ont chacune un pied & demi.

Dans cet appareil, il eſt enlevé par deux crocs attachez au bout d'une perche ſoûtenuë ſur un pivot, au pied duquel il y a un homme qui tient une corde liée à l'autre extrêmité de la perche ; cette corde ſert à faire tourner la perche, & ſi-tôt que les crocs ſont bien enfoncez entre les deux épaules du penitent, celui qui eſt au pied du pivot commence à le faire virer, & c'eſt pour cette raiſon que nous appellons cette penitence virvir.

Comme le pénitent tourne avec une grande vîteſſe, il ſeroit à craindre que la peſanteur du corps ne fit manquer les deux crocs, & que la chair ne vint à ſe déchirer; pour prévenir cet accident, on lie cet homme à la perche par le milieu du corps avec un grand morceau de toile: car ſi les crocs venoient à manquer en déchirant la chair, l'homme tomberoit par terre; & comme il eſt élevé aſſez haut & qu'il ne tourne avec vîteſſe, il pourroit ſe tuër en tombant.

Comme l'excés de la douleur & la vîteſſe dont on le vire, font ſouvent évanouïr le pénitent, on lui met entre les mains qu'il a liées enſemble, une maniére de roſeau de fer, au haut duquel il y a du feu ſur lequel on jette de l'encens & autres parfums, pour empêcher l'évanouïſſement; & ſi-tôt que ces parfums commencent un peu à ceſſer, on en jette d'autres, & on continuë juſqu'à la fin; mais on s'apperçoit que les parfums n'ont pas aſſez de vertu pour l'empêcher de s'évanouïr, on lui jette de l'eau fraîche, afin de réveiller les eſprits, mais ces tourmens ſont ſi rudes, qu'on en meurt quelquefois par l'excés de la douleur.

Si-

Si-tôt que le tems réglé pour le virement eſt paſſé on deſcend cet homme, & chacun vient lui faire la révérence, il eſt regardé comme l'ami des Dieux, on lui fait de groſſes aumônes, & toute l'aſſemblée le conduit dans la maiſon d'un Brâme au milieu des acclamations. Auſſi-tôt qu'il y eſt arrivé, on l'oingt d'un baume qui le guérit en deux jours: ſi-bien qu'en peu de tems il ne lui reſte plus qu'une idée de tous les maux qu'il a ſoufferts: que nous trouverions peu de Chrêtiens, ſi ce ſaint nom coutoit ſi cher, & que le nombre des fidéles paroîtroit petit! Souvent on ſe pare de ce nom, tel qu'un domeſtique intéreſſé ſe pare de celui de ſon maître; pendant que la fortune lui rit, ou plûtôt pendant que ſon maître ne le met point à l'épreuve, on ne peut point connoître la fauſſe affection de ſe ſerviteur; mais lors qu'on lui en demande des marques, c'eſt alors qu'on connoît viſiblement la fauſſeté de ſon zéle. J'aurois ici une matiére ample à m'entretenir ſur les abus qui ſe commettent dans nôtre Religion, mais je voyage & je ne moraliſe pas.

Ceux qui font la penitence dont je viens de parler, ſont des gens de la derniére Caſtre;

Caſtre: ils la font pour deux raiſons, la premiére, pour gagner de l'argent, dont ils ſont trés-amateurs, & la ſeconde, pour mériter auprés des Dieux, afin qu'en mourant ils envoyent leurs ames dans un corps de la premiére Caſtre; car c'eſt une grande miſére que d'être de la derniére: ceux qui en ſont on les regarde comme les réprouvez des Dieux, de maniére qu'ils n'oſeroient même approcher de ceux de la premiére, ce ſont eux qui ſont deſtinez pour les choſes les plus viles, & qui ſont les ſerviteurs des autres.

Ceux des premiéres Caſtres, lors qu'ils ont commis quelques crimes, pour appaiſer la colére des Dieux, qui aprés leur mort envoyeroient leurs ames dans des corps de la derniére Caſtre, gagent des gens pour faire des pénitences, afin de les prier de leur conſerver la vie, & d'envoyer aprés leur mort leurs ames dans un corps de la même Caſtre.

Pendant la Lune de Mai, il ſe fait une grande cérémonie parmi les Gentils; ils placent ſur un Char un Dieu & une Déeſſe, qu'ils diſent être l'homme & la femme: ce Char eſt traîné par pluſieurs perſonnes,

& c'eſt un honneur parmi eux qu'un chacun envie. Tous ceux devant leſquels ce Char paſſe, ſe proſternent à terre, en faiſant de grandes exclamations, & même pluſieurs des derniéres Caſtres ſe jettent ſous les rouës pour être écraſez, cherchant par ce genre de mort à finir une vie qui ne peut que leur être ennuyeuſe, & eſpérant qu'en mourant ainſi, les Dieux les favoriſeront, & qu'ils auront pitié de leur miſére.

Les Indiens ſont trés-ſobres & ſont d'une grande molleſſe. Chacun cependant obſerve éxactement ſa Religion; ceux des Gentils qui ſont éloignez du Gange, en font venir de l'eau dans des bouteilles, & ils s'en jettent ſur le corps aprés s'être lavez dans une riviére ou dans un bain; ils aiment paſſionnément l'argent, qui n'eſt pas trés-commun dans les Indes; & ils en ſont ſi avides, que pour trés-peu il n'y a rien qu'on ne leur faſſe faire, ni de tourmens qu'on ne leur faſſe endurer; ainſi on ne doit point s'étonner ſi ces malheureux s'expoſent à ſouffrir les tourmens dont j'ai parlé ci-deſſus.

Depuis que le grand Mogol s'eſt rendu maître de Bengale, les Bengaliſtes ne poſſé-

dent

dent rien en propre, mais ils cultivent les terres à moitié; & les tiennent des Princes, en payant une certaine rétribution: comme les Maures pillent tout ce qu'ils ont, ils ne ſe mettent pas beaucoup en peine d'amaſſer du bien, & lors qu'ils ont quelqu'argent, ils le cachent en terre: cependant ceux des premiéres Caſtres, comme les Baignans, qui ſont des Marchands trés-riches, pour ſe garentir d'être pillez, font une penſion à quelque Favori de l'Empereur qui les protége, & quelquefois même ces Favoris s'aſſocient avec eux, afin d'être mieux en état de ſurvenir aux grandes dépenſes qu'ils ſont obligez de faire. Les Maures portent un Turban à la tête, ont une Cabaye qui les prend, comme pourroit faire une robe de chambre, un calſon, des ſandalles aux pieds qui ſont toûjours nuds, les cheveux coupez & une grande barbe. Les Gentils qui ont des facultez, ſont auſſi ainſi habillez, & on ne les diſtingue qu'en ce que les uns portent une marque au front faite en croiſſant. Les uns l'ont rouge, les autres jaune ou blanche: il y en a d'autres qui ſe frottent le front, les uns de terre jaune, les autres de terre blanche, le tout pour ſe diſtinguer

les

les uns des autres; les Faquers ſe frottent les cheveux & tout le corps de bouſes de vaches, comme étant une choſe bien pure parmi eux.

Les Maures n'ont rien de tout cela, mais pour marque d'honneur, ils portent une rondache qui leur ſert de bouclier, ont un ſabre à la main, & un poignard pendu à leur ceinture, ce qui n'eſt pas permis aux Gentils. Comme les Maures ſont d'une grande jalouſie, ils ont des ſerails dans lesquels ils tiennent leurs femmes étroitement enfermées; & ils portent ſouvent même leur jalouſie ſi loin, que ſi quelques-unes d'entr'elles avoient regardé un homme, ils la poignarderoient ſur le champ, & ſi un homme avoit fait la moindre démarche pour en viſiter quelques-unes, ils chercheroient toutes les occaſions poſſibles de le pouvoir aſſaſſiner.

Les Gentils ne ſont pas d'une même jalouſie; car leurs femmes, quoi que très-luxurieuſes, ce qui eſt un péché commun dans les Indes à cauſe de la grande chaleur, ſont en pleine liberté; celles qui ſont des premiéres Caſtres, ont comme une demi-chemiſe qu'elles appellent bajous, elles huilent

lent leurs cheveux, elles ont une ſerraſſe qui eſt comme une écharpe unie, dont elles ſe couvrent la tête, & dont elles ſe ſervent lors qu'elles ſortent ; cette ſerraſſe leur pend par devant juſqu'aux genoux, & leur cache tout le viſage ; elles ont avec cela une jupe qui pend juſqu'en bas, elles portent aux bras & aux jambes des brinquilles, comme nos Dames y portoient autrefois leurs braſſelets.

Ces brinquilles ſont des perles, anneaux d'or & d'argent, diamans, & autres pierres precieuſes, elles ont les jambes nuës & ne portent que des ſandalles ; la plus grande partie d'entr'elles ſe font percer le nez du côté droit ſeulement, comme nos Dames ſe font percer les oreilles.

Celles qui ſont des derniéres Caſtres n'ont que des braſſelets de corail, qu'un ſeul morceau de toile qui leur couvre les cuiſſes & leurs nuditez, vont nuds pieds ; on leur voit des mamelles pendantes, qui ſont longues comme des pains de ſucre renverſez, dont elles allaitent leurs enfans par deſſus l'épaule, étant la maniére des Indiennes de les porter tout nuds & de les alaiter ainſi.

Les

Les hommes qui ſont de la derniére Caſtre vont auſſi tout nûds, ils ne ſe laiſſent ſur le ſommet de la tête qu'un toupet de cheveux; ils n'ont pour tout habit, qu'un petit morceau de toile qu'ils appellent langoutis, avec lequel ils cachent ſeulement leurs nuditez; & dans ce bel équipage ils vont paſſer des journées entieres à fumer du tabac, dans des gargoulis, qui eſt aux Indiens la maniére de fumer; comme des malheureux ſont ſouvent réduits à une extrême pauvreté, ils vendent quelquefois leurs enfans dont on en fait des eſclaves.

On trouve dans les Indes des femmes miſtis, c'eſt à dire, ſorties d'un ſang Européen & d'un ſang Indien; ces femmes ſont luxurieuſes à l'excès, & ſe proſtituent d'une maniére honteuſe, elles ſont trés-laides, d'un air ridicule, & cependant trés-amoureuſes, les unes s'habillent à l'Indienne, les autres à la Portugaiſe. Comme les Portugais ſont les premiers de l'Europe qui ſe ſont établis dans les Indes, on y trouve pluſieurs de ces Miſtis qui en ſont ſorties.

Les Indiens mangent peu & travaillent de même; & leur humeur entiérement oppoſée à celle des François, eſt d'un trés-

grand flegme ; quelqu'ouvrage qu'on leur donne, ils l'imitent parfaitement bien, & les ouvriers y ſont à trés-bon marché ; les Maures ne gagnent par jour que deux ponis, qui ſont deux ſols, & les Gentils n'en gagnent qu'un & demi, dont ils entretiennent leur famille. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les étoffes ſont à ſi bon marché ; cependant elles ſeroient encore d'un plus bas prix, ſi avant que de les acheter, elles ne payoient pas tant d'impôts : les ouvriers ſont d'une ſi grande molleſſe, que s'ils gagnoient davantage, ils ne travailleroient pas tant ; car lors qu'ils ont de quoi vivre, ils ſe repoſent juſqu'à-ce qu'ils ſoient obligez de travailler pour avoir le néceſſaire. Ce qui eſt une choſe digne de remarque, c'eſt qu'ils mangent pour pluſieurs jours.

Parmi les Gentils on en trouve qui ont tant de vénération pour leurs parens, que quelques menaces ou promeſſes qu'on leur faſſe, rien ne peut les obliger à travailler autrement que comme leurs péres le leur ont enſeigné ; & quand on leur demande la raiſon pour laquelle ils n'ont pas ſuivi le modéle qu'on leur a donné, ils répondent que leurs péres n'ont jamais travaillé autrement.

Comme

Comme la chaleur exceſſive empêche la circulation du ſang; les Européens & les Miſtis ſe font frotter, tirer & manier les bras, les jambes & toutes les parties du corps, afin d'aider à la circulation, & c'eſt ce qu'ils appellent ſe faire maſſer, autrement ils tomberoient dans des aſſoupiſſemens létargiques, dont on meurt ſouvent, ſi l'on n'eſt pas promptement ſecouru; ce mal s'appelle mort de chien; l'expérience a fait trouver un remède qui eſt unique & trés-aſſuré, c'eſt d'appliquer un fer chaud ſous la plante des pieds, & enſuite les battre avec un batoir ou autres choſes plates. Pour horloge on ſe ſert de garis, par lequel ils connoiſſent toutes les parties du jour: ce garis eſt un petit vaſe de cuivre percé par le bas, qu'on met dans un autre plus grand qui eſt plein d'eau; le petit s'emplit lentement par ſon ouverture inférieure, & à meſure qu'il s'emplit, il s'enfonce dans l'eau; & l'eſpace du tems qu'il eſt à couler à fond, s'appelle un point, autrement garis.

Comme Bengale eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Cercle Tropique, les plus grands jours ne ſont que de quatorze heures, & les plus courts de dix;

mais au lieu que nous diviſons la journée en vingt-quatre heures, les Indiens la diviſent en ſoixante points, & diviſent encore le jour & la nuit en quatre quarts: il y a toûjours des hommes prés le garis qui veillent les uns aprés les autres, afin de prendre garde au vaſe, & ſi-tôt qu'il eſt à fond, ils frapent d'un marteau une cloche d'airain.

Comme il y a preſque toûjours égalité de jours, en Février, Mars, Avril, Août, Septembre & Octobre, le jour & la nuit ſont diviſez en trente points, de ſorte que le premier & le quatriéme quart ſont de huit points, le ſecond & le troiſiéme de ſept ſeulement. Aux mois de Mai, Juin, Juillet, Novembre, Decembre & Janvier, les jours ſont de trente-ſix garis pendant les trois premiers mois, & les nuits de vingt-quatre ſeulement; mais pendant les trois derniers, les jours ne ſont que de vingt-quatre & les nuits de trente-ſix, ainſi on diminuë ou on augmente de points les quarts de chaque partie ſelon qu'il eſt néceſſaire.

L'éxécution de cette ſonnerie eſt ennuyeuſe & inutile; car pour faire ſçavoir qu'il eſt quatre heures paſſées dans un des mois, où

où il y a égalité entre le jour & la nuit, on ſonne trois coups, & aprés quelque intervalle on en ſonne quatre pour faire remarquer que le quatriéme quart paſſe, & au dernier quart comme aux autres, aprés avoir ſonné huit coups, ils ſonnent encore les quatre quarts, qui ſont trente coups, & enſuite un coup pour avertir que le premier quart de l'autre partie paſſe; il faut deux garis & demi pour faire une heure, ſi bien que cinq points ſont deux heures.

Les Princes Maures & les perſonnes de qualité ne ſortent jamais qu'ils n'ayent à leur ſuite un garis, & c'eſt une grande marque d'honneur parmi eux, lors qu'on a le droit de le faire porter. Le Mogol en a cependant accordé la permiſſion à pluſieurs Européens, & entr'autres aux Directeurs de chaque Nation qui ont financé pour obtenir ce droit, de ſorte que quand ils marchent en cérémonie, ils ſont dans un Palanquin; le Pavillon de leur Nation marche devant: ils ſont entourez de deux à trois cens gardes, & enfin le garis les ſuit, il ne faut pas s'étonner de cela! car le faſte eſt néceſſaire dans les Indes, & ſi on agiſſoit autrement on en ſeroit plus mépriſé.

Les Maures aiment assez la chasse ; & les Princes prennent autant de plaisir à celle du tigre que nous en prenons à celle du loup : comme cet animal est trés feroce, il se perd souvent des hommes à cette chasse. Les Indiens ne se servent que de fléches qu'ils tirent adroitement, & les armes à feu ne sont pas communes parmi eux, la poudre n'y revient néanmoins qu'à trois sols la livre, mais elle n'est pas si bonne que la nôtre, & quoi qu'ils ne sçachent ce que c'est que d'escrimer, ils manient cependant assez bien le sabre, & il ne leur manque que d'avoir du cœur pour être bons soldats.

On a long tems commencé l'année au vingt-uniéme de Mars ; César ordonna qu'on la commenceroit au premier jour de Janvier. Mais les Indiens la commencent le vingt-uniéme Decembre, qui est le tems que le Soleil commence à retourner à l'hémisphére du Nord en se retirant de celle du Sud : ce jour-là est trés-remarquable parmi eux, par les presens qu'ils se font des uns aux autres.

Le dernier du mois d'Août nous apprîmes que le vingt-sept du même mois les Anglois avoient perdu un Vaisseau de six à

sept

ſept cens tonneaux qui venoit d'Europe, & qui étoit au travers de Mazulipatan, dont la perte étoit eſtimée prés de trois millions. Sur un Vaiſſeau il n'y a rien de plus à appréhender que le feu, & ſur tout lors qu'on eſt en pleine mer. C'eſt par cette raiſon que l'on ne peut être trop exact à prendre garde au feu, & avoir des Officiers mariniers prudens & ſages. Ce Vaiſſeau fut brûlé ſans qu'on ait pû le ſecourir, & de tout l'Equipage il ne s'eſt ſauvé que douze Matelots, qui ont raporté que cet incendie étoit venu par la faute du Maître qui étoit allé au fond de calle pour tirer de l'eau-de-vie; & que tenant ſa chandelle à la main il l'avoit laiſſée tomber dans le Vaiſſeau dans lequel il tiroit de l'eau-de-vie, qui prit feu, lequel ſe communiqua enſuite aux barriques, & de-là au reſte du Vaiſſeau.

Au mois de Septembre les Danois perdirent auſſi un Vaiſſeau qui venoit d'Europe: comme c'étoit à l'entrée du Gange, on eut aſſez de tems pour y envoyer de quoi ſauver l'Equipage, l'argent & toutes les marchandiſes, ſi-bien qu'il n'y a eu que le corps du Vaiſſeau qui a été perdu; dans cette occurrence on fut même encore trop heureux;

quoi que cette perte ſoit arrivée par la faute du Pilote Gauthier, qui ne fit pas aſſez bien orienter ſes voiles.

Comme le Gange déborde tous les ans à cauſe des grandes inondations, nôtre Vaiſſeau ne pût arriver devant la Loge, qu'à la fin de Septembre; on ne commença la viſite des marchandiſes qu'au mois de Novembre; & comme j'étois bien aiſe d'en aprendre des qualitez, je pris plaiſir de n'en pas manquer une: car naturellement je ſuis curieux & je veux ſçavoir de tout. On commença les premiers jours de Décembre à faire le chargement du Vaiſſeau, & il ſortit de devant la Loge pour aller au bas de la riviére le quinziéme de ce mois.

Les Baignans, autrement dit les Marchands du Païs, le vingt-uniéme de Décembre font des preſens à chaque Officier des Compagnies qu'ils ſervent, & ceux qui ſervent la Compagnie de France n'y manquent pas. Le vingt-deuxiéme pendant la nuit il y eut un Officier de nôtre Loge qui fût volé dans ſa Maiſon. Comme il y a beaucoup de pauvreté, & de fainéantiſe parmi les Indiens, il y a auſſi beaucoup de voleurs, & il y a tant de ces voleurs qu'on eſt même

obligé

obligé d'avoir une patrouille pendant toute la nuit pour ſe promener autour de la Loge & des maiſons circonvoiſines.

Au mois de Janvier je me préparai à partir, & le douziéme je pris congé de Mr. & de Madame Dulivier; je le priſ enſuite de la Demoiſelle qui étoit paſſée avec nous ſur le Vaiſſeau; ces adieux ne purent ſe faire ſans beaucoup de triſteſſe & de douleur. Pendant une traverſée de ſix mois il ſe lie un certain je ne ſçai quoi, qu'on ſent ordinairement beaucoup mieux dans un adieu, & l'affection que j'avois pour Mr. & Madame Dulivier, me les firent véritablement regretter.

Sur les onze heures du ſoir au premier juin, je m'embarquai dans un Baſaras, avec cinq Officiers; outre ce Baſaras, avec nous avions avec nous deux Dingues, une qui nous ſervoit de cuiſine & l'autre pour coucher deux de nos Officiers. Le treiziéme nous vîmes après dîner un gros Cailman qui étoit ſur le ſable, nous tirâmes deſſus deux coups à balles ſans avoir pû le bleſſer; nous en rencontrâmes enſuite d'autres petits qui ne donnérent pas le tems de les tirer; le quatorziéme à neuf heures du matin

nous nous embarquâmes sur le Bot appellé le Bengale; c'est une petite barque, & la Compagnie en entretient trois à Ballasord pour mettre & sortir hors du Gange ses Vaisseaux.

Dans nôtre chemin nous rencontrâmes plus de cinq cens bouries qui sont des grands Bateaux mal construits, & ces bouries étoient tous chargez de Faquers qui venoient de Sagore avec plusieurs autres Gentils; Sagore est une Isle où il y a une Pagode très-respectée parmi les Gentils, où ils vont en pélerinage, & où il y a deux Faquers qui y font leur résidence.

Ces Faquers sçavent charmer les bêtes féroces qu'on y trouve en quantité, sans quoi ils seroient tous les jours exposez à être devorez; on trouve dans cette Isle des Tigres, des Leopards, des Chats tigrez qui sont gros comme un Mouton, des Cerfs, & une certaine espéce de Poules sauvages qui sont beaucoup plus grosses que les nôtres. Le quinziéme sur les huit heures du matin, nous passâmes par devant l'Isle de Galle qui est inhabitée, & où l'on trouve deux sortes de tigres, une grosse & l'autre plus petite, & où il y a de pareilles bêtes féroces & autres qu'à Sagore.

Nôtre

Nôtre Vaiſſeau n'étoit pas mouillé loin de cette Iſle ; c'eſt pourquoi deux de nos Officiers voulurent y aller à la chaſſe pour y tuër quelques cerfs ; mais l'hiſtoire rapporte qu'ils entendirent un tigre : quelques-uns cependant veulent que ce fut ſeulement une viſion qu'ils eurent par quelques pas de tigre qu'ils apperçûrent ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ſe démontérent tellement & furent ſi troublez, qu'ils coururent une partie de cette Iſle ; & ſi nôtre Capitaine n'eût pris la peine de les envoyer chercher, ils auroient été en danger d'y reſter. Aprés les avoir donc long tems cherchez, on les trouva, & ils arrivérent enfin à bord, mais dans un trés-mauvais équipage ; il eſt vrai qu'on ne pût ſçavoir d'eux la grandeur ni la groſſeur du tigre qui les avoit ſi fort épouvantez, mais on remarqua facilement à les voir, qu'ils avoient ſouffert extraordinairement ; & comme le mal des uns fait ſouvent le plaiſir des autres, loin de prendre part à leur infortune & de ce qu'ils avoient trés-peu mangé pendant toute la journée, on prit le parti de les railler. Et le lendemain quelques-uns leur ayant propoſé une ſeconde partie de chaſſe, ils parurent ſi ſatisfaits

de

de la premiére, qu'ils ne jugérent pas à propos d'en accepter une ſeconde.

Enfin, ſur les onze heures du matin nous arrivâmes au bord du Vaiſſeau. Et l'Officier de la Loge qui étoit venu pour expédier le Vaiſſeau, n'arriva que le lendemain ſeiziéme, il travailla tellement pendant toute la nuit à ſes expéditions, que le dix-ſeptiéme nous levâmes l'ancre : le dix-huitiéme nous paſſâmes les bancs, & nous eûmes un vent ſi favorable pour cela, que le dix-neuviéme dés le matin nous ſortîmes du Gange.

Aprés que nous eûmes déjeûné, & bû à la ſanté du Directeur, de ſes Officiers, & les uns aux autres ; l'Officier de la Loge prit congé de nous & s'en retourna à Bengale avec le Pilote qui nous avoit ſorti du Gange ; ainſi nous nous vîmes en pleine mer de compagnie avec la Quaiſche, qui eſt un petit Bâtiment qui ſert à porter des proviſions de Bengale à Pondichery.

Comme nôtre Vaiſſeau étoit bon voilier, nous ne tardâmes pas long tems à laiſſer ce petit Bâtiment derriére nous. Le premier jour de nôtre départ nous fûmes aſſez heureux d'avoir bon frais.

Le

Le lendemain vingtiéme nous eûmes encore bon vent, le vingt-uniéme il calma un peu au matin, & au ſoir le vent s'augmenta, l'Equipage prit aprés midi un gros requin, & le Capitaine prit auſſi une tortuë.

Les tortuës de mer ſont trés-différentes de celles de terre; car celles de mer ont une écaille plus claire, un bec d'aigle, & la chair n'en eſt pas ſi bonne que celle des autres, mais elle eſt meilleure que celle des carlets: car dans ceux-ci la chair n'en vaut rien, & dans les autres c'eſt l'écaille. Le même jour nous vîmes pluſieurs paillencus, qui ſont des oiſeaux tous blancs & qui ſont de la groſſeur d'un faiſan; ces oiſeaux n'ont qu'une grande plume à la queuë, & c'eſt de-là qu'ils tirent leur nom: j'ai mangé de ces oiſeaux, j'ai trouvé que la chair ſentoit le marécage, & qu'elle étoit ſi dure qu'elle ne valoit rien.

Le vingt-deuxiéme nous eûmes calme, & nous vîmes ce jour-là quelques pichauts, mais il fraîchit ſur le ſoir, & ce frais dura juſqu'au vingt ſix, depuis le vingt-ſept juſqu'au vingt-neuf nous eûmes bon frais, & à dix heures du matin nous carguâmes toutes nos voiles, & mîmes en panne afin de ſonder;

ſonder ; nous trouvâmes ſoixante-quatre braſſes, & le lendemain trentiéme nous continuâmes nôtre route & nous ſondâmes encore, mais nous n'en trouvâmes que quarante & la ſonde prit du ſable.

On ſe ſert pour ſonder, d'un gros morceau de plomb tiré en long, au haut duquel il y a une boucle pour attacher une corde, ſur laquelle ſont marquées les braſſes, & au bas duquel il y a une concavité dans laquelle on met du ſuif battu, afin qu'en tombant cela puiſſe prendre du fond de la mer. Et c'eſt par là qu'on connoît quelle terre on approche.

Mettre en panne, c'eſt pour arrêter le Vaiſſeau qui marcheroit trop vîte, & qui empêcheroit que l'on ne pût ſonder ; pour cet effet on ſerre toutes les voiles, & on n'en laiſſe que deux qui ſont les deux huniers qu'on oppoſe l'un à l'autre, c'eſt à dire, qu'on les oriente l'un & l'autre d'une maniére qu'ils prennent chacun vent contraire. Les perſonnes qui connoiſſent la manœuvre d'un Vaiſſeau, ſçavent bien qu'un même vent peut faire marcher deux Vaiſſeaux l'un contre l'autre, & que cela ne vient que par la maniére d'orienter les voiles : ainſi on com-

comprendra facilement qu'une choſe pouſſée en contrariété par deux forces égales doit demeurer avec moins de mouvement que ſi elle n'étoit pouſſée que par une ſeule.

Aprés midi nous mouillâmes à la rade de Pondichery, & ſi-tôt que nous eûmes mouillé nous ſaluâmes le Fort : comme il étoit trop tard, je ne pûs aller à terre que le lendemain : car il eſt dangereux d'y aborder pendant la nuit à cauſe des briſants qu'on trouve tout le long de la Côte de Coromandel ; je ne fus pas plûtôt arrivé à terre, que j'allai ſaluër Mr. & Madame Martin de qui je fus trés-bien reçû, & même d'une maniére trés-obligeante. Enſuite je rendis viſite à pluſieurs Officiers, avec leſquels je paſſai fort agréablement le tems que je ſéjournai à Pondichery : pendant mon ſejour nous prîmes le plaiſir d'aller à la chaſſe, & j'eus encore celui de voir une caravanne que faiſoient des gens du Païs, pour célébrer une premiére entrée qu'un de leurs enfans faiſoit à l'Ecole : cette caravanne dura trois jours, pendant leſquels il y eût de grandes réjouïſſances.

J'eus auſſi le plaiſir de prendre pendant ce ſéjour deux cameleons. Le cameleon

eſt

eſt un reptile un peu plus gros qu'un lezard verd, mais qui en a la forme : on ſçait ce qu'il y a de particulier dans le cameleon, on remarquera cependant qu'il faut qu'il ait demeuré quelque tems ſur la place, & qu'avant qu'il change de couleur, on s'apperçoit qu'il fait de trés-grands efforts, aprés leſquels la couleur ſur laquelle il eſt, s'imprime tellement peu à peu ſur ſa peau, qu'elle ne différe point de la couleur de la choſe ſur laquelle il eſt placé.

Mes Amis qui ne cherchoient qu'à me réjouir, m'engagérent à m'aller promener avec eux : nous nous trouvâmes par hazard prés la maiſon d'une Dame Portugaiſe, chez laquelle nous rencontrâmes quelques Officiers François qui y entroient, leſquels nous obligérent d'en faire autant ; entre amis on ne ſe refuſe point, & ſur tout dans un Païs où ordinairement on doit ſe regarder comme fréres. Si-tôt que nous fûmes entrez on commença la converſation, & parmi les Dames elle tombe aſſez naturellement ſur la galanterie, & comme elle n'y manqua pas, nous eûmes chacun ſujet d'en être contens.

Comme

Comme les Dames Portugaiſes ſont aſſez libres en paroles, la converſation tomba ſur la ſageſſe des femmes; la Dame Portugaiſe prétendoit qu'il ſuffiſoit qu'une femme n'eût point failli pendant qu'elle étoit avec ſon mari, pour être réputée ſage; mais un des Officiers qui étoient preſens, ſoûtenoit le contraire, & ne pouvoit, diſoit-il, ſupporter cette maxime qui s'étoit introduite parmi les Portugaiſes.

Pendant le ſéjour que je fis à Pondichery, j'appris que les Hollandois armoient à Batavia pluſieurs Vaiſſeaux: cependant lors que nous partîmes de France, la Guerre n'étoit point encore déclarée, & on ne la pouvoit préjuger que par les appareils qui ſe faiſoient par toute l'Europe. Mais dans cette incertitude, ſi-tôt que le Gouverneur eût appris cet armement, il jugea à propos de faire des chemins couverts, & pour diligenter ce travail, il fit ceſſer celui qu'on faiſoit au nouveau Fort, dont il n'y avoit encore que deux Baſtions de faits; toutes les Troupes, à l'exemple de leur Général, étoient diſpoſées à ſe bien défendre, en cas que les Hollandois vouluſſent faire quelque deſcente, & le Gouverneur de ſon côté ap-

portoit tous ſes ſoins, pour que toutes choſes fuſſent en état de ſoûtenir une attaque; car l'expérience lui avoit fait connoître que le courage étoit quelquefois contraint de céder à la force.

On a ſçû que pendant les Guerres paſſées, les Hollandois avoient pris Pondichery, que la Garniſon, à l'éxemple de ſon Chef, s'étoit défenduë avec beaucoup de courage, & que ſa Majeſté ayant été informée de la valeur & de la prudence dont Mr. Martin avoit conduit toutes choſes, malgré la perte de cette Place, l'avoit honoré de la qualité de Gouverneur, & qu'Elle l'a fait enſuite Chevalier du Mont-Carmel.

La grande chaleur qu'il fait dans les Indes & le peu d'occupation qu'on y a, fait que ſouvent on s'y ennuye; nous ſommes d'une trop grande vivacité pour mener une vie oiſive; & comme le flegme n'eſt point nôtre humeur dominante, c'eſt pour cette raiſon qu'il faut que nous ayons toûjours quelque objet qui occupe nôtre eſprit.

On prend beaucoup de thé & de caffé dans ce Païs-là, l'un & l'autre y ſont à trés-bon marché, le caffé ſe ſert le matin, & on prend ordinairement le thé, ſur les

quatre

quatre heures aprés midi. La chaleur exceſſive qu'il y a depuis que le Soleil eſt monté juſqu'à la derniere période de ſon élévation, aſſoupit ſi fort les ſens, qu'on eſt obligé de faire tous les jours la méridiane.

Pendant tout le tems de mon ſéjour, je ne manquois point à faire ma cour à Madame la Gouvernante; & quoi qu'elle fût d'un âge un peu avancé, je me faiſois un vrai plaiſir de jouïr de ſa converſation: dés le matin aprés la Meſſe j'allois prendre le caffé, & le ſoir aprés la méridiane je ne manquois pas d'y aller prendre du thé: il y avoit toûjours chez elle bonne compagnie, & on paſſoit le tems fort agréablement.

Le ſixiéme de Février on tira le coup de partance. Je pris congé au matin de Mr. & de Madame Martin, & des Officiers, & enſuite je m'embarquai dans une Dingue pour m'en aller au bord du Vaiſſeau.

Le coup de partance avoit été tiré dés la pointe du jour; & quand un Vaiſſeau eſt une fois à la voile, on n'attend plus perſonne; auſſi tous nos Officiers n'avoient pas manqué de ſe ranger de bonne heure: car la crainte d'être obligez de reſter les avoit rendus diligens.

On tire de Pondichery de trés-belles toiles de cotton blanches & peintes. Les toiles peintes qui ſont les meilleures qui viennent de Muzulipatan, ont une qualité différente des autres, ce qui les fait auſſi eſtimer beaucoup plus : car le fil en eſt meilleur, & plus on lave cette toile, plus la peinture devient belle; celles qui en approchent davantage ſont celles de Madraſpatan; l'eau contribuë beaucoup à rendre une teinture bonne. Car les toiles peintes qu'on fait à Pondichery, quoi que meilleures que celles qui ſe fabriquent à Bengale, ſont toutes différentes de la bonté de celles de Muzulipatan, & cependant les ouvriers ſe ſervent des mêmes drogues.

Pluſieurs des Officiers de Pondichery vinrent nous conduire juſqu'à bord : aprés que nous eûmes dîné, on fit la revûë de l'Equipage, & la revûë faite, nous bûmes à la ſanté de Mr. & de Madame la Gouvernante, & les uns aux autres; on n'oublia pas auſſi de boire à celles des deux Demoiſelles, qui avoient paſſé ſur le Vaiſſeau; ſi-tôt que nous eûmes bû les ſantez, ces Officiers prirent congé de nous & s'embarquérent dans leurs Dingues pour s'en retourner chez eux.

Comme

Comme nous n'avions plus nos Demoiſelles, ils n'eurent pas tant de regret à nous quitter qu'ils avoient eu ci devant. Les Dames poſſédent en elles-mêmes tant de charmes, & nous avons une inclination ſi naturelle pour ce beau ſéxe, que difficilement pouvons nous réſiſter à ſes attraits.

Si-tôt que les Dingues eurent gagné le large, nous commençâmes à appareiller, & prîmes congé du Fort par neuf coups de canon; mais le vent qui nous étoit contraire, nous obligea de reſter juſqu'à deux heures du matin à Pondichery; il vient ordinairement chaque jour un vent de mer ſur les trois à quatre heures du ſoir, qui refraîchit beaucoup l'air, ce vent ſe change enſuite au matin; c'eſt pourquoi ſi-tôt que nous l'eûmes, nous ne manquâmes pas d'en profiter.

Depuis le ſeptiéme du mois de Février juſqu'au dixiéme nous eûmes un petit frais, & ſur les deux heures aprés midi le vent s'augmenta, nous paſſâmes ſur les ſix heures du ſoir par la hauteur de l'Iſle de Ceilan. Depuis l'onziéme juſqu'au ſeiziéme nous eûmes bon frais, & du ſeiziéme au dix-ſeptiéme nous paſſâmes la Ligne avec

bon vent : le treiziéme nous avions vû au Sud un Vaiſſeau Hollandois qui faiſoit route au Nord-Oueſt ; mais nous n'avions pû lui parler.

Le dix-ſeptiéme le vent continua d'être bon, le dix-huitiéme il calma un peu, le dix-neuviéme nous eûmes pluſieurs grains qui nous donnérent gros frais, le vingtiéme & le vingt-uniéme bon vent : mais ſur les dix heures du ſoir il vint un grain du Sud quart de Sud-Oueſt, où nous avions le cap, c'eſt à dire, du côté que nous allions, lequel fit beaucoup travailler l'Equipage. Le Capitaine qui eſt un homme vigilant, craignant qu'il n'y eût quelque ouragan, jugea néceſſaire de faire ſonner le tocſin, pour faire monter tous les Matelots, qui paſſérent toute la nuit à la manœuvre.

Il faut beaucoup d'ordre dans un Vaiſſeau, & ſans cet ordre il ſeroit difficile qu'il échapat du naufrage. On diviſe l'Equipage en deux parties égales, la premiére s'appelle tribord, c'eſt à dire, du côté droit, & la ſeconde bas-bord qui eſt du côté gauche. Chaque journée eſt diviſée en ſix quarts qui ſont chacun de quatre heures, la partie de tribord fait le premier quart, c'eſt à dire, veille

veille pendant les quatre premiéres heures, & celle de bas-bord le ſecond ; & ainſi ces deux parties veillent ſucceſſivement.

Pendant chaque quart il y a toûjours un Officier qui a le commandement : un Maître pour faire travailler l'Equipage, un Pilote pour gouverner le Vaiſſeau, & un Timonier pour manier la bare qui fait agir le gouvernail. Le Capitaine n'a point de quarts réglez, il ne veille qu'autant qu'il lui plaît & qu'autant qu'il le juge à propos, mais il a inſpection ſur tout le Vaiſſeau, & perſonne n'a vûë ſur lui : ce ſeroit un véritable plaiſir de voir tous les mouvemens que fait l'Equipage par un gros tems, ſi le danger n'ôtoit cette ſatisfaction ; on voit courir les uns ſur le gaillard de derriére, les autres ſur celui de devant, une partie tient ſa manœuvre en main, l'autre monte tantôt au haut des mats pour mettre une poulie, tantôt ſur les vergues pour ferler les voiles. Enfin, on ne voit que monter & deſcendre, tirer & nouer les cordages.

Lors qu'on eſt en danger il n'y a ni vent, ni pluye, qui éxempte un Matelot, il faut qu'il marche au premier commandement de l'Officier du quart qui doit être preſent ;

& même un Capitaine vigilant n'y manque jamais pour donner ſes ordres au Maître de l'Equipage qui les fait auſſi-tôt éxécuter. Ce Maître avec une grande barbe, & qui eſt ordinairement fort craſſeux, tient d'une main une verge & de l'autre un ſifflet, l'un lui ſert de corps & l'autre de fouet pour ſe faire obéïr.

Le vent eſt quelquefois ſi impétueux, qu'il emporte quelques-uns de ces pauvres miſérables Matelots, leſquels on ne peut ſauver : car alors la mer eſt ſi agitée, qu'auſſi-tôt il eſt englouti dans les flots, & le Vaiſſeau eſt ſi tourmenté, qu'on ne veut pas s'expoſer à périr tous pour vouloir en ſauver un ; c'eſt pourquoi on prend bien garde qu'un Matelot ne s'enyvre, quelque beau tems qu'il faſſe : car on ſçait que le vent n'a point de certitude, & qu'ainſi l'on doit ſe tenir toûjours ſur ſes gardes.

Le vingt-deux & le vingt-troiſiéme nous eûmes trés-bon frais ; & nous eûmes le cap en route, c'eſt à dire, que nous ſuivîmes nôtre route. Le vingt-quatriéme gros vent contraire, le vingt-cinquiéme la lame étoit ſi groſſe, qu'elle empêchoit nôtre Vaiſſeau de faire ſa route ; le vingt-ſixiéme le vent

ſe

ſe rendit plus favorable, & nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes par le ſeiziéme degré Sud.

La latitude eſt trés-facile à connoître; on ſe ſert ordinairement d'une fléche, ſur laquelle ſont marquez les degrez; & pour la trouver il faut ſçavoir le quantité du mois où l'on eſt, & combien en ce jour-là on a de déclinaiſon de Nord ou de Sud, le tout ſelon la partie dans laquelle on eſt, & enſuite par une addition ou une ſouſtraction, on connoît de combien on eſt éloigné de l'Equateur.

Pour la longitude on ne la ſçait que par eſtimation, & ſi l'on avoit pû inventer quelque moyen pour la connoître auſſi facilement que la latitude, on ſçauroit toûjours préciſément l'endroit où l'on eſt, il y auroit beaucoup plus de plaiſir à naviger & beaucoup plus de certitude dans la navigation; le Pilote chaque quart éxamine le chemin qu'il a pû faire, & ſuivant ſon eſtime il juge les degrez qu'il peut avoir fait, & par-là il conclud s'il doit bien-tôt arriver ou non, cependant il ſe trompe ſouvent: car les courans emportant quelquefois ſon Vaiſſeau, tantôt à l'Eſt & tantôt à l'Oueſt; c'eſt pour-

quoi le ſage Pilote éxamine ce qu'il doit donner la dérive, & par la longue expérience il connoît où doivent porter les courans du lieu où il eſt.

Nous commençâmes à courir l'Oueſt, & depuis le vingt-ſix juſqu'au premier Mars nous eûmes bon frais, il nous mourut ce jour-là un Matelot Hollandois qu'on jetta dans la mer; lors que quelque Matelot ſe laiſſe mourir en mer, ſi-tôt qu'il eſt mort, l'Ecrivain du Vaiſſeau fait un inventaire de toutes ſes hardes & de ce qu'il peut avoir, dont il tient un Regiſtre & de la vente qui ſe fait ordinairement au pied du grand maſt où tout l'Equipage eſt preſent, chacun ayant droit d'y mettre ſon enchére.

Le ſecond & le troiſiéme bon vent, le quatriéme petit frais, nous prîmes ce jour-là une bonite qui nous fit plaiſir à manger; quoi qu'on ſoit en mer on ne mange pas tous les jours du poiſſon frais: car quelquefois on eſt long tems ſans pouvoir en prendre.

Le cinquiéme calme & brume: le ſixiéme bon frais & brume: le ſeptiéme continuation. Mais aprés déjeûné nous eûmes un grain qui nous obligea de carguer toutes nos

nos voiles; nous vîmes ce jour-là pluſieurs paillencus, desquels j'en pris un avec mon chapeau. Le huitiéme bon frais, le neuviéme tems inconſtant & orageux, qui nous força de carguer encore toutes nos voiles & de les ſerrer.

Le dix bon frais, mais comme nous avions ordre de n'arriver à Maſcarin, autrement appellée l'Iſle Bourbon, que le quinziéme du mois, nous ne voulûmes pas forcer de voiles: depuis le onziéme juſqu'au treiziéme le mauvais tems nous obligea d'être à la cape, c'eſt à dire, que nous mîmes nôtre Vaiſſeau dans une ſituation qu'il ne pouvoit faire que trés-peu de chemin; pour cet effet on ſerre toutes les voiles, on laiſſe ſeulement l'artimont qu'on borde, & on pouſſe la bare à tribord ou à bas bord, c'eſt à dire, à droit ou à gauche: de ſorte que le gouvernail gouverne d'un côté, & la voile qui prend un vent contraire gouverne de l'autre en s'oppoſant au gouvernail.

On met ordinairement à la cape quand un Vaiſſeau ne peut plus tenir le vent, & en panne lors qu'on veut ſeulement s'arrêter pendant un vent réglé.

Dans

Dans ces parages nous vîmes une grande quantité d'oiſeaux qu'on appelle robins cordonniers, qui ſont d'une couleur ardoiſée & gros comme des corneilles : le treiziéme nous eûmes bon vent : & le quatorziéme il continua ; à quatre heures du ſoir nous apperçûmes l'Iſle Bourbon ; comme nous ne voulions pas arriver pendant la nuit, nous mîmes en panne & fiſmes voile à quatre heures du matin, & quatre heures aprés nous mouillâmes devant S. Denis.

L'Iſle Bourbon peut avoir ſoixante lieuës de circuit, cette Iſle eſt toute remplie de trés hautes montagnes dont une grande partie eſt inhabitée à cauſe d'un feu continuel, qui eſt entretenu par des mines de ſoufre, ce feu a déja brûlé prés de dix lieuës de Païs ; & la flamme eſt ſi haute, que pendant la nuit je l'ai vûë de trente-cinq lieuës en mer. Cette Iſle appartenoit autrefois à Sa Majeſté, mais le Roi qui eſt un Prince qui ne cherche que l'avancement de ſes ſujets, a bien voulu l'accorder à Mrs. de la Compagnie, qui y ont preſentement un Gouverneur avec deux Officiers.

Les Vaiſſeaux de la Compagnie y vont ordinairement relâcher en revenant des Indes.

On

On trouve dans cette Iſle de trés-bonne Eau, de bonnes Volailles, des Bœufs, des Vaches, des Cabrits, des Sangliers, grande quantité de Tortuës de terre qui ſont trés-bonnes à manger: ces Tortuës ſont trés-propres pour ſervir de rafraîchiſſement à un Vaiſſeau, & entr'autres de long cours où l'eau eſt beaucoup à ménager: car on ne peut aucunement boire de celle de la mer. Il eſt à remarquer que ces tortuës ſont juſqu'à deux mois ſans boire ni manger, & qu'elles n'en valent pas moins.

Il y a dans les montagnes une trés-grande quantité de gibier: on y trouve quelques chevaux ſauvages dont les Habitans en élévent pour leur ſervice; on y trouve auſſi des lacs remplis d'une quantité innombrable de poiſſon. Dans les montagnes habitées on y recueille du bled qui fait de trés-bon pain, des légumes, des herbes potagéres; & on y trouve des dartes, des bananes & d'autres fruits qui ſe cueillent dans les Indes.

Il n'y a point de vignes dans cette Iſle, mais ſi on y en portoit, elles y viendroient facilement: car l'humidité ne l'empêcheroit pas de venir, & la terre y eſt trés-bonne.

Les

Les Creols de cette Iſle font une boiſſon qu'ils appellent francorin. Cette boiſſon ſe fait d'un jus qu'ils font ſortir des cannes de ſucre qu'ils preſſent pour cet effet, lequel jus ils laiſſent bouillir, comme nous laiſſons bouillir le vin aprés qu'il eſt entonné. Comme Maſcarin eſt ſitué ſous la Zone Torride, il y fait trés chaud; mais l'air y eſt ſi ſain & tout ce qui s'y produit y vient en ſi grande abondance, & eſt ſi bon, qu'une perſonne qui voudroit ſe ſéparer du grand monde pour mener une vie retirée, ne pourroit choiſir un meilleur lieu & plus agréable que celui-là.

Les premiers qui ont habité cette Iſle, ſont des François Miſtis qui s'y ſont retirez aprés avoir été chaſſez de l'Iſle de Madagaſcard.

Il y a trois Egliſes dans l'Iſle Bourbon, ſçavoir S. Denis où demeure le Gouverneur & où la Compagnie a ſon Magazin, S. Paul & Sainte Suſanne, lors que nous y ſommes arrivez nous n'y avons trouvé qu'un Prêtre. Les Habitans demeurent au pied des montagnes, & leurs maiſons ſont toutes bâties de bois dont l'Iſle eſt toute remplie: j'y ai vû pluſieurs pieds d'arbres qui avoient quinze

pieds

pieds de circonférence, dont les Creols font des Canots pour aller pêcher en mer, en les creuſant ſeulement.

Si-tôt que nous eûmes mouillé, nous ſaluâmes le Pavillon de ſept coups de canon; deux de nos Officiers allérent à terre ſaluër le Gouverneur, & lui donnérent un état des rafraîchiſſemens que nous ſouhaitions avoir, & ils s'en revinrent enſuite à bord avec lui; il y coucha & le lendemain il fit lever lancre pour aller à S. Paul, où nous pouvions avoir plus commodément ce qu'il nous faloit; nous mouillâmes ſi-tôt que nous fûmes en rade, & le Gouverneur donna ordre à ſes gens qu'on allât chercher deux cens tortuës qu'on nous apporta le lendemain au ſoir.

Ces tortuës ſe trouvent au haut d'une montagne qui en eſt preſque toute couverte: autrefois cependant il y en avoit davantage, mais depuis qu'on a habité cette Iſle, on en a beaucoup détruit. On prétend qu'une tortuë peut vivre juſqu'à trois cens ans, mais comme il n'y a pas long tems qu'on habite cette Iſle, on n'en peut donner aucune certitude. Cependant on en voit qui ont juſqu'à ſix à ſept pieds de circonférence,

férence, & les Habitans ont remarqué que pendant pluſieurs années on a de la peine à connoître ſi elles ont groſſi.

Elles ont un tems pendant lequel elles font leur ponte, & c'eſt le Soleil qui couve leurs œufs, comme il fait des tortuës de mer, la chair en eſt meilleure que celles de mer; pendant prés de deux mois nous en avons vécu, dont nous ne nous ſommes point laſſez, tant il y a de plaiſir d'en manger. Une choſe aſſez digne de remarque, eſt qu'elles font chaque année quatre mois ſans boire ni manger, & que pendant les huit autres elles font leur ponte, & prennent de quoi ſe ſubſtanter pour les quatre autres mois.

Le Capitaine de ſon côté qui ne faiſoit pas moins de diligence, ne manqua pas d'envoyer ſa Chaloupe pour faire de l'eau, & le Canot à terre pour apporter des vivres, ſi-bien que nous fûmes prêts à partir le dix-huitiéme, il eſt vrai qu'on ne peut faire une plus grande diligence: il auroit même été néceſſaire de reſter davantage, pour donner le tems à l'Equipage de ſe rafraichir, mais comme on craignoit l'ouragan qui n'avoit pas encore paſſé, & qui vient tous les ans

aux

aux mois de Février ou de Mars, on ne voulut pas reſter davantage crainte de l'eſſuyer.

Pendant le dix-ſeptiéme & le dix-huitiéme il fit des pluyes ſans diſcontinuër, & nonobſtant cela nous fûmes prêts à partir au ſoir; mais le vent nous manqua, & nous ne pûmes ſortir que le lendemain dix-neuviéme. Le Gouverneur qui s'en étoit retourné à terre avec le Capitaine & quelques autres Officiers, revint à bord, & tous nos Officiers auſſi; nous ſoupâmes tous enſemble, & nous ne manquâmes pas à nous bien réjoüir; il prit enſuite congé de nous, & s'embarqua dans ſon Canot, & gagna enſuite au large.

Le vingtiéme nous eûmes bon frais qui dura juſqu'au vingt-deuxiéme. Le Capitaine qui prévoyoit la Guerre, jugea à propos de faire jetter dans la mer pluſieurs coffres qui embarraſſoient les batteries de canon: pour moi j'étois réſolu à ſacrifier le mien. Dans de pareilles occaſions l'intérêt ne doit point nous conduire. Nous avions cependant quelques Officiers qui craignoient beaucoup, mais leur crainte étoit mieux fondée qu'auroit été la mienne.

Le vingt-troiſiéme le vent diminua; le vingt-quatre nous eûmes calme tout blanc; ce jour-là nous vîmes un oiſeau gros & de la couleur d'une poule noire, lequel on appelle poupoule. Le vingt-cinq le vent fraîchit un peu; & le vingt-ſix nous eûmes bon frais; le vingt-ſept continuation, & nous mîmes aprés midi le cap à l'Oueſt; le vingt-huit de même, le vingt-neuf nous eûmes calme, le trente un bon frais qui nous faiſoit faire beaucoup de chemin, parce que nous avions vent largue.

Le premier Avril nous eûmes gros vent contraire, qui nous obligea d'amener toutes nos voiles, & de mettre bas les vergues & mats des perroquets; le ſecond tems orageux & vent debout qui nous obligea de carguer encore toutes les voiles, d'amener bas la grande vergue, prendre un ris à l'artimont & enſuite mettre à la cape, pour attendre un vent plus favorable.

Le troiſiéme nous eûmes calme qui fit beaucoup rouler nôtre Vaiſſeau, dont il fut beaucoup tourmenté; nous étions trés-allarmez, parce que la mer étant encore agitée, & le Vaiſſeau n'étant plus ſoûtenu pas ſes voiles, il ne pouvoit réſiſter à la lame.

Dans

Dans ces occaſions il arrive ſouvent qu'un Vaiſſeau s'ouvre, & qu'on ſe voit périr ſans pouvoir y apotter aucun ſoulagement: car en pleine mer un Vaiſſeau ne craint point tant un gros vent, qu'un calme toute plate aprés gros vent.

Aprés midi le vent fraîchit un peu du côté du Sud, & enfin nous nous vîmes hors de danger; nous commençâmes à nous réjouïr un peu, pour tâcher à chaſſer le mauvais ſang que nous avions fait. Sur un Vaiſſeau il ne faut point de mélancolie, car une perſonne qui en prendroit, ne tarderoit pas long tems à tomber malade.

Le quatriéme nous fûmes obligez de prendre un ris aux deux huniers pendant le dernier quart. Le cinquiéme on défit les ris & on mit dehors les perroquets. Le ſixiéme petit frais, le ſeptiéme & le huitiéme trés-bon vent, & à minuit nous ſondâmes, mais nous manquâmes à trouver fond, à quatre heures du matin nous ſondâmes encore, & nous trouvâmes nonante braſſes; le lendemain neuviéme par la ſonde nous apperçûmes avoir paſſé le banc des aiguilles; nous vîmes ſur ce banc pluſieurs oiſeaux qu'on appelle cormorans; ces oiſeaux ſont tous

blancs ; ils ont ſeulement les deux extrémitez des aîles noires. Nous montâmes ce même jour tous nos canons, pour être plus en état de nous défendre des Corſaires, leſquels pouvoient être prés du Cap de bonne Eſpérance.

Le dixiéme bon frais : & comme nous avions doublé le Cap de bonne Eſpérance, nous chantâmes aprés la Meſſe le *Te Deum*, & nous commençâmes à courir le Nord-Oueſt ; au ſoir nous eûmes la ſatisfaction d'être trés-bien régalez en réjouïſſance d'avoir doublé ce Cap : cela aida beaucoup à diſſiper nos fatigues, & nous n'aurions pas été fâchez que cette pratique fût plus ſouvent arrivée. J'ai remarqué que prés de ce Cap, on voit dans le Ciel deux marques blanches qui ſont prés la voye lactée, que l'on ne voit point dans nôtre hémiſphére.

Depuis le onziéme juſqu'au quinziéme petit frais ; le ſeiziéme nous eûmes calme, & nôtre ſecond voilier ſe trouva perdu ce jour-là : on a crû que s'étant enyvré il s'étoit laiſſé tomber dans la mer : il nous mourut auſſi le même jour un Matelot qu'on jetta dans la mer ſur les cinq heures du ſoir : le dix-huitiéme continuation. Le

dix-

dix-neuviéme nous fûmes obligez d'avoir le Cap à l'Oueſt Nord-Oueſt : le vingtiéme nous eûmes le cap en route & nous eûmes petit frais : depuis le vingt-uniéme juſqu'au vingt troiſiéme bon frais ; & nous paſſâmes ce jour-là le Tropique du Capricorne ; le vingt-quatriéme calme, le vingt-cinquiéme juſqu'au vingt-huitiéme bon vent ; & nous paſſâmes par la hauteur de Sainte Heleine, qui eſt une Iſle ſituée par le ſeiziéme degré Sud ; laquelle appartient aux Anglois, & c'eſt dans cette Iſle où leurs Vaiſſeaux vont relâcher en allant aux Indes.

Depuis le vingt-neuviéme juſqu'au quatriéme Mai nous eûmes bon frais, & nous paſſâmes ce jour-là par la hauteur de l'Aſcenſion, qui eſt une iſle ſituée par le huitiéme degré Sud, mais comme il n'y a point d'eau, les Vaiſſeaux n'y vont que quelquefois ſeulement, pour y prendre des tortuës qu'on y trouve en abondance, mais c'eſt ſelon la ſaiſon : & comme nous étions dans le tems que ces tortuës vont à terre, nous aurions bien voulu pouvoir aborder cette Iſle pour en prendre quelques-unes, mais nous ne pûmes la découvrir, quelque diligence que nous fiſſions.

Dans cette Iſle il y a une ſi grande quantité de gibier, qu'on le tuë à coups de bâtons. On y trouve auſſi des cabrits, & même de-là on prétend qu'il y a eu autrefois des Habitans. Les tortuës qu'on trouve dans cette Iſle, viennent de la mer, & ne vont à terre que pour y faire leur ponte: la maniére de les prendre eſt d'avoir deux ou trois hommes, qu'on fait coucher ſur le ſable au bord de l'eau ſans faire de bruit, en attendant qu'elles ſortent de la mer pour aller faire leur ponte dans le ſable, dans lequel elles font un trou où elles laiſſent leurs œufs qu'elles couvrent de ſable, & enſuite le Soleil les couve.

Si-tôt que ces œufs ſont éclos, les petits s'en vont à la mer, mais la grande quantité d'oiſeaux qu'il y a, en devore la plus grande partie: lors qu'on a vû donc paſſer le nombre de tortuës qu'on ſouhaite avoir, ou doit s'avancer un peu pour les prendre, & à meſure qu'on les trouve il faut les tourner ſur le dos, afin d'avoir le tems de pouvoir les embarquer dans la Chaloupe. C'eſt aux mois d'Avril & de Mai qu'elles font leurs pontes, & ainſi c'eſt dans ces ſeuls mois qu'on doit aller les prendre.

Le

Le ſixiéme nous commençâmes à voir l'étoile du Nord, & nous eûmes bon frais juſqu'au neuviéme; ſur le midi le vent diminua, & ſur la minuit nous paſſâmes la Ligne. Le dixiéme petit frais, le onziéme tantôt calme, & tantôt orage, dont nôtre Vaiſſeau fut beaucoup tourmenté; le douziéme & le treiziéme calme & pluye: cette pluye fit plaiſir à nôtre Equipage, & des Matelots ne manquérent pas d'amaſſer de l'eau: car dans un Vaiſſeau elle eſt réglée, & chaque Matelot n'en a qu'une pinte par jour, même quelque chaleur qu'il faſſe on eſt contraint de s'en contenter.

C'eſt une triſte vie que celle que mène un Matelot, lors qu'il eſt en mer, & ſur tout au retour d'un Voyage de long cours, où les munitions ſont toutes corrompuës.

Tous les matins un Maître-valet diſtribuë pour chaque plat une piéce de viande pourie de ſel, ſept onces de pain à demi ronge de vers, & la tierce partie d'un demi-ſeptier d'eau-de-vie meſure de Paris, à dîné autant, & à ſoupé de même avec autant de pain.

Le quatorziéme juſqu'au ſeiziéme nous eûmes petit frais, cependant le dix-ſeptiéme le vent fraîchit, le dix-huitiéme il diminua,

depuis le dix-neuviéme juſqu'au vingt-uniéme nous eûmes bon frais : le vingt-deuxiéme ſur les dix heures du ſoir nous mîmes à la cape, crainte de rencontrer une roche qui eſt par le treiziéme dégré Nord.

Le vingt-ſixiéme & le vingt-ſeptiéme petit frais ; pendant le vingt-huitiéme & le vingt-neuviéme nous eûmes pluſieurs grains, & ſuivant l'eſtime nous avions paſſé le Tropique du Cancer : le trentiéme nous eûmes bon frais, & nous trouvâmes la mer toute couverte de goiſmond.

Le dernier Mai continuation, & nous commençâmes ce jour-là, à blanchir nôtre Vaiſſeau & à le peindre, & mettre en état le Canot & la Chalonpe. Le premier & le ſecond de Juin nous eûmes petit frais ; le troiſiéme vent d'Oueſt & le Cap au Nord-eſt $\frac{1}{4}$ Nord ; le quatriéme petit frais ; le cinquiéme bon vent juſqu'au huitiéme, le neuviéme & le dixiéme continuation. Comme nous ignorions la Guerre & que nous la doutions, nous ſouhaitions beaucoup de pouvoir aborder quelques Iſles des Açores, pour en apprendre des nouvelles, mais nous n'en pûmes découvrir aucune.

Le

Le onziéme nous eûmes vent d'Oueſt, & le douziéme nous apperçûmes un Bâtiment Anglois auquel nous aurions bien voulu parler, pour apprendre des nouvelles poſitives de la Guerre. A cet effet nous mîmes le cap deſſus, & comme il faiſoit toûjours voiles, nous lui tirâmes un coup d'aſſurance & mîmes Pavillon François; il répondit au coup de canon que nous lui avions tiré, mais il ne mit pas ſon Pavillon. Ce procédé nous fit juger que nous avions la Guerre, & nous connûmes à ſa mâture que c'étoit un Anglois; nous lui tirâmes encore un coup d'aſſurance, mais comme il fuyoit toûjours ſans répondre, nous lui donnâmes chaſſe depuis trois heures juſqu'à la nuit cloſe, & ſur les ſept heures, nous lui tirâmes à bale un coup de canon de dix-huit. Le calme nous empêcha de pouvoir le joindre, dont il fut bien-heureux: car nous l'aurions pris. Nôtre Vaiſſeau marchoit beaucoup mieux que lui.

Le treiziéme le vent fraîchit un peu, depuis l'aube du matin juſqu'à celle du ſoir. Dans un Vaiſſeau il y a toûjours deux Matelots à la découverte, & ſur tout en tems de Guerre, ou que l'on craint quelqu'acci-

dent. Dés le matin on regarda de tous côtez ſi on ne découvriroit point le petit Bâtiment à qui nous avions donné la chaſſe; il s'étoit ſi bien échapé de nous, que nous ne le vîmes plus, mais ſur les onze heures nous en apperçûmes un autre petit; ſi-tôt que nous l'eûmes découvert, nous mîmes Pavillon de ſa Nation & nous lui donnâmes chaſſe. Comme nôtre Vaiſſeau marchoit mieux que lui, nous ne fûmes pas long tems à le joindre, & ſur les trois heures du ſoir le Capitaine fût obligé de venir à bord.

Ce Bâtiment avoit été rançonné par un Vaiſſeau Dieppois qui s'en alloit à Terre-Neuve; mais pour lui, il faiſoit ſa route pour Virginie, & c'eſt de lui que nous apprîmes la Guerre. Le quatorziéme & le quinziéme nous eûmes bon frais, & le dix-ſeptiéme le vent diminua; ſur la mi-nuit on ſonda ſans trouver fond. Depuis le dix-huitiéme juſqu'au vingtiéme nous eûmes bon frais, & ſuivant la penſée de pluſieurs de nos Officiers, nous devions être à terre: c'eſt pourquoi on ſonda encore au premier quart; & parce qu'on trouvoit la mer changée, on ſonda auſſi au troiſiéme ſans pouvoir encore trouver fond. Si Meſſieurs de

la Compagnie ſouhaitoient apprendre nôtre arrivée, nous ſouhaitions encore davantage d'arriver à bon Port.

Le vingt-deuxiéme le vent fraîchit un peu, & ſur les dix heures du matin, nous apperçûmes un Corſaire Fleſſinguois, lequel pour nous mieux tromper mit d'abord Pavillon François ; il fit pluſieurs manœuvres que nous fiſmes auſſi, & pour lui faire connoître que nous ne le craignions point, nous l'attendîmes long tems, & diſpoſâmes toutes choſes pour nous défendre.

J'avois choiſi un boucannier, un ſabre, deux piſtolets, & j'avois déja un gargouſſier à la ceinture.

Nous faiſions les braves. Ce Corſaire marchoit beaucoup mieux que nous, & comme nous ne pouvions pas nous parer de lui, nous payâmes d'effronterie, & nous fiſmes bien : car à cinq heures & demie du ſoir il étoit dans nos eaux à la portée du canon de dix-huit, nous avions eu ſoin de peindre nôtre Vaiſſeau, de le tenir trés-propre, & nous lui avions mis un Pavoys comme à un Vaiſſeau de Roi : c'eſt pourquoi nous ne paroiſſions pas Marchands & encore moins un Vaiſſeau de long cours.

Comme

Comme nous paroiſſions beaucoup plus forts que lui, & craignant lui même d'être pris, il ſe détermina à nous laiſſer continuer nôtre route, dont nous ne fûmes pas fâchez: car un Equipage au retour d'un ſi long voyage, eſt ſi foible, qu'il n'eſt point en état de ſoûtenir un abordage. On eſt ſi mal nourri dans un retour, & on paſſe par tant de différens climats, qu'il faut être d'une bonne conſtitution pour pouvoir y réſiſter.

Souvent je me ſuis vû ſous la Zone Torride, tantôt dans un ſi grand aſſoupiſſement, que je ne demandois qu'à dormir, & j'étois tantôt dans un ſi grand abattement, & j'avois de ſi grandes douleurs de tête, qu'à peine je me connoiſſois, tant j'avois de foibleſſe.

Ce Corſaire néanmoins tira pendant toute la nuit des coups de canon de tems en tems, pour appeller ſes camarades, mais Dieu qui dans tout le Voyage nous avoit favoriſé de ſa protection, nous envoya un vent qui nous faiſoit faire quatre lieuës par heure; j'avouë que du Voyage nous n'avions point encore ſi bien marché, tant il eſt vrai que le Seigneur ſe fait ſentir quand il lui plaît,

& ſouvent pour ſe faire connoître plus manifeſtement, il attend les occaſions, ou il en fait naître. Nous marchâmes donc trés-bien pendant toute la nuit, & le lendemain vingt-troiſiéme nous ſondâmes ſur les ſept heures du matin; nous trouvâmes ſoixante braſſes, deux heures aprés nous ſondâmes encore, & nous n'en trouvâmes que quarante: mais ſur les onze heures nous apperçûmes la terre, & ſur les quatre heures du ſoir nous mouillâmes à Grouais.

Les terres de Bretagne ſont trés-baſſes, c'eſt pourquoi on ne les peut voir que de prés. Je laiſſe à penſer l'extrême joye qu'une telle arrivée peut cauſer. Le plaiſir de ſe voir à la fin d'une ſi longue & ſi périlleuſe Campagne, & celui de revoir une chére Patrie, en ſont des preuves aſſez plauſibles.

Si-tôt que nous eûmes mouillé nous tirâmes un coup de canon pour appeller le Pilote Gauthier; le Directeur pour la Royale Compagnie, vint dés le ſoir à bord & y coucha: ce fut de lui que nous apprîmes qu'il n'y avoit pas long tems que la Flotte Ennemie avoit paru devant Belle-Iſle, & l'Hiſtoire

l'Hiſtoire du Curé de Grouais, avec toutes les femmes de ſon Iſle : il eſt vrai que lors qu'on me la raconta, je la crûs d'abord fabuleuſe ; mais lors que je fus informé de la vérité, j'admirai cette action, qui doit pour toûjours ternir la gloire que les Anglois ſe ſont autrefois aquiſe.

Dés le lendemain au matin le Pilote Gauthier ne manqua pas de venir à bord ; & nous appareillâmes à mi-flot, nous ſaluâmes le Fort en entrant à Port-Louïs ; mais comme le vent étoit contraire, nous ne pûmes aller à l'Orient : c'eſt pourquoi nous fûmes obligez de mouiller à la rade ; ſi nous n'euſſions pas craint la Flotte ennemie, nous euſſions attendu un vent plus favorable pour entrer ; mais il n'y avoit pas d'apparence de riſquer un Vaiſſeau, aprés avoir eſſuyé tant de riſques.

Sur les quatre heures du ſoir je débarquai du Vaiſſeau, & comme il y avoit long-tems que je n'avois marché ſur terre, mes pieds ne connoiſſoient plus que le plancher flottant ; ma vivacité s'oppoſa d'abord au chancellement que j'étois obligé de faire à chaque pas, mais enfin je fus contraint de céder. C'eſt ainſi qu'on s'habituë à tout, & pour

pour venir à bout d'une choſe qui paroît d'abord difficile à nos ſens, pour en ſurmonter plus facilement les difficultez, il faut commencer par ſe rendre maître de la volonté : car c'eſt ſouvent par là qu'on vient mieux à bout de ce qu'on entreprend.

Le lendemain ma premiére ſortie fut d'aller remercier Dieu de la grace qu'il m'avoit faite d'arriver à bon port. J'ai ſi ſouvent ſenti des effets de ſa bonté, que dans les plus grands dangers j'ai toûjours eu en lui une entiére confiance ; c'eſt une conſolation qu'un chacun doit prendre, ſur tout lors qu'on eſt dans l'adverſité, mais c'eſt ſouvent ce qu'on ne pratique guére, car ce ſont nos ſens qui ordinairement nous gouvernent & non pas la raiſon.

Afin de me rafraîchir un peu, je reſtai quelque tems à Port-Louïs, & pendant mon ſéjour je me diſpoſai pour m'en retourner à Tours. Si-tôt que nos Matelots furent débarquez, ils n'épargnérent rien pour ſe bien réjouïr : le meilleur vin & les plus fins morceaux ne l'étoient pas aſſez

pour

pour eux : car tels qu'une jeuneſſe qui ignore les veilles, les peines & les intrigues d'un pére ou d'un ayeul, ces inſenſez conſommoient ſans ménagement ce qu'ils avoient gagné avec beaucoup de peine & de fatigues pendant dix-huit mois.

REMARQUES SUR LE SUJET DE MON VOYAGE.

QUelque éloignez que nous paroiſſions d'une choſe, la complaiſance nous fait ſouvent entreprendre ce que quelquefois nous ne ferions pas, & cette qualité ne ſe ſeroit pas renduë ſi abſoluë ſur nôtre eſprit, ſi elle ne s'étoit pas introduite parmi le monde pour un devoir : ce fut elle qui m'engagea au Voyage des Indes Orientales. Car le plaiſir de voyager avec deux Demoiſelles l'emporta ſur toutes les raiſons qui pouvoient m'en détourner.

Je fus à la vérité quelque tems à balancer ma réſolution ; mais ſi-tôt qu'on m'eût mandé qu'une autre Demoiſelle devoit faire

le Voyage avec nous, je ne m'oppoſai plus aux perſuaſions de ma couſine.

Cette perſonne avoit des maniéres ſi honnêtes, & on obſervoit dans ſa phiſionomie une ſi grande ſageſſe, qu'en la voyant on avoit pour elle beaucoup d'eſtime; & comme elle avoit l'eſprit bien fait, il ne fut pas difficile à ma couſine de lier avec elle une étroite amitié. Comme dans un Vaiſſeau il y a trés-peu d'occupation, & qu'on n'y trouve du divertiſſement, que celui qu'on ſe forme, & que d'ailleurs les gens de mer ont ordinairement des maniéres ſi groſſiéres, qu'elles ne s'accordent que difficilement à l'humeur des Dames, qui n'aiment que ce qui ſympathiſe, & que ce qui répond à leurs belles qualitez, ces deux perſonnes ſe trouvérent davantage obligées de vivre toutes deux en bonne intelligence.

Pour moi, comme je n'avois alors frequenté aucuns Marins, j'eus beaucoup de peine à ſouffrir leurs ruſticitez, & à m'accoûtumer à leurs maniéres qui ſurprennent les perſonnes qui ne les connoiſſent pas; & j'y étois ſi nouveau, que je prenois leurs careſſes pour des duretez, & leurs honnêtetez paſſoient chez moi pour des malhonnêtetez.

Dans

Dans cette mépriſe j'aurois ſenti un véritable chagrin, ſi le plaiſir d'être auprés de deux belles perſonnes, ne m'avoit dédommagé des peines que je ſouffrois, de ce que mes honnêtetez de ma déférence, que je ne leur accordois que pour tâcher à les gagner, étoient ſi mal reçûës.

La Demoiſelle qui paſſoit avec nous connoiſſoit ce caractére farouche, elle remarqua aiſément que ces mauvaiſes maniéres me touchoient ſenſiblement, & que j'étois peu accoûtumé à cette façon de vivre.

Ce fut donc cette Demoiſelle qui voulut bien m'avertir de l'erreur où j'étois, & qui m'enſeigna la maniére avec laquelle je devois vivre avec ces perſonnes-là; comme elle avoit été élevée ſur un Port de mer, elle les connoiſſoit mieux que moi, auſſi je ne manquai pas de profiter de ſon avis & de ſon inſtruction; au commencement j'eus de la difficulté à me vaincre, & j'eus beſoin des leçons de cette agréable perſonne, pour ſupporter plus facilement les violences que je me faiſois; rien n'adoucit tant nos peines, que la conſolation d'un objet dont la preſence fait plaiſir; on oublie l'amertume qu'une autre pourroit même augmenter, &

qu'on fait point d'attention à la répugnance on ne auroit dans un autre tems.

Peu à peu je m'accoûtumai ſi bien à cette maniére ruſtique, que loin de ne la pouvoir ſouffrir, je pratiquois quelquefois ſans réfléxion cette groſſiéreté, pour laquelle j'avois eu tant d'antipathie, & pour laquelle j'avois tant travaillé ſur moi-même.

C'eſt ainſi qu'on s'accoûtume à toutes choſes, & qu'en faiſant réfléxion ſur cette matiére, j'ai connu l'obligation qu'un chacun avoit de veiller continuellement ſur ſoi-même, & combien on devoit prendre garde au caractére des perſonnes qu'on fréquente; car quelque bien fait que ſoit un eſprit, avec les mauvais, tôt ou tard il s'écarte du bon chemin; & ſa droiture ne le ſoûtient que pendant quelque tems, ou bien elle ne ſert qu'à le faire plus facilement rentrer en lui-même.

Je me trouve obligé de dire que l'induction que je viens de tirer ne regarde aucunement les perſonnes de la Marine: car pour leur rendre la juſtice qui leur eſt dûë, s'ils ſont groſſiers, on trouve ordinairement parmi eux beaucoup plus de bonne foi, que parmi pluſieurs de ces perſonnes polies, les-

lesquelles ne ſe ſervent ſouvent de leur politeſſe, que pour mieux aveugler les autres; mais cette induction n'eſt que pour faire connoître la facilité de nôtre eſprit; afin d'engager par là un chacun à une continuelle vigilance.

On ne doit donc point s'étonner de cette groſſiéreté, ni me blâmer de ce que j'en parle avec tant de liberté : l'air groſſier qu'on reſpire ſur la mer, & la maniére aiſée de vivre qu'on méne ſur les Vaiſſeaux, y contribuënt beaucoup, & la plûpart des Marins ne ſe piquent que d'avoir de la droiture.

Comme il n'y avoit que la complaiſance qui m'avoit porté à l'entrepriſe du Voyage, il étoit juſte que je liaſſe ſociété avec ces deux Demoiſelles; ce fut un droit que je ménageai ſi-bien, qu'il ne fut point troublé, & tous trois nous ménageâmes ſi-bien le tems pendant tout le Voyage, que nous l'avons paſſé trés-agréablement: loin d'avoir lieu de nous plaindre, il ſemble que toutes choſes vouloient contribuër à nôtre ſatisfaction: car pendant cette longue traverſée, nous n'avons eu qu'un trés-beau tems, & au lieu de ſouffrir au Cap de

Bonne-Eſpérance, aucun des fréquens coups de vent qu'on y trouve, nous eûmes le plaiſir de pêcher des moruës ſur le banc des éguilles, & d'y prendre quelques oiſeaux dont je parle dans mon Livre.

En paſſant ſous la Ligne Equinoxiale & ſous les Tropiques du Cancer & du Capricorne, nous n'avons pas eu le chagrin d'y trouver des calmes, & nous n'avons ſeulement eu que quelques petites journées, en paſſant par la hauteur du Soleil, où nous l'avions à pique.

C'eſt une grande deſolation ſur mer, quand le vent manque long tems; il y a eu des éxemples ſi terribles, qu'ils font frémir lors qu'on y penſe, mais ils arrivent ſi rarement qu'ils ne méritent pas une entiére répugnance pour les Voyages.

Ce n'eſt pas toûjours dans le grand nombre de perſonnes, qu'on goûte le plus de plaiſir; car ſouvent il n'en faut qu'une pour troubler toute la ſatisfaction qui ſe rencontre dans une ſociété, mais ſeulement c'eſt une certaine ſimpathie d'humeurs qui en fait tout l'agrément & toute la félicité.

Il faut du moins pour joüir de ce bonheur, que les eſprits ſoient bienfaits, afin qu'ils

qu'ils ſe pardonnent plus volontiers les uns aux autres les petits contre-tems qui peuvent naître, & qu'aucun n'abuſe de la déférence que des amis ſe doivent réciproquement les uns aux autres.

Ces deux Demoiſelles & moi nous fûmes aſſez heureux de rencontrer des Officiers d'un eſprit bien fait & paiſible, avec leſquels aprés que nous eûmes fait connoiſſance les uns & les autres, nous vêcumes enſemble d'une union fraternelle, & nous paſſâmes tous ſi agréablement le tems, que nous ne penſions point à la longueur du chemin, & encore moins au péril de la mer. Pour moi je me levois dés le grand matin, & j'employois à la lecture le tems juſqu'à la Meſſe qui ſe diſoit tous les jours à ſept heures & demie. Pour nos Demoiſelles elles ne ſe levoient ordinairement que pour y aſſiſter, & ſi-tôt qu'elle étoit finie, nous ne manquions point d'aller prendre le café, & déjeûnoit enſuite qui vouloit.

Aprés le déjeûné, en attendant le dîner qui ſe ſervoit réguliérement à midi, tantôt nous faiſions une partie de jeu de cartes, & tantôt nous paſſions nôtre tems à d'autres divertiſſemens; ou bien nous nous oc-

cupions à quelque agréable paſſe-tems; & on ſe diverſifioit ſelon qu'il plaiſoit à la compagnie.

Comme la grande chaleur aſſoupit les ſens, les uns, aprés quelque récréation pour aider à la digeſtion, faiſoient la méridiane, & les autres ſe promenoient ſur la gaillard de derriére, afin qu'en découvrant de là tout ce qui ſe paſſoit ſur le Vaiſſeau, ils trouvaſſent de quoi ſe récréer.

C'étoit le parti que je prenois le plus ſouvent; car je me faiſois un vrai plaiſir de voir manœuvrer les Matelots; je goûtois auſſi une vraye ſatisfaction de les voir dans leur paſſe-tems: les uns ſautoient, ou chantoient, & les autres tels que des gens oiſifs cherchoient à ſe piquer les uns & les autres, ou à ſe faire des niches; & quoi que tout ſe fiſt avec groſſiéreté, il y avoit cependant de l'eſprit. Sur les trois heures du ſoir nous allions prendre le thé, & pour paſſer avec plus d'agrément le tems qu'il falloit pour attendre le ſouper qu'on ſervoit tous les jours à ſix heures, nous allions tantôt collationner chez l'un & tantôt chez l'autre, & enſuite on faiſoit une partie de cartes.

J'étois

J'étois aſſez ponctuel à la collation, & aux parties de plaiſir que nous nous formions les uns & les autres, mais pour le jeu de cartes, je tâchois de m'en diſpenſer autant que la bien-ſéance me le permettoit. C'eſt une occupation pour laquelle j'ai autant de répugnance qu'autrefois je l'ai aimée, & c'eſt avec raiſon qu'on avance que la jeuneſſe revient ſouvent de ſes défauts, & j'oſe dire qu'il eſt même quelquefois à propos qu'elle s'écarte quelque peu, afin qu'elle connoiſſe mieux le chemin qu'elle doit ſuivre dans le monde.

Lors que je pouvois donc me diſpenſer de jouër, j'allois me promener ſur le gaillard, ou ſur le pont, & je m'entretenois tantôt avec l'un, & tantôt avec l'autre.

L'un me racontoit ſes avantures, ou celles d'un autre, & l'autre m'entretenoit ſur la différence des manœuvres qu'il y a dans un Vaiſſeau.

Afin de pouvoir trouver plus de ſatisfaction en ce paſſe-tems, je feignois quelquefois d'ignorer ce que je ſçavois mieux qu'eux, ou bien je les laiſſois dans l'erreur où ils étoient de croire qu'ils m'avoient trompé, afin qu'en leur donnant ce plaiſir,

ils m'accordaſſent plus volontiers celui que je recevois dans l'entretien de ces gens groſſiers, & c'eſt même par ce moyen qu'on éxige ſouvent d'une perſonne, ce qu'on ne pourroit par d'autres endroits.

Il faut cependant prendre garde que la diſſimulation ne ſoit point outrée, crainte qu'elle ne ſoit nuiſible; car les perſonnes qui la remarquent ne manquent pas de s'en méfier, ou d'avoir du mépris ſelon l'occaſion.

Il y a des perſonnes, leſquelles quoi qu'elles paroiſſent groſſiéres dans leurs maniéres, n'ont pas moins une pénétration vive; c'eſt pourquoi je m'obſervai ſi-bien, que perſonne ne me découvrît, & il n'y eût que le Capitaine qui s'en douta; mais auſſi c'étoit un vieux routier d'une grande pénétration.

Quoi qu'on doive toûjours appréhender & reſpecter la juſtice Divine, l'occaſion preſente du péril nous fait ſouvent reſſouvenir de ce devoir, que nous oublions lors que nous croyons en être éloignez: tous les matins nous ne manquions point d'aſſiſter à la Meſſe, ou à la Priére, qu'on diſoit lors que l'Aumônier ne pouvoit la célébrer à cauſe

cauſe du mauvais tems : nous aſſiſtions auſſi à celle qui ſe diſoit à ſix heures du ſoir avant le ſouper, & à huit heures avant que ceux qui ne ſont pas le quart s'aillent coucher.

Si-tôt que la Priére étoit finie, nous allions ſouper, & enſuite nous allions prendre le frais ſur le gaillard, où par maniére de récréation nous faiſions danſer devant nous l'Equipage, qui ne demandoit pas mieux ; puis qu'il profitoit du plaiſir qu'il nous donnoit.

C'étoit pour moi un agréable paſſe-tems, de voir danſer ces gens groſſiers, & la poſture que le roullis du Vaiſſeau les obligeoit d'avoir, ſecondoit ſi-bien leur danſe groteſque, que rien n'étoit plus riſible ni plus capable de retirer d'une profonde mélancolie, un eſprit qui auroit été rêveur.

Je n'étois pas le ſeul qui goûtois le plus de cette agréable comédie ; nos deux Demoiſelles en profitoient ſi-bien, que ſouvent elles ne pouvoient s'empêcher d'éclater de rire, & comme la converſation roule ordinairement ſur ce qui plaît le plus, c'étoit preſque toûjours le ſujet de nôtre entretien.

Aprés

Aprés que l'Equipage avoit danſé, nous danſions auſſi tous à nôtre tour, & c'étoit nous qui finiſſions le bal. Le Capitaine qui ſçavoit que les Dames ne ſont pas ennemies du divertiſſement, avoir eu ſoin de faire embarquer ſur ſon bord, des tambours de baſques, des violons, des baſſes de violle & autres inſtrumens, afin de les mieux divertir & de leur faire paſſer le tems plus agréablement.

Il eſt vrai qu'on ne peut pas le paſſer mieux que nous avons fait, & ce Voyage pouvoit plûtôt ſe dire de plaiſir, qu'autrement: car lors que nous étions en pleine mer, chacun inventoit à ſon tour quelque nouveau paſſe-tems; mais jamais tels que des gens dans une grande oiſiveté, nous ne nous arrêtions à la médiſance, & lors que nous abordions quelque Iſle ou quelque terre ferme, nous trouvions aſſez de quoi nous occuper.

C'eſt dans une pareille occaſion que la curioſité trouve de quoi ſe ſatisfaire, & que mille ſujets d'admiration ſe découvrent à nos yeux: car rien ne nous ſurprend tant que les choſes à quoi il ſemble que nous ne devons pas nous attendre.

Dans

Dans des lieux éloignez du Commerce des hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, enſévelis dans les eaux, on ne devroit ſe perſuader qu'y trouver des choſes affreuſes, & que des effets d'une ingrate nature; mais loin de cela lors qu'on y trouve des merveilles, c'eſt ce qui en fait davantage l'admiration.

Jamais perſonne n'a été plus ſurpris que je fus la premiére fois que nous mîmes pied à terre; je ne m'attendois qu'à trouver des choſes qui devoient répondre à ce que je m'étois imaginé devoir trouvé dans un lieu ſi écarté; auſſi je fus du dernier étonnement de rencontrer en ce lieu tant de merveilleux effets de la nature; & plus j'en découvrois, plus ma curioſité me portoit à en découvrir d'autres.

En me promenant dans l'Iſle d'Enjoüan je m'abandonnai tellement à toutes ces merveilles, que je penſai me perdre: car à force de vouloir en découvrir trop, & de réfléchir ſur la grandeur de la Majeſté Divine, je m'écartai tellement de nôtre tente, que revenu comme d'une profonde rêverie, j'eus beaucoup de peine à trouver le chemin pour m'en retourner.

Il y avoit long tems qu'on me cherchoit, & on commençoit déja à deſeſpérer de pouvoir me trouver, lors que j'arrivai : la joye que je remarquai de loin ſur le viſage d'un chacun, & l'empreſſement qu'on eût de venir au devant de moi, me fit auſſi-tôt connoître qu'on en avoit été en peine.

La premiére queſtion qu'on me fit, fut celle de me demander d'où je venois, & pourquoi j'avois ſi long tems tardé ; je répondis qu'ignorant le lieu je ne pouvois pas le ſçavoir, mais que ſa beauté & l'envie de voir tant de raretez, m'avoient tellement occupé, que peu s'en étoit fallu, que je ne me fuſſe égaré, & aprés m'être un peu rafraîchi, je les entretins ſur les remarques que je venois de faire.

Je ſçûs par mon recit réparer ſi bien le chagrin que j'avois fait à la compagnie, qu'aprés l'avoir entretenuë ſur différentes choſes auſquelles elle n'avoit pas fait aſſez d'attention, elle m'engagea de les écrire, afin que je m'en reſouvinſſe mieux.

Le deſir que j'eus de pouvoir un jour ſatisfaire la curioſité des perſonnes qui n'ignoroient pas mon Voyage, me fit ſuivre ce conſeil ; & comme une choſe conduit

ſouvent

ſouvent à une autre, à la perſuaſion de nos deux Demoiſelles, je formai le deſſein de faire une Relation, afin qu'en ſatisfaiſant par là mes amis, j'euſſe le plaiſir de leur donner par ce moyen quelques marques de mon eſtime.

Depuis que j'eus pris cette réſolution, ſi-tôt que nous avions abordé une terre, je commençois par m'informer de toutes les particularitez qu'on y pouvoit trouver, & de toutes les raretez qu'il y avoit, & ſouvent aprés les avoir éxaminées j'admirois le bonheur de ces Inſulaires ; mais hélas ! Je plaignois le mauvais ſort qu'ils avoient d'ignorer le chemin de la béatitude éternelle. Rien ne peut nous faire mieux entrer en nous-mêmes, que ce qui frappe les ſens ; & la réfléxion que je faiſois ſur la dure condition de ces pauvres malheureux, me forçoit de connoître l'obligation que j'ai de remercier continuellement Dieu de la préférence qu'il avoit eu la bonté de m'accorder. En effet, ne ſont-ce pas des hommes, & l'immortalité de leurs ames n'eſt-elle pas ſemblable à celle d'un de nos fréres, auquel on auroit refuſé le Batême ? Et tout ce qu'on peut chercher pour ſe diſpenſer de

cette

cette obligation qu'on doit à Dieu, ne ſert qu'à le mieux faire connoître aux yeux de ceux qui veulent s'en diſtraire.

Cette obligation eſt telle, que pour ne la point connoître il faut n'y point penſer: car une ſeule réflexion ſuffiroit pour en ſçavoir la néceſſité; & ſi une fois nous en étions bien perſuadez, c'eſt alors que connoiſſant nôtre erreur, nous ne ceſſerions point de remercier Dieu de tant de bontez, & nous tâcherions en nous rendant dignes de ſes bien-faits, de profiter des graces qu'il veut bien répandre ſur nous.

Si-tôt que nous fûmes arrivez au lieu où nous allions, je m'appliquai aux moyens de réüſſir à ce que je m'étois propoſé; & comme de jour en jour je découvrois des nouvelles particularitez qui méritoient d'être miſes au jour, je me déterminai de reſter dans les Indes pendant quelques années, afin qu'ayant le tems de les recueillir je puſſe davantage contenter mes amis.

Il y eut quelques perſonnes à qui je découvris mon deſſein, qui me donnérent pluſieurs Mémoires, & qui me firent part de leurs Relations; mais comme je ſçai que ſouvent on ne garde pas dans des Mémoires

res ni dans des Relations toute la régularité poſſible, je ne m'en contentai pas tout à fait.

Quoi que les perſonnes de qui je les avois reçûës, me paruſſent d'une grande ſincérité & d'une grande droiture, ſoit dans l'eſpérance de découvrir d'autres curioſitez, ou pour connoître les choſes par moi-même, je pris le deſſein d'aller en la Chine, en Perſe, & de voyager dans les plus beaux lieux des Indes. Mais la Guerre qui étoit alors déclarée entre quelques Princes Maures, & l'augmentation des droits qu'on vouloit encore impoſer ſur les marchandiſes, m'obligérent à différer l'éxécution du deſſein que j'avois pris. Je fus donc contraint de reſter : car à cauſe de ces inconvéniens, je ne pûs trouver aucun Vaiſſeau Européen, & il n'y avoit que des Vaiſſeaux Maures qui voyageoient; mais afin de ne point perdre le tems, j'engageai quelques-uns de mes Amis d'écrire à leurs correſpondans pour tâcher d'avoir quelque nouveau Mémoire, en attendant une occaſion favorable de me mettre en mer.

Il n'y a rien de plus certain, que Dieu diſpoſe de tout; & que toutes les propoſi-

tions humaines ne ſont que des fumées qui s'évaporent dans l'air, ſi elles ne ſont ſoûtenuës par un concours divin, & j'en ai des preuves ſi grandes que je ne puis en douter: puis que loin de penſer aucunement à voyager, à peine s'en preſente-t-il l'occaſion que je m'y détermine, ſans y avoir fait beaucoup de réfléxion; & au contraire, lors que d'un deſſein prémédité je me propoſe une choſe, il arrive un incident qui me fait changer de réſolution.

Comme dans la ſociété civile il n'y a rien qui la ſoûtienne tant que la reconnoiſſance, auſſi il n'y a rien qui la détruiſe tant que l'ingratitude: le chagrin que j'eus donc de tomber en cette théſe, m'obligea de changer de deſſein & de me réſoudre enfin à un retour.

Quelque regret que j'euſſe de partir, je ne pûs cependant obtenir ſur moi-même la réſolution de reſter; il eſt de certaines choſes qui nous ſont trop ſenſibles, & dont ſouvent nous ne ſommes pas aſſez les maîtres, pour pouvoir réſiſter au reſſentiment que nous ſentons.

Je ne me fus pas plûtôt déterminé à mon départ, que je m'attachai à amaſſer ſoigneuſement

ſement tous les Mémoires qu'on m'avoit donnez, & à m'appliquer à toutes les remarques que je pouvois faire ſur les lieux, afin qu'en les mettant en état je puſſe contenter les perſonnes qui auroient bien voulu me demander à mon retour des nouvelles d'un Païs auſſi éloigné, & qui m'engageroient à leur faire part des particularitez que j'aurois appriſes, & des raretez que j'aurois vûës.

Je dirai ſans déguiſement que mon deſſein n'étoit point de donner au Public cette Relation : ce n'étoit cependant pas par un manque d'affection : car jamais perſonne n'a ſenti un deſir plus ſincére, que celui que j'ai de lui donner des marques de mon zéle ; mais la crainte que j'avois que cet Ouvrage ne méritât pas aſſez ſon attention, me jettoit dans une retenuë d'où je ne ſuis ſorti qu'à la ſollicitation de mes Amis.

Il n'y a tant de perſonnes qui par une trop grande demangeaiſon d'écrire ſe ſont expoſez à la critique, que je craignois en augmenter le nombre, & je ne me ſuis même déterminé à le mettre au jour, qu'aprés l'avoir fait éxaminer par une perſonne dont le nom eſt trés-connu, & qui par ſes

écrits a mérité l'eſtime & l'approbation du Public.

Je ſçai qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ont écrit des Indes. Mais quoi que depuis pluſieurs années on ait mis au jour pluſieurs Voyages; j'oſe me flatter qu'on trouvera encore dans le mien aſſez de quoi ſatisfaire la curioſité, & même plus de ſincérité, s'il m'eſt permis de parler ainſi, car c'eſt à quoi je me ſuis uniquement appliqué.

Les perſonnes qui écrivent, ne cherchent ſouvent qu'à embellir leurs Ouvrages par un diſcours étudié qui ne ſert quelquefois qu'à embrouiller l'eſprit du Lecteur, & qu'à l'empêcher de pouvoir développer le faux d'avec le vrai; mais pour moi je ne me ſuis attaché qu'à la vérité.

J'ai encore quelques Mémoires dont j'aurois pû parler dans mon Livre; mais comme j'ai douté quelque peu de leur fidélité, dans cette incertitude je n'ai pas voulu profiter de l'éloignement du lieu, pour abuſer par-là de la confiance du Lecteur, & vouloir lui faire croire des choſes qui pourroient n'être pas vrayes.

Auſſi je me ſuis flatté qu'il auroit aſſez de bonté, pour excuſer ce qui pourroit ne

pas

pas tout à fait ſatisfaire ſon goût : car comme je ne me ſuis appliqué qu'à décrire les choſes avec ſincérité, & qu'à les rendre claires & intelligibles, j'ai oſé eſpérer qu'il ne s'attacheroit qu'à contenter ſa curioſité.

Comme je n'ai voulu rien épargner pour lui donner des marques de mon remerciement, j'ai joint à la fin de mon Livre une Inſtruction du Commerce qui ſe fait dans les Indes, dont perſonne n'a encore parlé juſqu'à préſent, afin que ceux qui ſouhaiteront entreprendre le Voyage, puiſſent prendre les meſures qui ſont néceſſaires pour mieux réüſſir dans leurs entrepriſes, car rien ne nous étonne plus, que d'arriver dans un Païs Etranger, dont nous n'avons aucune connoiſſance, & dont nous n'avons point ouï parler, ni de la maniére qu'on s'y gouverne, ni des mœurs des Peuples qui l'habitent.

INSTRUCTION POUR LE COMMERCE DES INDES ORIENTALES.

IL eſt certain que les Etats les plus floriſſans ne ſe ſoûtiennent jamais mieux que par le moyen du Commerce: car c'eſt par ce canal qu'on tire plus de richeſſes, qu'on chaſſe mieux l'indigence, & qu'on goute le plaiſir de voir & de poſſéder des choſes qui ſont tirées des extrêmitez de la terre: & quelque ingrat que puiſſe être un Païs, le négoce y fait trouver de la douceur, & s'il eſt abondant, on y goûte plus de ſatisfaction & d'agrément par ce moyen.

Quelque

Quelque agréable que ſoit un objet, l'habitude en efface ſouvent le mérite, & de quelque valeur que puiſſe être une choſe, elle diminuë ordinairement de ſon prix lors qu'elle devient commune; tellement qu'il arrive ſouvent qu'une choſe n'eſt eſtimée qu'autant qu'elle eſt rare: & l'expérience nous apprend facilement, que telle choſe qui l'étoit beaucoup, ſouvent quoi que meilleure n'eſt plus enſuite ſi recherchée; & ſi on cherche la cauſe de cette diminution, on trouvera que ce n'eſt que parce que cette choſe eſt devenuë trop commune.

C'eſt donc à la rareté que ſe donne ſouvent le prix d'une choſe, & c'eſt donc ſeulement parce qu'elle n'eſt pas commune qu'on l'eſtime davantage; il ne faut pas cependant s'oppoſer entiérement à cette préférence, quoi qu'elle paroiſſe capricieuſe; car bien que toutes choſes ayent été créées également, & qu'ainſi elles dévroient être d'un même prix, il eſt comme néceſſaire qu'elles ſoient de différente valeur, afin que les hommes ſoient par là excitez à la recherche de celles qui ſont les plus précieuſes & les plus curieuſes, & de les engager davantage à des Voyages, que ſouvent ils n'entre-

n'entreprendroient pas ſans le deſir du gain qui les anime.

Les Indes ne ſont opulentes que par le grand négoce qu'on y fait, & les Indiens ne tirent de l'argent que par la vente de leurs marchandiſes ; on s'imagine cependant que ce vaſte Païs n'eſt qu'or, argent, perles, diamans, & autres pierres précieuſes, mais il faut beaucoup diminuër de ces grandes idées que l'éloignement du lieu en a fait concevoir : car lors qu'on eſt dans ce Païs, on connoît bien-tôt le contraire de ce qu'on s'étoit imaginé.

Il eſt vrai que les Indes ſe ſont renduës ſi renommées parmi les Européens, & ſur tout parmi les François, qu'on croit une fortune aſſurée aux perſonnes qui y vont ; mais ſans argent, & ſans conduite, on y trouve quelquefois plus d'amertume qu'en ſon Païs : car le chagrin d'être parmi des perſonnes dont on ne connoît ni l'humeur, ni les maniéres, & qui ne nous reçoivent que parce que nous leur portons de l'argent, paroît ſi ſenſible, que tout ce qu'on peut ſe figurer d'amer & de triſte, n'eſt qu'une fumée de ce qu'on reſſent lors qu'on eſt ſur les lieux.

Il eſt donc néceſſaire que ceux qui ſe propoſent d'aller en ce Païs, faſſent réfléxion ſur ce qui les détermine à l'entrepriſe d'un ſi long Voyage, afin qu'à leur arrivée ils ne ſoient point expoſez à rendre infructueux tous les riſques qu'il faut courir, & tous les dangers qu'il y a à éviter avant d'y arriver.

Lors qu'on ſe propoſe d'aller dans les Indes, il n'y a que deux choſes ſur leſquelles on doit ſe régler; c'eſt ou pour y demeurer en qualité d'employé pour la Compagnie, ou pour y aller négocier en ſon nom. Se flater d'y être autrement, ce ſeroit s'abuſer: car les Maures ne ſe ſervent que trés-rarement des Etrangers, & le peu de profit que l'on fait à leur ſervice, & l'amertume qu'on y a, doit effacer le peu d'envie qu'on auroit de s'y mettre.

Il n'y a donc que deux partis à choiſir, mais le plus agréable eſt celui d'y aller négocier en ſon nom; & pour avoir une bonne réüſſite dans cette entrepriſe, il faut avoir ſoin de ne porter avec ſoi que de l'argent non monnoyé: car dans les Indes on ne ſe ſert que de celui qui eſt marqué au nom du Prince, & celui qui vient d'Europe,

ſoit qu'il ſoit monnoyé ou non, on eſt obligé de le porter chez un Banquier, qui le prend ſur le prix du poids, & en donne en échange de celui qui eſt marqué au nom du Prince.

Il n'eſt donc pas difficile de changer l'argent qu'on apporte d'Europe, puis qu'il y a des Banquiers qui ſont prépoſez pour cela; mais il faut prendre garde de ne porter avec ſoi que de l'argent: car il y a beaucoup moins à perdre que ſur l'or, & cela ne vient qu'à cauſe de la rareté de l'un, & que l'autre y eſt plus commun, parce qu'on en tire d'Achen qui eſt trés-bon.

Achen eſt une grande Iſle dans laquelle il y a une belle Riviére, ſur les rivages de laquelle les Achénois trouvent parmi le ſable de la poudre d'or, & comme ils appréhendent que les Etrangers attirez par le profit, viennent chercher de cette poudre, & qu'enſuite ils ne ſe rendent maîtres de cette Riviére, qui fait toutes leurs richeſſes, & qui eſt le ſeul moyen par où ils tirent toutes leurs commoditez à cauſe de la ſtérilité de cette Iſle, les Habitans la gardent continuellement crainte de ſurpriſe.

Il

Il n'y a pas beaucoup de difference entre le Commerce des Indes & celui d'Europe : car le trafic de ce Païs n'eſt pas comme celui qui ſe fait dans les Iſles de l'Amérique, où on ne négocie que par échange d'une marchandiſe à une autre.

On trouve dans les Indes des Marchands, des Courtiers & des Banquiers. Chez les gros Marchands on y trouve de toutes les marchandiſes qui ſe fabriquent en ce Païs, & ſi par hazard ils n'ont pas de celles qu'on leur demande, ils en font venir de leurs correſpondans, par le moyen deſquels ils tirent tout ce qu'ils ont beſoin, comme font ici nos Marchands. Chez ces Marchands on trouve auſſi aſſez de facilité à ſe défaire des Marchandiſes qu'on apporte d'Europe; mais il eſt à remarquer qu'ils ne accommodent que lors qu'ils y trouvent beaucoup de profit à faire, & que ces gens-là ne donnent jamais qu'à ce qui peut être utile & néceſſaire.

Ces Marchands outre leurs grandes correſpondances, entretiennent encore un grand nombre d'ouvriers, qu'ils font travailler pour trés-peu de choſe; mais l'entretien de ces ouvriers & leur nourriture coûtent auſſi trés-

trés-peu: car, comme j'ai remarqué dans mon Voyage, ils ne vivent que de ris cuit à l'eau pure, & ne boivent que de l'eau, & ils ſont preſque toûjours nuds; dans ce Païs le ris n'y eſt pas ſi cher qu'ici: car il n'y vaut qu'un liard la livre, & la toile y eſt à trés-bon marché.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi les marchandiſes y ſont à ſi bas prix, ni du gain qu'on fait en ce Commerce: car comme elles ne ſont pas chéres, & qu'elles ſont beaucoup eſtimées ici, avec peu d'argent ceux qui entreprennent de faire le Voyage, font un bon retour, c'eſt à dire, qu'avec une ſomme modique ils achétent aſſez de marchandiſes, pour en les tranſportant ici, en faire une groſſe ſomme, & y faire un profit trés-conſidérable.

Quoi qu'une partie des Indiens ne ſoient que des Infidéles, & l'autre des Payens, on trouve cependant parmi eux beaucoup de bonne foi. On doit néanmoins prendre garde que les Courtiers ne s'accommodent avec les Marchands, pour faire valoir la marchandiſe d'un plus haut prix qu'elle ne vaut, & il eſt auſſi néceſſaire de viſiter chaque piéce avant de la recevoir: car le commen-

mencement vaut quelquefois mieux que le milieu, ou que la fin.

Les perſonnes qui veulent faire de grands achats, font ordinairement marché ſur une piéce de chaque ſorte de marchandiſe, & ſur cette piéce on viſite toutes celles dont on a beſoin; & à meſure qu'on viſite toutes ces marchandiſes, on en fait trois tries, & ſur chaque trie on diminuë quelque peu du premier prix, qui eſt celui dont on eſt convenu, & le tout ſe régle ordinairement ſuivant la convention qu'on a faite avec le Marchand.

Pour les perſonnes qui n'ont que trés-peu d'argent à placer, il eſt inutile qu'ils aillent chez un Marchand, parce que lors qu'on achéte peu de marchandiſes, ces Marchands la font valoir le plus qu'ils peuvent, & ils ne s'embarraſſent pas beaucoup d'une perſonne qui ne veut acheter que trés-peu de marchandiſes. Ces Marchands ont même le défaut de ne préſenter ordinairement que le rebut de ceux qui ont beaucoup acheté.

Parmi les Indiens il n'y a point de crédit, & quelque riche que ſoit un Marchand, il vend toûjours argent comptant, & jamais

il

il ne ſe défait de ſes marchandiſes autrement. Ainſi ceux qui n'ont qu'une ſomme modique, font beaucoup mieux d'attendre les ouvriers qui viennent dans les maiſons, & ſur les Vaiſſeaux, offrir des marchandiſes qu'on a à meilleur marché, & qui ſont ſouvent meilleures que celles qu'on achéte chez un Marchand, lesquelles coûteroient davantage.

Comme ces ouvriers ſont eux-mêmes ces marchandiſes, ils aiment mieux en les vendant pour leurs comptes, gagner la moitié de ce que le Marchand gagneroit, & par ce moyen ils profitent doublement: car outre cette moitié de profit, ils reçoivent de l'argent comptant, ce qu'ils eſtiment beaucoup; on ne doit pas non plus eſpérer aucun crédit de ces gens-là, l'avidite qu'ils ont pour l'argent eſt trop grande, pour riſquer la moindre ſomme, & ils craignent trop la perte.

S'ils ne veulent rien prêter, il faut auſſi prendre garde de ne leur faire aucune avance, ſoit ſous l'eſpérance de les engager d'apporter d'autres marchandiſes, ſoit autrement: car cette avide paſſion qu'ils ont pour l'argent leur fait oublier la confiance qu'on

qu'on pourroit avoir en eux, & la plûpart de ces ouvriers ſont des malheureux qui n'ont aucune demeure fixe, & qui ſe feroient ſacrifier pour trés-peu de choſe: tellement que lors qu'on leur a avancé quelqu'argent, afin de le faire perdre, ils ſe retirent dans un lieu écarté, d'où ils ne reviennent qu'aprés le départ des Vaiſſeaux.

Les Courtiers prennent pour leurs droits un poni ſur chaque roupie & quelquefois plus, mais il ne leur en eſt dû qu'un: pour les Banquiers ils ont leurs droits fixes, & ils n'oſeroient pas prendre davantage. Nos Marchands ſe ſervent de Lettres de change; mais pour les Marchands Indiens, ils ne ſe ſervent que de billets, & lors que l'échange eſt venuë, ſi le debitent refuſe le payement de ce qu'il doit, le créancier prie le Gouverneur, ou le Directeur du Pavillon ſous lequel demeure le debiteur, de lui donner de ſes pions, qui ſont ce qui nous appellons ici des Gardes, afin d'arrêter ſon débiteur & de le conduire en priſon, où il demeure juſqu'à-ce qu'il ait payé ce qu'il doit, ou que le créancier ait conſenti à ſon élargiſſement.

Mais s'il intervient quelque conteſtation entre le créancier & le débiteur, elle eſt auſſi-

aussi-tôt réglée par celui de qui relève le debiteur : car dans ce Païs on ne fait aucunes procédures, & les formalitez de Justice n'y sont pas si-bien observées qu'ici ; les parties comparoissent elles-mêmes devant le Juge, & donnent chacun leurs moyens de défenses ; mais si elles ne peuvent pas assez bien s'expliquer, il leur est permis d'amener avec eux quelque personne de leurs amis qui explique leurs raisons, & le Juge sans s'arrêter à appointer les parties, & sans aucun delai termine le différend ou la contestation.

Lors qu'il est prouvé que la Banqueroute est frauduleuse, on fait jeûner le Banqueroutier, & chaque jour on lui donne le Chaboux : c'est une punition si rude, que souvent on en meurt, & l'éxécution de ce châtiment se fait ainsi. On prend le patient, auquel on lie les mains, & entre-lesquelles on passe une perche appellée banboux ; deux hommes ensuite l'enlévent & le soûtiennent en l'air, & pendant qu'il est soûtenu par les deux bras, un éxécuteur frappe à grands coups de nerfs de bœuf, sur tout le corps qu'il a tout nud, & de la violence dont cet homme est frappé, on voit en peu de tems couler

couler ſur ſon corps du ſang de tous côtez ; cependant de quelque dureté que ſoit cette punition, elle eſt aſſez ordinaire parmi les Indiens : car pour trés-peu de choſe on la met en éxécution, & ce qui à la vérité m'a beaucoup ſurpris, c'eſt que pluſieurs ne l'aprehendent pas.

Nous ne ſommes pas les ſeuls qui aillent négocier dans les Indes : outre que la plûpart des Européens y vont commercer, il y a pluſieurs autres Nations qui y vont trafiquer auſſi. Nous y avons trois Comptoirs généraux, deſquels il en reléve deux autres de chacun ; le premier de ces Comptoirs eſt Pondicheri, d'où relévent ceux que nous avons à Mazulipatan & à Madripatan ; le ſecond eſt celui de Surat, d'où dépendent ceux d'Amedabat & Calicut, & le troiſiéme eſt celui d'Ougly, dont le Directeur a inſpection ſur celui de Caſſembaſard qui eſt le lieu où ſe fabriquent toutes les étoffes de ſoye & où ſe cueille la meilleure ſoye.

Ce Directeur a auſſi inſpection ſur le Comptoir que nous avons à Ballaſord, qui eſt le lieu d'où l'on tire les étoffes qui paſſent ici pour des écorces d'arbres, mais c'eſt une ſoye ſauvage qu'on trouve en ce

Païs dans les bois, & c'eſt de là ſans doute que ces étoffes ont tiré leur nom : car comme les vers produiſent cette ſoye, ne mangent que des groſſes feuilles dures au lieu de meuriet blanc, la ſoye n'en eſt pas ſi fine, & c'eſt à cauſe de cela qu'elle eſt plus rude que celle qu'on tire de Caſſembaſard.

J'ai dit dans mon Voyage que Bengale étoit un Royaume trés-peuplé, c'eſt pourquoi il eſt l'endroit des Indes où ſont les plus grandes Manufactures, d'où l'on tire plus de marchandiſes, & où on trouve plus commodément de toutes celles dont on a beſoin : car il s'y fait un ſi grand commerce que tout y abonde.

Les Hollandois ont auſſi à Bengale un Comptoir général, duquel pluſieurs autres relévent ; les Anglois y en ont auſſi deux, deſquels dépendent auſſi pluſieurs autres ; mais ces deux Comptoirs généraux devoient aprés mon départ ſe joindre enſemble, à cauſe de la jonction de la nouvelle & de l'ancienne Compagnie, qui s'étoit faite il n'y avoit pas long-tems.

De tous les lieux où nous avons des Comptoirs, il n'y a qu'à Pondichery où les Hollandois & les Anglois n'en ont point ; mais

mais auſſi les Hollandois ont Batavia, & les Anglois Madras, où nous n'en avons point.

Batavia eſt la principale Place que les Hollandois poſſédent dans les Indes, & c'eſt le lieu où ils ont une Chambre Souveraine; Madras eſt auſſi la principale Place de celles qu'y poſſédent les Anglois; cette Place qui eſt à quarante lieuës de Pondichery le long de la Côte de Coromandelle eſt trés-forte & la Ville trés-peuplée.

Les Hollandois poſſédent dans les Indes de grands Domaines; ils ſont les maîtres de la plus grande partie des Epiceries, & ce ſont eux qui poſſédent l'Iſle de Ceilan qui les enrichit beaucoup: c'eſt dans cette Iſle où on cueille le giroſle, & de la canelle, des noix muſcades, & du poivre. Le giroflier eſt une plante, & c'eſt de la fleur dont on ſe ſert: l'odeur de cette fleur eſt ſi forte qu'elle ſe répand par toute l'Iſle, & qu'en mer on la ſent à quelque diſtance de la terre.

Le poivrier eſt un petit arbriſſeau qui ne différe pas beaucoup de l'épine noire, qui eſt trés-commune ici, & c'eſt de ſon fruit dont on ſe ſert. Le canellier eſt un arbre

qui vient trés haut, c'eſt de l'écorce qu'on uſe, & aprés qu'elle eſt dépouillée, le bois paroît blanc. Pour le noyer c'eſt un arbre à peu prés ſemblable aux nôtres, & ſon fruit vient auſſi à peu prés comme celui des nôtres, & on remarquera que les noix muſcades qu'on tranſporte ici, ne ſont pas dans leur pleine maturité, & que la groſſe écorce qui eſt ce que pluſieurs appellent échalun, en eſt ôtée.

Si les Hollandois ſont les plus riches dans les Indes, ils y ſont auſſi les plus forts, & ce ſont eux qui y trafiquent le plus: car ils y ont toûjours quarante Vaiſſeaux & ſouvent davantage, ſur leſquels ils négocient dans toutes les Indes, & du gain qu'ils tirent de ce Commerce & du revenu de leurs Domaines, ils en font la cariaſſon de vingt-quatre à vingt-huit grands Vaiſſeaux qu'ils envoyent tous les ans en Europe, & chaque année il en part autant d'Europe, leſquels reviennent enſuite, mais on a ſoin d'en changer l'Equipage.

Car ſi-tôt qu'un Officier arrive d'Europe, on lui donne à monter un autre Vaiſſeau, & ceux qui ont trois ans de ſervice, s'ils veulent s'en retourner chez eux, ils preſentent

tent ou envoyent un Placet à la Chambre, qui ne manque point d'y avoir égard, ſi les perſonnes ſont en état de s'en retourner; & ſi le nombre des requérans ne ſuffit pas pour monter les Vaiſſeaux qu'on renvoye en Europe, le Gouverneur délibére avec ſes Officiers pour examiner ceux qui ſont plus en état de s'en retourner, c'eſt à dire, ceux qui ont mieux fait leurs affaires, & qui aprés leur retour peuvent paſſer commodément le reſte de leur vie; & entretenir facilement leur famille.

La Compagnie Hollandoiſe veut l'avancement de tous ceux qui ſont à ſon ſervice, & lors qu'un Officier néglige ſes affaires, il en eſt davantage mépriſé; car les Hollandois ont la maxime de croire que ceux qui négligent d'y travailler, ſont incapables de celles d'autrui; c'eſt pourquoi pendant qu'un Officier ne penſe point à s'amaſſer de quoi vivre, on ne l'avance que trés-rarement, & il ne doit pas eſpérer de s'en retourner pendant qu'il n'aura rien amaſſé: car à tous les Placets qu'il preſente, la Chambre n'y a aucun égard: ainſi il eſt obligé de reſter malgré lui, & s'il s'en retournoit ſans en avoir obtenu le conſentement, on lui fe-

roit ſon procés à ſon arrivée comme à un déſerteur.

Si-tôt que les Matelots ſont arrivez, on les envoye auſſi ſur d'autres Vaiſſeaux, & ils ne peuvent pareillement s'en retourner qu'aprés trois ans de ſervice; & afin de les engager davantage à mieux ſervir, on leur permet de faire quelque petit trafic: car on peut dire, que pour être ſervi avec plus d'empreſſement, il faut autant qu'on le peut intéreſſer les perſonnes dont on a beſoin, & c'eſt le moyen de les rendre plus affectionnez.

Cependant, je ne prétens pas dire par là qu'il n'y a pas de bons ſerviteurs: car ce ſeroit une erreur que j'oppoſerois à mon ſentiment, & lors que j'avance qu'il eſt néceſſaire d'intéreſſer ceux qui ſont à nôtre ſervice, je ne diminuë point la fidélité des bons, ni la confiance qu'on doit avoir en eux, mais ce n'eſt qu'un avertiſſement que je donne en paſſant à ceux qui n'ont aucune affection pour les perſonnes qui ſont à leur ſervice.

Il ne faut donc pas s'étonner de la richeſſe des Hollandois, & ſi dans les Indes ils ſont ſervis avec tant d'empreſſement; car

car les ſoins qu'ils ſe donnent pour l'avancement de ceux qui ſont à leur ſervice, excitent un chacun à ſe rendre plus zélez les uns que les autres; il eſt certain que la bien-veillance d'un maître relève ſouvent la fidélité chancelante d'un ſerviteur.

On ſçait que les Hollandois ne ſont floriſſans que par le moyen du grand commerce qu'ils font en pluſieurs parties du monde, & il eſt facile de comprendre qu'ils ne tirent leurs plus grandes richeſſes que des Indes; puis qu'ils en reçoivent tous les ans la carguaiſon de vingt-quatre à vingt-huit grands Vaiſſeaux, pour le renvoi deſquels ils font trés peu de dépenſe, & par le Commerce qu'ils ont avec pluſieurs Nations, ils trouvent facilement le moyen de ſe défaire de toutes leurs marchandiſes.

Les Anglois envoyent auſſi tous les ans dans les Indes pluſieurs grands Vaiſſeaux dont le nombre n'eſt pas fixe; ils y trafiquent auſſi, mais leur Commerce n'eſt pas ſi grand que celui que les Hollandois y font: car ils ne reçoivent des Indes des marchandiſes qu'autant qu'ils y en envoyent d'Europe, de l'argent, & du gain du Commerce qu'ils font dans ce Païs, ils en payent ceux

qui ſont à leur ſervice, & ce qui peut reſter ſert à augmenter la cargaiſon des Vaiſſeaux qu'ils envoyent en Europe.

On ne garde point tant de régularité dans le ſervice des Anglois que dans celui des Hollandois : car s'en retourne qui veut, & il eſt permis à un chacun de demeurer dans les Indes autant qu'il lui plaît, auſſi j'ai remarqué qu'il n'y avoit pas tant d'exactitude dans leur ſervice ; cependant, ce quel j'ai trouvé de plus louable en ces deux Nations, eſt qu'il eſt permis à un chacun de trafiquer, & même afin que ceux qui ſont à leur ſervice puiſſent mieux s'avancer, ils leur prêtent de l'argent ſelon la qualité de leurs perſonnes ; ainſi, par ce moyen ceux qui ſont dans les Indes s'avancent, ou du moins il ne tient qu'à eux de profiter de l'occaſion. C'eſt auſſi pour cette raiſon que pluſieurs envient ce Voyage, & ſouvent c'eſt afin de pouvoir mieux ſe retirer de l'oppreſſion : car rien n'eſt plus dur que de ſe voir réduit dans un état malheureux, & ſur tout une ame bien née ſouffre beaucoup lors qu'elle y eſt réduite.

Les Danois tirent auſſi des marchandiſes de ce Païs, mais le Commerce qu'ils y font

eſt

eſt trés-petit ; car ſouvent ils n'envoyent d'Europe qu'un Vaiſſeau en trois ans, auſſi ils n'ont qu'un Comptoir à Bengale, & un autre à Trangobard dans la Côte de Coromandelle ; & comme Bengale eſt le lieu des Indes où le Commerce eſt plus libre & plus ouvert, ils y ont établi leur Magazin, d'autant qu'on trouve là de toutes les marchandiſes dont on a beſoin.

Les Portugais étoient autrefois les plus riches de tous les Européens qui trafiquoient dans les Indes ; mais ils ont beaucoup perdu de cette premiére ſplendeur : car de tout ce qu'ils poſſédoient dans ce vaſte Païs, il ne leur reſte plus que, Diu, Daman, Chaoul, Bacaim, Goa, qui eſt même beaucoup diminué de ſon ancienne grandeur, & au lieu de pluſieurs Vaiſſeaux qu'ils envoyoient tous les ans d'Europe, ſouvent préſentement ils n'y en envoyent qu'un.

Il y a cependant pluſieurs Marchands particuliers qui vont à Bengale ; mais comme les Portugais n'y ont point de Comptoir & par conſéquent de Pavillon, afin de payer moins de droits ſur l'achat de leurs marchandiſes, ils ſe mettent ſous celui de qui le Directeur leur eſt plus favorable.

Les Européens ne ſont pas les ſeuls qui vont trafiquer dans les Indes, il y a encore pluſieurs autres Nations qui en tirent des marchandiſes ; les Arméniens ſont de ceux qui en enlévent le plus, & qui trafiquent davantage dans toute l'étenduë de ce Païs, ils n'y ont cependant aucun Comptoir, & ce ne ſont que des Marchands particuliers qui y vont négocier ſur leur compte ; mais il n'eſt pas difficile d'y aller trafiquer ſans avoir un Magazin : car pour faire la cargaiſon d'un Vaiſſeau, on ne commande ordinairement les marchandiſes dont on a beſoin, qu'aprés qu'il eſt arrivé ; & lors que le Vaiſſeau eſt preſſé de partir, les Marchands du Païs ne tardent pas long tems à lui fournir ſon chargement.

Comme il y a une ſaiſon plus commode pour arriver à Bengale à cauſe du débordement du Gange, le prix des marchandiſes augmente d'un tiers dans le tems que les Vaiſſeaux y arrivent, & lors que le nombre ordinaire eſt beaucoup augmenté, le prix y augmente encore davantage.

C'eſt pourquoi ceux qui demeurent ſur les lieux, & qui ont de l'argent comptant pendant le tems qu'il n'y a point de Vaiſſeaux,

ſeaux, achétent de la marchandiſe des ouvriers, & ils la vendent enſuite; comme ces ouvriers ſont des miſérables qui n'ont pas ſouvent le tems d'attendre le retour de la vente, on profite ainſi de l'occaſion.

Quoi qu'il ne faille pas une grande avance pour trafiquer ainſi; cependant on y gagne beaucoup. Ceux qui demeurent à Bengale peuvent encore faire de grands profits, lors que pendant l'abſence des Vaiſſeaux, ils tirent de Caſſembazard des armoiſins, dont il y en a de toutes couleurs, & qui ſont des étoffes de ſoye ſemblables à nos taffetas, des jamavars, des ſoucies, qui ſont auſſi des étoffes de ſoye; les jamavars ſont des étoffes qui ſont à fleurs d'or, d'argent, ou de ſoye, & les ſoucies ſont des étoffes trés-legéres & qui ſont trés-claires; ils achétent auſſi des cottonis & des chiquelas, desquelles marchandiſes on ne manque point de ſe défaire à l'arrivée des Vaiſſeaux, & c'eſt ordinairement aux Officiers à qui on les vend, ou bien c'eſt à quelque Marchand particulier.

J'ai marqué dans mon Voyage que les Indiens étoient des gens trés-ſobres, & que le faſte ne leur plaiſoit qu'en une grande

ſuite

ſuite de ſerviteurs ; c'eſt pourquoi ceux qui veulent aller négocier dans les Indes ne doivent point ſe charger de nos marchandiſes : car au lieu d'y gagner, ils auroient beaucoup de perte, dont ils ſouffriroient doublement ; puis qu'en perdant ſur le prix coûtant de leurs marchandiſes, ils perdroient ſur le retour, c'eſt à dire, parce qu'en perdant ſur l'argent que leur a coûté leurs marchandiſes, ils ne pourroient pas en acheter autant qu'ils auroient fait, s'ils euſſent eu tout leur argent, & c'eſt à quoi on doit beaucoup prendre garde.

Comme il demeure dans des Indes plusieurs Européens & qu'une meilleure point de vin, on pourroit y en porter ; le rouge y eſt meilleur ; parce qu'il s'y conſerve mieux ; mais pour le mettre en état de ſe mieux conſerver, il faut le faire bien cuire, & pour éviter qu'il ne s'aigriſſe, il eſt neceſſaire de faire égrapper les raiſins avant de les jetter dans la cuve.

On peut auſſi porter dans ce Païs de l'eau de vie avec quelque peu de liqueurs, & pour les gens du Païs on y porte du corail, dont les femmes ſe ſervent des gros morceaux pour en faire des braſſelets, & les petits

petits morceaux qui ne peuvent leur ſervir, les Médecins du Païs les pulvériſent & s'en ſervent enſuite dans leurs médecines.

Il y a auſſi à gagner à tranſporter du papier dans les Indes : car les Indiens s'en ſervent preſentement pour écrire ; mais avant que les Européens leur en euſſent porté, ils ne s'étoient jamais ſervis que de feuilles de bananier ſéchées au Soleil, & même ceux qui n'ont pas le moyen d'en acheter, ſe ſervent encore de ces feuilles. Comme je n'ai point d'autre deſſein que le plaiſir de ſatisfaire la curioſité du Lecteur, je dirai que les Indiens n'uſent beaucoup de papier : car ils ne mettent jamais que la premiére lettre d'un mot, & cependant ils ſe trompent rarement dans ce qu'ils écrivent.

De tout ce qu'on doit porter dans les Indes, dont on n'a pas le moyen de riſquer, le plus ſûr eſt d'y porter de l'argent non-monnoyé : car comme les Anglois y tranſportent beaucoup de toutes ces marchandiſes dont je viens de parler, on riſque ſouvent à y perdre, & même à ne pouvoir quelquefois trouver l'occaſion de s'en défaire.

Comme

Comme les gains ſont grands dans les Indes, & que les dépenſes y ſont petites, il eſt facile d'y faire fortune avec quelque peu d'argent & beaucoup de conduite, & pour peu qu'on veuille ſe borner avec un peu de revenu, on y méne une vie aſſez paiſible & aſſez tranquille ; mais quoi que ce ſoit un Païs peu coûteux & qu'on y puiſſe beaucoup gagner ; il eſt cependant néceſſaire d'avoir de l'argent pour y aller, car ſans avance la fortune y tit moins qu'en aucun autre lieu.

Dans le monde chacun a ſon inclination différente, les uns aiment à faire valoir eux-mêmes leur argent, & les autres qui ſe donnent plus à la tranquillité, ne veulent pas en prendre la peine ; dans les Indes il eſt aiſé de ſe ſatisfaire ſur le choix de ces deux partis : car ſi on ne veut point faire valoir ſon argent, on trouve des Banquiers qui le prennent à douze pour cent, ou bien on le peut donner à la groſſe ſur les Vaiſſeaux qui trafiquent dans les Indes, & il y a beaucoup plus à gagner ſur le dernier que ſur le premier ; mais auſſi il y a beaucoup plus de riſque dans l'un que dans l'autre.

Le

Le meilleur parti, ſelon mon avis, eſt de faire valoir ſoi-même ſon argent, & il eſt certain que la prudence demande qu'on agiſſe ſoi-même dans ſes affaires autant qu'on le peut: car ceux qui ſe repoſent trop ſur la conduite d'autrui, ſuccombent ſouvent lors qu'ils y penſent le moins.

Les perſonnes qui veulent mettre leur argent à la groſſe, doivent avant de le mettre s'informer de la bonté du Vaiſſeau, de la fidélité du Marchand auquel on ſe confie, de la conduite du Capitaine, & du lieu où va le Vaiſſeau, afin de juger par là du riſque qu'il peut y avoir pour y aller; ce n'eſt pas qu'on ſe trompe ſouvent; mais lors qu'on apporte toutes les précautions qu'on a crû néceſſaires pour mieux réüſſir dans une entrepriſe, ſi le malheur veut qu'on y ſuccombe, c'eſt une grande conſolation de n'avoir rien à ſe reprocher.

Comme la mer eſt un élement qu'on ne gouverne pas facilement, & dont ſouvent on ne ſe reſſent que trop de ſon caprice; il ne faut pas confier tout ſon argent ſur un même Vaiſſeau, de crainte qu'il ne périſſe, mais il eſt meilleur de le diſtribuer ſur pluſieurs, afin que ſi l'un manque, l'autre en récompenſe la perte. Cette

Cette Instruction regarde particuliérement ceux qui veulent aller négocier dans les Indes, dans le seul dessein d'y faire fortune, pour ensuite s'en revenir jouïr en paix du fruit de leurs travaux au milieu de leurs familles; mais afin de ne rien oublier de ce qui dépend pour faciliter leur entreprise, je vais les instruire de tous les endroits où les Vaisseaux vont trafiquer, & du profit qu'on peut faire dans ce Commerce. Je me trouverai assez récompensé de mes soins, & je m'estimerai trés-heureux, si je puis avoir par là contribué à leur fortune.

Au commencement de cette Instruction, j'ai parlé d'Achen & de la poudre d'or qu'on y trouvoit, presentement je m'entretiendrai sur le gain qu'on y peut faire en y envoyant des marchandises.

Achen est un des endroits des Indes où il y a plus à gagner, & un de ceux où il y a moins à risquer, on y porte du ris; parce que le Païs est si stérile, comme j'ai déja dit, qu'on y en cueille trés-peu: des grosses toiles de cotton appellez garas, dont s'habillent à la Mauresque les gens les moins d'apparence de cette Isle; on y porte encore des armoisins rouges pour habiller les

plus

plus diſtinguez, ſur leſquelles marchandiſes il y a quelquefois à gagner cent pour cent, quelquefois plus & quelquefois moins, & cela ſe régle ſur le nombre des Vaiſſeaux qui y ſont arrivez avant celui qui eſt en vente.

Ce qu'il y a cependant de certain, eſt qu'on ne perd jamais ſur les marchandiſes qu'on y tranſporte, dont le retour ſe fait en poudre d'or, & comme dans cette Iſle il n'y a que l'argent qu'on y porte, pluſieurs perſonnes y en tranſportent, lequel ils échangent pour de la poudre d'or, & le gain ordinaire qu'on fait ſur cette échange eſt de cinquante pour cent.

Le départ des Vaiſſeaux pour Achen, eſt ordinairement à la fin du mois d'Octobre, ou au commencement de celui de Novembre, pour y arriver en Decembre, ou au commencement de Janvier. Comme c'eſt de Bengale d'où l'on tire le plus de marchandiſes, & où le ris vient en plus grande abondance à cauſe des pluyes continuelles qu'il y fait pendant quatre mois, c'eſt de ce lieu d'où partent les Vaiſſeaux pour aller à Achen, & il y en a peu qui partent d'autres endroits.

Afin de n'être pas long-tems en ce Voyage, il faut choiſir la ſaiſon dont je viens de parler : car en ce tems là on trouve des vents alizez qui conduiſent quelquefois les Vaiſſeaux juſqu'au Port, ces vents ſont réglez, & lors qu'on les a trouvez, il n'y a plus de riſque pour arriver, mais auſſi pour s'en retourner il faut attendre qu'ils ayent changé : car de vouloir s'y oppoſer en louvoyant, c'eſt vouloir ruiner un Vaiſſeau, fatiguer l'Equipage, s'expoſer à beaucoup de peines & de ſoins pour faire trés-peu de chemin, & enfin c'eſt vouloir riſquer à ſe perdre.

Comme la meilleure vente ſe régle ſur le peu de Vaiſſeaux qui y ſont arrivez ; il faut tâcher d'y aborder des premiers afin de vendre mieux ; ce n'eſt pas que quelquefois on y gagne beaucoup d'y arriver des derniers, & c'eſt lors que trés-peu de Vaiſſeaux y ont abordé ; mais ces occaſions arrivent ſi rarement, qu'un Marchand ſage & prudent ne s'y riſque jamais, ou du moins que trés-peu : ce ne ſont pas là des voyages trop longs : car lors qu'on a bon vent, le trajet n'eſt quelquefois que de trois ſemaines, & d'ailleurs les mers Indiennes ſont

ſi

ſi douces, que les voyages qu'on y fait, ne ſont pas fatiguans.

On négocie auſſi de Bengale à Surat, qui eſt preſentement la Ville la plus floriſſante, la plus riche & la plus marchande de toutes celles des Indes : on porte en cette Ville de la ſoye crûë, torſe, ou autrement, qu'on tire de Caſſembazard; on y porte auſſi du ſucre, des gonis, qui ſont des groſſes toiles qui ſervent ordinairement à faire des emballages, du miel & de la cire, desquelles marchandiſes on en fait le retour en poivre, en canelle & en caffé, que les Vaiſſeaux Maures apportent de Môca. On remarquera qu'il eſt défendu, ſous peine de la vie, d'enlever du caffé de ce Païs, qu'il n'ait été auparavant échaudé, & le Grand-Seigneur ne fait cette défenſe, que parce qu'il craint qu'on en faſſe venir en d'autres Païs que ſur ſes terres; ce qui lui cauſeroit beaucoup de perte : car c'eſt un de ſes meilleurs revenus. Comme Surat eſt trés-marchand, on y trouve encore pluſieurs autres marchandiſes desquelles on peut auſſi faire ſon retour.

On peut encore aller aux Maldives qui ſont des Iſles ſituées dans la Zone Torride

ſous un mauvais climat. On y porte du ris & des groſſes toiles de cotton, & le retour s'en fait en coris, qui ſont des petits coquillages qu'on trouve enfouïs en terre, & que les Inſulaires indiquent en leur donnant de la marchandiſe, mais pour amaſſer ces petits coquillages, & pour les tranſporter dans les Vaiſſeaux, il faut ſe ſervir de ſes gens: car ceux de ces Iſles ſe contentent ſeulement de les indiquer, & il ne faut pas eſpérer davantage d'eux.

Ces petits coquillages ſervent de menuë monnoye dans toutes les Indes, & avec ces coris on y trouve plûtôt de quoi vivre qu'avec de l'argent; la Compagnie de Guinée s'en ſert auſſi pour acheter des Négres à Juda & tout le long de la Côte de Guinée, qu'elle fait enſuite tranſporter aux Iſles de l'Amérique, où elle les vend à ceux qui en ont beſoin pour travailler à la terre ou à d'autres ouvrages.

Quoi que la plûpart des Indiens & les Négres ſoient également noirs, il y a cependant beaucoup de différence dans la compléxion de ces deux Nations: car les Indiens ſont trés-délicats; & ils ont la même forme & les mêmes traits que les Européens, mais

mais les Négres ſont robuſtes & infatigables au travail ; & ils ont les traits beaucoup différens de ceux des Indiens.

De Bengale on peut encore aller trafiquer à la Côte de Coromandelle, où on y porte des armoiſins; les rouges y ſont plus de vente, parce que les Indiens aiment beaucoup ce qui frappe la vûë, & comme cette couleur les frappe plus qu'aucune autre, ils la préférent auſſi à toutes les autres, & l'eſtiment davantage ; il y a à gagner ſur ces armoiſins trente ou quarante pour cent, & quelquefois plus, mais auſſi quelquefois moins, on tranſporte encore à la Côte de Coromandelle du ris, mais je ne puis dire préciſement le gain qu'on y peut faire: car c'eſt la ſtérilité de l'année qui le régle.

On envoye auſſi des Vaiſſeaux en Perſe, ſur leſquels on tranſporte des marchandiſes des Indes, & celles dont on les charge ordinairement ſont des plus belles toiles de cotton, des plus belles mouſſelines, & des plus belles étoffes de ſoye qu'on trouve dans les Indes, desquelles marchandiſes on fait le retour en vin, en argent, & en tapis qui ſont trés-eſtimez, parce que la laine de ce Païs eſt trés-longue & trés-fine.

On remarquera que la qualité du vin de Perſe eſt toute différente de celle du vin que nous cueillons ici: car plus il eſt expoſé au Soleil, meilleur il eſt, & il perd ſa force par une trop grande fraîcheur. Les Vaiſſeaux pour le retour de ce Païs prennent pour faire du leſte, de la terre rouge qu'on y trouve; cette terre eſt à peu prés ſemblable à de l'ocre, & on s'en ſert pour peindre.

Des Indes on peut auſſi aller à la Chine, & c'eſt un Voyage ſur lequel il y a beaucoup à gagner; on y va auſſi d'Europe, mais il ne faut porter avec ſoi que de l'argent, car il y a trop à perdre ſur nos marchandiſes; ce Voyage eſt un des plus longs qu'on faſſe; mais auſſi lors qu'on le fait avec conduite, il eſt un des plus lucratifs: car il y a quelquefois à gagner douze cens pour ℅ ſur le verny, mille pour ℅ ſur la porcelaine. Et comme ſur ces deux ſortes de marchandiſes il y a beaucoup de riſque, il faut que la prudence régle l'achat qu'on veut faire: car ſouvent ces marchandiſes ne ſont bien venduës qu'autant qu'elles paroiſſent rares, & lors qu'on en expoſe trop en vente, pour vouloir trop gagner, on riſque quel-

quelquefois à rendre infructueux les ſoins qu'on s'eſt donné pour préſerver ces marchandiſes de la fragilité; c'eſt à quoi un Marchand doit beaucoup prendre garde: car ſouvent pour être trop avide on perd beaucoup, & c'eſt même quelquefois la cauſe de la ruine d'une perſonne, ou du moins ce qui l'empêche de s'élever davantage.

On tire auſſi de la Chine de trés-belles étoffes de ſoye, qui ſont même meilleures que celles qu'on tire des Indes, on tire encore de ce Païs de la ſoye cruë que nos Marchands fabriquans eſtiment davantage, ſur leſquelles marchandiſes il y a à gagner cinq cent pour cent: mais il eſt néceſſaire de remarquer qu'il faut beaucoup plus ſe défier des Chinois, que des Indiens: car les premiers ſont de trés-grands fripons, qui ne s'étudient qu'à tromper, & ils y ſont tellement habituez, que ce n'eſt point un crime parmi eux de n'avoir point de conſcience, & même celui qui ſçait frauder plus adroitement, eſt parmi ces gens-là le plus eſtimé: c'eſt pourquoi lors qu'on veut acheter d'eux des marchandiſes, il faut avant de les recevoir, avoir ſoin de les bien éxaminer de tous côtez, & les ſerrer à meſure qu'elles

ſont viſitées, de crainte qu'ils ne les changent.

Il ne ſuffit pas d'éxaminer éxactement les marchandiſes qu'on achéte des Chinois, il faut encore prendre garde à ne leur rien avancer ſur leurs promeſſes, & il faut même ne les payer qu'aprés qu'ils ont délivré la marchandiſe & qu'on en eſt content : car ils aiment l'argent avec avidité, & il n'y a rien qu'ils ne ſoient capables d'entreprendre pour en avoir.

Comme les Maures trafiquent beaucoup dans tous les lieux des Indes, dont j'ai cideſſus parlé, ils ont grand nombre de Bâtimens ſur leſquels ils négocient non ſeulement en tous ces lieux là, mais encore ſur ces Vaiſſeaux ils vont à la Méque & dans une grande partie de l'Arabie, ſur leſquels ils chargent de toutes ſortes de marchandiſes, & il y a auſſi pluſieurs Vaiſſeaux Arabes qui viennent dans les Indes y charger des marchandiſes & le lieu où ils vont ordinairement eſt Surat.

Les Maures pour mieux ſoûtenir le grand Commerce qu'ils font, prennent de l'argent à la groſſe, & frétent des marchandiſes. Nous nous ſervons ici de reconnoiſſance

de

de chargement dont on eſt obligé ſelon les Ordonnances de la Marine, d'en laiſſer une copie au Greffe de l'Amirauté d'où l'armement du Vaiſſeau eſt faite; mais pour les Indiens, ils ne s'en ſervent jamais, & on eſt obligé de s'en rapporter à leur bonne foi: auſſi ce n'eſt que rarement qu'on y eſt trompé: car les Marchands Maures ſe piquent d'avoir de la droiture, & ce ſeroit leur faire injure d'en douter.

Il me ſemble que j'ai aſſez parlé ſur les endroits des Indes, où on peut envoyer de la marchandiſe, & que j'ai aſſez expliqué le gain qu'on y peut faire; je croi même m'être aſſez entretenu ſur la conduite qu'on doit avoir pour mieux réüſſir dans l'entrepriſe qu'on ſe forme avant que de partir pour un ſi long voyage; il ne me reſte donc plus qu'à parler ſur les qualitez différentes des marchandiſes, & ſur les différentes eſpéces de monnoye dont on ſe ſert en ce Païs, afin de pouvoir augmenter par là l'utilité que je ſouhaite qu'on tire de mon inſtruction, qui eſt le ſeul but que je me ſuis propoſé en conſentant de la donner au Public.

En parlant ci-deſſus des Iſles Maldives, j'ai fait connoître qu'on ne ſe ſervoit dans

toutes les Indes pour menuës monnoyes, que de Coris qui ſont des petits coquillages, desquels il en faut quatre-vingts pour faire un Poni, qui ſelon nôtre monnoye vaut un ſol, & comme j'ai auſſi dit qu'il n'y avoit que l'argent marqué au nom du Prince, qui avoit cours parmi les Maures & les Gentils, il eſt juſte que j'en explique les différentes eſpéces.

Il y a des Roupies & des demi-roupies, & ces eſpéces ſont de différens prix, quoi qu'elles ſoient égales en peſanteur; elles valent cependant les unes plus que les autres dans l'endroit où elles ſont fabriquées: celles qui ſont d'un plus haut prix s'appellent Roupies Sicea, celles qui les ſuivent ſont celles de Surat & enſuite de Madras, mais celles qui ſont les moins eſtimées ſont les Roupies courantes, qu'on appelle ainſi, parce qu'elles ſont de vieille marque.

Les Roupies Sicea valent à Bengale trente-neuf ſols, celles de Surat juſqu'à trente-quatre ſols, & celles de Madras juſqu'à trente-trois ſols, mais pour les roupies courantes lors qu'elles ſont de Madras, elles ne valent que vingt-cinq ſols, de Surat vingt-ſix ſols, & lors qu'elles ſont Sicea,

Sicea, elles valent vingt-huit ou trente ſols.

Comme les Indiens aiment paſſionnement l'argent, & qu'ils l'enfouiſſent en terre lors qu'ils en ont; les Princes, afin de prévenir cela, font tous les ans battre de nouvelles monnoyes, & celles qui ſont nouvellement fabriquées ſont d'un plus haut prix que les autres, & on remarquera que ces nouvelles eſpéces diminuënt à meſure qu'elles vieilliſſent.

Il eſt néceſſaire que ceux qui vont pour trafiquer dans les Indes, ſçachent la différence du prix qu'il y a d'une roupie à une autre, afin de n'être point trompé ſur l'argent qu'ils reçoivent, & lors qu'ils ſe propoſent d'y demeurer pour aller négocier dans les lieux dont j'ai ci-deſſus parlé, ils doivent prendre garde que les roupies de Surat y ſont plus eſtimées que les roupies Sicea, & que celles de Madras le ſont plus tout le long de la Côte de Coromandel, que toutes les autres roupies, & pour parler plus préciſément, il eſt néceſſaire de ſçavoir que chaque roupie eſt la plus eſtimée des autres dans le lieu où elle a été fabriquée. Il ne faut donc ſe charger, que de celles du lieu où on va, afin d'y perdre moins.

Outre

Outre ces roupies il y a encore des piéces d'or qu'on appelle coupans, qui valent dix-neuf roupies, & il y a auſſi des demi-coupans, qui ne valent que neuf roupies & demi; ces piéces s'appellent coupans, parce qu'elles ſont longues, & ſi plates qu'on en pourroit couper, & c'eſt par alluſion à nôtre Langue qu'on les appelle ainſi. Pour les roupies elles ſont rondes, elles ont plus de trois lignes d'épaiſſeur, & on ne les diſtingue que par le Chiffre & les Lettres qui ſont imprimées deſſus.

Ces roupies ſont d'un argent trés-pur, & les coupans ſont d'un or pâle, mais qui eſt trés-bon: car ſa pâleur ne vient que parce qu'il n'y a point de cuivre mêlé. Ce n'eſt pas en Europe ſeulement où il y a des faux monnoyeurs: car on en trouve auſſi dans les Indes, & c'eſt pourquoi on doit bien examiner l'argent qu'on reçoit afin de n'être pas trompé.

Comme la Compagnie eſt Souveraine à Pondichery, elle y fait battre monnoye au nom du Roi, & comme les Coris ſont une monnoye trop embaraſſante, on s'y ſert de Caches qui eſt une menuë monnoye faite de cuivre qui ne vaut qu'un denier; & pour

la

la commodité du Public, elle fait auſſi fabriquer des petites piéces d'argent qui ne valent que quatre ſols; mais ces monnoyes n'ont cours que dans la Ville & dans les lieux circonvoiſins. On y fabrique auſſi des Pagodes qui ſont en piéces d'or qui valent cent ſols.

Ce que nous appellons ici une livre, les Indiens l'appellent une ſerre; on ſçait que la livre poids de Paris péſe ſeize onces, mais dans les Indes elle en péze vingt-huit, & ce que nous appellons ici fourniture, & quintal, s'appelle dans les Indes courge & mans, la courge eſt le nombre de vingt, & le mans péze quarante-deux ſerres & demi, qui ſont poids de Paris ſeptante-cinq livres.

J'ai dit ci-deſſus qu'on vivoit dans les Indes à trés-bon marché. En effet, il n'y a que le vin qui y eſt cher, parce qu'on n'y en cueille point. Quoi qu'il ne ſoit pas d'une grande néceſſité de ſçavoir en particulier la maniére dont on vit en ce Païs, cependant pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur qui ne ſera pas fâché d'apprendre comment on ſe gouverne dans un Païs auſſi éloigné, je paſſerai legérement ſur ce ſujet.

Le

Le Lecteur y pourra trouver de la ſatisfaction, & ceux qui ſe propoſent d'aller dans les Indes y trouveront de l'utilité, parce que par là j'eſpére qu'ils pourront facilement découvrir les petites friponneries de leurs ſerviteurs, & cela eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on a beaucoup de peine à ſe paſſer de quelque perſonne pour ſe ſervir: ce n'eſt pas ici ſeulement que les ſerviteurs ſçavent faire agir la petite oye, ce droit qui ſouvent parmi eux ne les fait point dégénérer à la fidélité qu'ils prétendent avoir, s'éxerce parmi les Indiens avec encore plus d'éxactitude, & ſur tout lors qu'une perſonne nouvellement débarquée veut bien ſe confier ſur la fidélité d'un ſerviteur, qu'il prend en arrivant; & il n'eſt pas difficile d'en trouver, car ſi-tôt qu'on eſt arrivé pluſieurs viennent s'offrir.

Il eſt aiſé de ſe perſuader de la friponnerie de ces ſerviteurs Indiens, l'avidité qu'ils ont d'avoir de l'argent le prouve aſſez: car pour parler en général, c'eſt une choſe preſque certaine que lors que l'intérêt conduit trop une perſonne, ſouvent elle ne garde pas toûjours une fidélité trés-exacte, & ſi cet intérêt ne la fait pas quelquefois

ſuc-

ſuccomber, ce n'eſt ſouvent qu'aprés beaucoup de réſiſtance à ſoi-même.

Prés de chaque Loge & des endroits où les Vaiſſeaux vont ordinairement mouiller, il y a des carrefours où ſont établis des Fruitiers, chez qui on achéte tout ce dont on a beſoin: le pain eſt dans ce Païs à trés-bon marché; & comme les gens du Païs n'en mangent point, ils n'en font que pour vendre: la volaille n'y vaut qu'un poni chacune, & quelquefois elle y coûte moins, la douzaine de pigeonneaux n'y coûte que deux poni, & le gibier en hyver y eſt à trés-bon marché; on a pour cinq ponis un petit cochon de lait, & les plus gros & les meilleurs pourceaux n'y valent que deux roupies & demie.

Il n'y a donc que le vin qui y eſt cher: car on a auſſi la meilleure yache avec un veau pour cinq ou ſix roupies; mais comme le vin eſt trés-rare, les perſonnes qui ont de la conduite en font venir des caiſſons de Perſe, & la bouteille qui en vaut cinq des nôtres, ne leur revient ſouvent qu'à deux roupies, il y a même pluſieurs perſonnes qui pour épargner leur vin font de la bonne ponſe ou du vin grec, qu'ils laiſſent enſuite

cuver.

cuver. J'ai bû de cette liqueur, & je ne l'ai pas trouvée mauvaiſe: & comme le ſucre eſt à trés-bon marché en ce Païs, & que les limons y ſont aſſez communs, cette boiſſon ne leur coûte pas beaucoup.

Ce qu'il y a d'incommode dans les Indes, eſt la difficulté de trouver de la monnoye chez les Fruitiers: car la plûpart ſont des malheureux qui n'ont pas un ſol. Mais comme il y a des Banquiers prépoſez pour ce petit change, ſi-tôt qu'on manque de coris, il faut avoir ſoin d'en envoyer chercher chez quelqu'un de ces Banquiers, & le droit qu'un Banquier prend ſur chaque roupie eſt trés petit.

Comme dans mon Inſtruction du Commerce je n'ai deſſein que de m'entretenir de choſes curieuſes & néceſſaires, je ne m'arrêterai point à parler en particulier de toutes les marchandiſes qui ſe fabriquent dans les Indes: car je craindrois de me jetter dans une narration trop longue, & qui pourroit être trop ennuyeuſe au Lecteur. Ainſi pour éviter cela, je ne parlerai que de celles qui ſont les plus connuës, & desquelles on négocie davantage.

Mais

Mais avant que d'en parler il eſt néceſſaire que j'explique comment les Indiens meſurent leurs marchandiſes, afin de donner par là une connoiſſance plus facile à ceux qui voudront s'en inſtruire.

Nous nous ſervons ici pour meſurer nos marchandiſes, d'aune qui ſelon celle de Paris a de longueur deux pieds huit pouces, mais au lieu d'aune les Indiens ſe ſervent de cobes qui eſt une coudée, & cette meſure peut avoir un pied, demi-pouce & quelques lignes, tellement que deux cobes & demi font une aune de Paris, & un Marchand doit ſe régler ſur cela en achetant ſa marchandiſe.

On fabrique à Bengale diverſes ſortes de mouſſelines, dont les plus fines & les plus claires s'appellent malle-molles, & dans ces malle-molles il y en a de plus fines & de meilleures les unes que les autres: les plus groſſes mouſſelines s'appellent caſſes, & celles qui ſont rayées ſe nomment doreas, & enfin celles que nous appellons ici mouſſeline double, autrement dit ſerrée, ſe nomme tanjebs, mais le prix de toutes ces mouſſelines ſe régle ſur la bonté, la fineſſe, la

largeur, la longueur, & ſur l'égalité de chaque piéce.

J'ai ci-deſſus parlé des étoffes de ſoye qui ſe fabriquent à Ballaſord & à Caſſembazard, il ne me reſte plus que de m'entretenir quelque peu ſur les toiles de cotton qui ſe fabriquent à Pondichery: les meilleures ſont les guinées de percalles, les ſalempouris, les amans & les bazins: cependant on prétend que ceux de Ballaſord ſont les meilleures. Il ſe fabrique auſſi à Ballaſord des ſanas, qui eſt une toile trés-fine & qui eſt à peu prés ſemblable à celle de Hollande, & on y trouve encore des chuquelas qui ſont des piéces rayées faites de cotton & de ſoye ſauvage.

Outre les armoiſins & les jamavars qu'on tire de Caſſembazard, on y fabrique encore des cottonis qui eſt une étoffe faite de ſoye & de cotton; on en tire auſſi de Surat, & quoi qu'elles ne ſoient pas ſi larges ni ſi longues, elles valent cependant beaucoup mieux; car elles ſont un meilleur uſage & durent davantage. Surat eſt le lieu des Indes, où l'on fabrique les plus belles étoffes de ſoye à fleurs d'or & d'argent, & c'eſt de

ce

ce Païs d'où on tire les meilleures. Les plus belles mouſſelines viennent de Bengale, & les meilleures toiles de cotton viennent de Pondichery, & comme la Compagnie tire de chaque Comptoir ce qu'il y a de meilleur, on a toûjours ſujet d'être content de la bonté de ſes marchandiſes, & elle a auſſi lieu d'être ſatisfaite de l'éxactitude de ſes Officiers qui la ſecondent trés-bien.

Il me ſemble m'être aſſez entretenu ſur ce qui regarde le Commerce des Indes: il eſt preſentement juſte que je parle des perles & des diamans qu'on trouve dans ce vaſte Païs: je craindrois même de pécher contre ce qui doit le plus ſatisfaire la curioſité d'un chacun, ſi je ne parlois pas de cet article.

Ce ſeroit contre moi un grand ſujet de reproches, ſi aprés m'être entretenu ſur des matiéres qui ne ſont pas ſi curieuſes, je ne parlois pas du lieu d'où on tire les diamans, & comme on trouve les perles. Les diamans ſe trouvent dans le Royaume de Golgonde, qui n'eſt pas beaucoup éloigné de Pondichery, & on trouve les perles dans

des coquilles d'huîtres ; mais les plus belles ſe trouvent dans la mer vers Surat, Goa, & le long des Côtes de ce Païs-là.

Dans le Royaume de Golgonde, on y trouve quelquefois des diamans d'un prix ineſtimable ; mais il n'y a que les gens du Païs qui ſçavent les chercher, & lors qu'ils les ont trouvez ils les portent vendre chez les Européens ; mais c'eſt en ſecret : car ces gens du Païs ſont obligez, ſous peine de la vie, de les porter à leur Prince, ſi-tôt qu'ils en ont trouvé quelques-uns ; & dans la crainte qu'on ne les découvre, ils ne ſe confient qu'en des perſonnes dont ils connoiſſent la probité.

On fait quelquefois par cet endroit une groſſe fortune ; mais il faut demeurer ſur les lieux pour attendre les occaſions favorables, qui à la vérité tardent quelquefois long tems : il faut auſſi avoir ſoin d'avoir toûjours de l'argent comptant : car les gens du Païs ne font point de crédit, & c'eſt beaucoup pour eux de porter leurs marchandiſes chez un Européen ; c'eſt une marque qu'ils le croyent homme de probité, & qu'ils ont de la confiance en lui. Quoi

que

que ces gens-là ayent beaucoup de méfiance, il ne faut pas cependant se flatter de pouvoir les en retirer par largesses : car ce seroit s'abuser & consommer de l'argent en dépenses inutiles, & ce seroit aussi manquer par là l'occasion de profiter davantage ; c'est un grand défaut parmi les Indiens, de n'avoir pas d'égard au tems ni à la rareté d'une chose, tellement qu'une personne qui leur auroit donné cent roupies d'une chose, est obligée de se resoudre à continuer de donner le même prix ; sinon, sans avoir égard aux raisons qui peuvent avoir engagé cette personne à leur donner cette somme, ils aimeront mieux donner cette chose à une autre personne pour beaucoup moins.

La prudence demande donc qu'on leur promette peu, & qu'on ne leur donne que le moins qu'on peut : car quelque confiance qu'ils ayent en une personne, ils ne leur montrent jamais qu'un diamant à la fois. Il est donc seulement nécessaire d'avoir pour ces gens-là quelque humanité, mais il ne faut pas s'abaisser à les flatter : car ce seroit assez pour les faire soupçonner & même leur faire croire qu'on les veut

tromper. Si tous ceux qui ont trafiqué dans les Indes avoient toûjours ſuivi ces maximes, les marchandiſes ne ſeroient jamais venuës à ſi haut prix qu'elles ſont: car ce qui ne coûtoit autrefois que dix roupies, en vaut vingt preſentement & quelquefois même davantage.

FIN.

TRAITÉ
DES
MALADIES
PARTICULIERES
AUX PAYS
ORIENTAUX,
ET
DANS LA ROUTE,
ET DE LEURS REMEDES:

Par Mr. D. L. F. Docteur en Medecine, qui a voyagé & ſejourné dans les principales Villes des Indes Orientales.

Digitized by Google

TRAITÉ DES MALADIES PARTICULIERES AUX PAYS ORIENTAUX, ET DANS LA ROUTE, ET DE LEURS REMEDES.

CHAPITRE I.

Du Vomiſſement.

LE vomiſſement eſt le premier des maux qui arrivent à ceux qui s'embarquent; il eſt cauſé par le mouvement du Vaiſſeau, & par l'air ſalé de la mer.

Ce mal pour être commun, n'eſt pas toûjours ſans danger, j'ai quelquefois veu des perſonnes en être ſi fatiguées, qu'il y avoit à craindre pour leur vie, & d'autres qui pendant un voyage de trois mois & demy, ne s'en pouvoient garantir qu'en gardant continuellement le lit.

Pour éviter le vomiſſement, il ſera bon de ſe purger avant que de s'embarquer, particulierement ſi l'on s'eſt adonné à la débauche. L'on peut en diminuer la violence ſi l'on eſt déja ſur mer, en gardant le repos, & ſe tenant entre les ponts, pendant les premiers jours du voyage, ſans pourtant s'abſtenir de boire & de manger à l'ordinaire, quand même on devroit le rendre auſſi-tôt, parce que l'on eſt bien moins fatigué en vomiſſant, l'eſtomac étant plein, que lors qu'étant vuide, il fait d'inutiles efforts, qui peuvent quelquefois cauſer de trés-dangereuſes hemorragies.

L'on doit auſſi dans les commencemens ſe nourrir, s'il ſe peut, de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, boire peu de vin, & ſe priver entierement d'eau de vie, l'experience faiſant voir qu'elle nuit beaucoup dans ces occaſions, bien loin d'y apporter du ſoulagement.

CHAPITRE II.

Du Scorbut ou mal de terre.

LE Scorbut, que nos Mariniers apellent mal de terre, eſt le plus cruel de ceux qui affligent les Voyageurs, il eſt contagieux, & celui qui ſe contracte en mer ne ſe guerit jamais que ſur terre.

Les cauſes ordinaires de cette maladie ſont, l'air ſec & brûlant de la mer, les alimens ſalez, & par conſequent de mauvais ſuc, le chagrin qui ſuit preſque toujours ceux qui ſont dans de longues routes, la ſoif que l'on ſouffre aſſez ſouvent, lorſque l'on a plus de beſoin de boire, & le peu de ſoin que les Matelots ont de ſe tenir propres.

Les officiers & les autres perſonnes de quelque autorité, ſont moins ſujettes à ce mal que le commun des gens de mer, parce qu'elles ſe nourriſſent de meilleures viandes, & ont plus de ſoin & de moyen de changer ſouvent de linge.

Le Scorbut commence preſque toujours à paroître aux gencives, qui deviennent enflées,

la peau ; commence à s'y arreter, & ces parties ne recevant plus d'eſprits, il n'eſt pas ſurprenant que la corruption s'y mette, d'où procedent les tumeurs & les noirceurs, & à proportion que cette corruption s'augmente & s'approche du centre, la circulation venant à être empêchée dans les plus grands vaiſſeaux ; l'on voit croître la violence des accidens, particulierement les ſyncopes devenir frequentes, qui ſont pour l'ordinaire les preſages aſſeurez d'une mort prochaine.

Pour éviter ce mal, qui deſole les équipages, les Officiers d'un Vaiſſeau doivent lorsqu'ils s'embarquent, prendre garde de ne recevoir que de bonnes vituailles, & non pas du biſcuit moiſi & des viandes corrompuës ; ce qu'ils ne font pourtant pas pour n'oſer contredire à ceux qui les fourniſſent, ou pour épargner quelque choſe, ſi eux même les achetent.

Ils doivent auſſi avoir ſoin lorsqu'ils ſont en mer, de tenir leur Vaiſſeau bien net, le faiſant balayer & laver tous les jours avec de l'eau ſalée, l'arroſant & le parfumant auſſi deux ou trois fois la ſemaine, avec de fort vinaigre ; pour purifier l'air & le rendre plus ſubtil.

Les particuliers doivent, s'il leur eſt poſſible, faire proviſion de jus de citron, de verjus, roſſolis, confitures, & fruits ſecs, particulierement de pruneaux, s'abſtenir autant que faire ſe pourra, d'alimens gâtez, de chair & de poiſſon, s'ils ne ſont frais, ou bien déſalez; manger ſouvent du ris, de l'orge, du gruau avec des pruneaux & de la boüillie; boire de bon vin bien trempé, & ne point endurer de ſoif, ſi faire ſe peut, changer de linge, ſe laver tres-ſouvent la bouche & le corps, pour en ôter l'ordure qui s'engendre aiſement lorſque l'on ſuë beaucoup, & qui empêchant la tranſpiration, ne contribuë pas peu à la production du Scorbut. L'on peut auſſi ſe ſervir dans des longs Voyages, de l'Eſprit de ſel dulcifié; en prenent deux ou trois fois par jour 20 à 30 goûte dans de l'eau claire, & quand l'on en eſt attaqué, il faut de 2 à 2 heures en prendre la même quantité, & de tems à tems en laver la bouche.

Mais ſi l'on en eſt déja attaqué, & qu'il paroiſſe aux gencives par quelque legere noirceur, il ne faut rien negliger, parce que ce mal fait de tres-grands progrés en peu de temps; il ſera bon, ſi l'on abonde

en

en ſang, d'en tirer d'abord deux petites paletes, pour lui donner plus de facilité de circuler, ſans toutefois ôter les forces, dont on a pour lors un tres-grand beſoin, l'on pourra enſuite ſe purger, laiſſant quelques jours entre ces deux remedes. Les lavemens ſeroient d'un grand ſecours, ſi l'on en pouvoit prendre frequemment, mais cela n'eſt gueres poſſible ſur mer, où l'on ménage trop l'eau, pour l'employer à cet uſage.

Il faut enſuite prendre du jus de citron ou du vinaigre, avec du ſel, & s'en laver ſoigneuſement la bouche, frottant les gencives aſſez fort pour en tirer à chaque fois le ſang groſſier qui y eſt arrêté.

Si le mal ſe fait voir par des lividitez des bras, des jambes, & des cuiſſes, il les faut ſouvent laver avec de l'eau de mer, chaude, & les frotter aſſez rudement pour exciter une legere douleur, il eſt auſſi tres-utile de les étuver avec du ſang de Marſoin, lorsque l'on en prend, l'experience ayant fait voir qu'il a une proprieté particuliere, pour empêcher le progrez de ce mal, qui eſt tout ce qu'on peut eſperer tandis qu'on eſt en mer, n'étant pas poſſible de le guerir parfai-

faitement que ſur la terre, où tous ceux qui ont le bonheur d'arriver, recouvrent infailliblement la ſanté en peu de temps, & preſque ſans le ſecours des remedes, pourveu qu'il leur reſte aſſez de force & de vigueur pour ſupporter les ſyncopes, & autres accidens violens, que leur cauſe le changement d'air.

Enfin ſi malgré les remedes, le mal augmente, & ſi le cœur eſt déja infecté par les vapeurs malignes, qui lui ſont envoyées des parties où eſt la corruption, il faut ſe ſervir des cordiaux de toutes ſortes, dont on ne manque pas de faire proviſion, lors que l'on va en de longs voyages; mais ſur tout, d'abord qu'on s'apperçoit du Scorbut il faut entierement s'abſtenir des legumes groſſiers, ne manger rien de ſalé, & ſi l'on n'a, n'y chair ny poiſſon frais, ne ſe nourrir pendant le reſte du voyage que de ris, d'orge, & de gruau, & je puis aſſurer que ce regime de vivre eſt ſeul ſuffiſant, avec un peu de bon vin bien trempé, pour arrêter le cours du mal, ce que tous les cordiaux enſemble ne ſçauroient faire, ſi l'on ne s'abſtient des alimens ſalez & de mauvais ſuc.

Il eſt avantageux aux malades de deſcendre à terre dans un pays chaux, ou dans la ſaiſon de l'Eté, & s'il arrivoit au contraire que le Vaiſſeau moüillât dans un endroit où il fit froid; il faudroit les enfermer & les tenir bien chaudement, parce que la ſueur aide fort à leur gueriſon; laquelle doit d'ailleurs preſque toute conſiſter dans le bon regime, ne leur donnant que des viandes de bon ſuc & de facile digeſtion.

Il eſt utile, lorsqu'ils commencent à ſe rétablir, de les ſeigner, purger, baigner dans l'eau tiede, & leur donner des lavemens, qui leur profitent preſque autant que tout le reſte.

CHAPITRE III.

Des Coliques de Madagaſcar.

CEux des nôtres qui aimoient le vin, n'en trouvant pas dans l'Iſle Dauphine, faiſoient leurs débauches avec de l'eau de vie, ce qui joint aux chaleurs du climat & aux frequens voyages qu'ils faiſoient dans l'Iſle, échauffant la bile, produiſoit enſuite les vio-

lentes Coliques dont ils étoient ſi ſouvent attaquez, & que ceux qui vivoient ſobrement ne reſſentoient que rarement, ou foiblement.

Ces Coliques ſont de celles qu'on appelle en France, de Poitou, elles étoient accompagnées de fievre, grande alteration, épreinte, & quelquefois difficulté d'uriner. La violence des douleurs cauſoit ſouvent des convulſions & des paralyſies en diverſes parties du corps, qui duroient même quelquefois long-temps, aprés que la Colique avoit ceſſé.

Pour la gueriſon de ce fâcheux mal, l'on faiſoit heureuſement les ſaignées du pied, l'on employoit avec un pareil ſuccez les lavemens anodins, les fomentations, les demy-bains tiedes, & les pilules de laudanum, ſans leſquelles les malades n'avoient preſque jamais de repos. Mais comme les humeurs étoient fortement enracinées dans les tuniques des inteſtins, les remedes plus efficaces ne faiſoient qu'irriter le mal, & il falloit s'abſtenir des purgations même les plus benignes, l'experience faiſant voir qu'on ne les pouvoit ſeurement mettre en uſage tant que les douleurs ſe faiſoient ſentir.

Les

Les Negres qui ne ſont pas ſi incommodez de la chaleur que les nôtres, qui font les voyages avec bien moins de fatigue, & qui n'ayant point d'autre eau de vie que celle que nous leur donnions n'en beuvoient que rarement, & en petite quantité, n'étoient pas ſi ſujets aux Coliques que les François, & en étoient gueris avec plus de facilité.

CHAPITRE IV.

De la maladie Venerienne en l'Iſle Dauphine.

CEtte maladie & tous ſes ſymptomes n'étoient pas moins communs parmy les François que chez les Negres, les uns & les autres étant également débauchez. Les nôtres ſe faiſoient guerir par les Chirurgiens de la Compagnie avec les remedes ordinaires.

Les Negres ne font point de cas des precurſeurs de ce mal, que je ne nomme pas pour raiſon, & ils ne ſongent à ſe faire traiter que quand ils ſont tout-à-fait infectez, & qu'il n'y a plus lieu de differer.

Le mercure, l'esquine & le guajac leur ſont inconnus. Si le mal eſt recent, ils n'uſent que de purgations, & s'excitent à ſuer; & s'il eſt inveteré, ils appliquent un fer rouge, aſſez grand pour brûler la plante des pieds & y faire une profonde eſcarre, laquelle étant tombée ils laiſſent ſupurer les ulceres pendant trente ou quarante jours, gardans cependant une tres-exacte diete, & pretendent par ce moyen évacuer toute l'humeur verolique & être parfaitement gueris; mais comme ces Inſulaires ſont fort intemperans, l'on ne peut ſçavoir au vray s'ils ſont parfaitement gueris, par l'uſage de ce cruel remede.

****

CHAPITRE V.

Des Maladies des Indes, & premierement des Fiévres.

LEs Fiévres malignes ſont rares dans les Indes, les ſimples continuës y ſont plus frequentes, entre les intermittentes les tierces & doubles tierces ſont les plus communes, leur gueriſon eſt difficile, & preſque jamais elle ne ſont ſans danger.

Les

Les Medecins Gentils, que l'on appelle, Pandites, ſont gens ſans étude, ſans ſcience & ſans aucune lumiere de l'anatomie, qui n'ont pour toute connoiſſance, qu'un certain nombre de receptes que leurs peres leur ont laiſſé par ſucceſſion, lesquelles ils employent ſans y rien changer toutes les fois que les Maladies pour lesquelles elles ſont propres, ſe preſentent ſans avoir aucun égard à l'âge, au ſexe, au temperament, & aux forces de leurs malades. Ils ſont fort timides & laiſſent ſouvent perir des perſonnes pour n'oſer ſe ſervir d'un remede qui leur paroit douteux, lors même qu'ils jugent le mal mortel, & la gueriſon impoſſible ſans cela.

Cependant la longue experience qu'ils ont du pays, fait qu'ils reüſſiſſent ſouvent mieux que les Etrangers, & que ceux-cy ſont obligez en certaines occaſions de ſuivre leur methode, s'ils ne veulent ſe mettre en un peril évident d'avoir un mauvais ſuccez.

L'on ne donne jamais aux febricitans, dans les Indes, ny chair, ny œufs, ny boüillon gras, & ce ſeroit riſquer la vie du malade, que de faire autrement: l'on ne

leur donne pour boiſſon que de l'eau ſimple, & pour nourriture, que du Cangé, qui ſe fait en la maniere ſuivante.

L'on fait boüillir demi-livre de ris, dans quatre ou cinq pintes d'eau, juſques à ce que le ris ſoit bien crevé, ce qui arrive dans moins d'une heure, l'on paſſe alors le tout à travers d'un linge, exprimant fortement le ris, pour en tirer toute la ſubſtance, & cela devient en conſiſtance d'une boüillie claire. L'on donne de ce Cangé aux malades cinq ou ſix fois par jour, environ une petite écuelée à chaque fois, le faiſant chauffer quand on le doit prendre, & y mettant un grain de ſel pour luy donner un peu de goût. Je diray plus bas dans quelles occaſions on met du poivre dans les Cangez.

Le Cangé ne ſert pas moins à deſalterer les malades qu'à les nourrir, il ne fait pas tant de corruption comme nos boüillons & nos conſommez, & il me ſemble que ce regime a bien plus de rapport à celuy des Anciens, qu'à celuy qui eſt en uſage parmi nous, pluſtoſt par la complaiſance des Medecins que par leur ordre: en effet n'eſt-ce pas une choſe étrange de voir des perſonnes

prendre

prendre beaucoup plus de nourriture étant malades qu'elles ne faiſoient en parfaite ſanté, puiſque ſept ou huit conſommez & les œufs frais qu'on leur donne dans leurs plus violentes maladies, ont bien plus de ſuc & beaucoup meilleur, qu'un peu de pain & de viande qu'elles mangeoient lorsqu'elles ſe portoient bien. Le Cangé a encore cela de bon qu'il ne degouſte pas les malades comme font les boüillons, leſquels ne peuvent gueres produire de bons effets étans pris avec tant d'averſion & de repugnance.

Si la fiévre eſt continuë, l'on ne donne que du Cangé aux malades, ſi elle eſt intermittente, l'on leur permet de manger au temps du repos, un peu de pain & des confitures, mais jamais de viande ni d'œufs, ſinon aprés que la fiévre a entierement ceſſé, & qu'il n'y a plus de recidive à apprehender.

La Saignée eſt fort uſitée dans les Indes, on la fait avec un heureux ſuccez, & l'experience qu'on a de ſon utilité, fait qu'un Pandite la fait reïterer juſques à vingt fois, ſans que les malades en murmurent, étant bien plus obeïſſans aux ordres de leur Medecin, qu'on ne l'eſt en France, où les

malades, les parens, & les gardes preſcrivent pour l'ordinaire au Medecin ce qu'il doit ordonner.

La Saignée du pied ſe fait fort communement, & avec beaucoup de fruit, & j'ay remarqué que non ſeulement aux Indes, mais encore dans tous les autres pays où j'ay été, & en France même il y a peu de maladies où elle ne ſoit plus utile que celle du bras.

Les Indiens ſe ſervent de cornets & de ſangſuës dans les maladies où il n'eſt pas ſûr de ſeigner.

Les lavemens ſont fort en uſage, & comme l'on les compoſe, avec le ſené, la caſſe, & les tamarins, de même que les purgations, l'effet des uns n'eſt gueres moindre que celuy des autres, où l'on n'ajoûte d'extraordinaire que des ſyrops ſimples de chicorée, de roſes, de limons ou de capilaires. Les remedes Chimiques ſont inconnus aux Pandites, qui ſont ſurpris, lorsqu'ils voyent un Etranger faire de ſi grandes évacuations, avec des remedes de ſi peu d'apparence.

Les Pandites, voyant un febricitant rendre les urines blanches, aſſeurent auſſi-tôt, que la fiévre procede de cauſe froide, & ſans

ſans avoir égard au delire, & à la phrenesie, qui ſont ordinairement marquez par ces ſortes d'urines, ils donnent du poivre aux malades dans leurs Cangez, & leur en appliquent en quantité, ſur la tête pour rechauffer le cerveau, qu'ils diſent être refroidy, n'ordonnant la ſaignée qu'aprés que les urines paroiſſent colorées; auſſi puis-je aſſeurer que de ceux qui entrent en delire avant que d'avoir été ſeignez, qui font des urines de cette ſorte, l'on en voit rarement échaper, s'ils n'ont le bonheur de tomber entre les mains de quelque Européen, qui raiſonne plus juſte que ces Gentils; ſur quoi je rapporterai un exemple.

J'étois à Daman depuis quelques mois & malgré l'envie des Pandites, j'étois appellé dans les meilleurs maiſons de la Ville. J'avois déja traité avec un heureux ſuccez la fille aînée d'une des premieres Dames du pays, cependant une de ſes petites filles, qu'elle aimoit tendrement, étoit malade d'une fiévre continuë avec delire, ſans que je l'euſſe veuë, cette Dame en étant détournée par un Pandite qui la ſervoit depuis long temps, mais les choſes allant de pis en pis, elle reſolut de m'appeller à l'inſçû

du Gentil, j'y allay le neuviéme jour de la fiévre, & la trouvant violente auſſi bien que le delire, & les urines blanches, desquelles je tirois une conſequence bien differente de celle du Pandite; aprés avoir remontré le danger où étoit la malade, âgée ſeulement de ſept ans, j'ordonnai la ſaignée: l'Indien arriva dans ce moment, & ſoûtint en ma preſence que la cauſe de la fiévre étant froide, la petite mourroit infailliblement, ſi on la ſaignoit, je mépriſay ces foibles raiſons, & mon ſentiment étant ſuivy, je retranchay d'abord le poivre des Cangez, en fis ôter plus de demi-livre ſubtilement batu, qui étoit ſur la tête de la malade, je fis reïterer la ſaignée juſques à ſix fois, & la fiévre ayant ceſſé, aprés quelques purgations la petite revint en parfaite ſanté, contre le ſentiment de ce Gentil, qui avoit aſſeuré ſa perte infaillible.

CHAPITRE VI.

Du Mordechi.

LA maladie que les Orientaux appellent Mordechi ; n'eſt proprement qu'une indigeſtion, elle eſt frequente dans les Indes, où les chaleurs & les ſueurs continuelles rendent les eſtomachs débiles, elle n'eſt pas pour cela moins dangereuſe, & l'on en voit tres-ſouvent mourir des perſonnes, en peu d'heures, ſi elles ne ſont promptement ſecouruës.

Les excez du boire & du manger, & les alimens de difficile digeſtion, pris particulierement le ſoir, ſont les cauſes ordinaires de ce mal. Ses ſignes ſont grande alteration, douleur de tête, inquietude, fiévre, delire, flux de ventre & vomiſſement : le poux eſt fort & inégal, les urines rouges ou blanches, mais toûjours claires, tous ces ſignes ne ſe rencontrent pas toujours dans un même ſujet, mais comme le mal eſt dangereux, il ne faut rien negliger auſſi-tôt qu'on a lieu de le ſoupçonner.

Le

Le premier & le principal remede que l'on fait à ceux que l'on croit ou que l'on craint être attaquez du Mordechi, eſt de leur brûler les pieds, en appliquant un fer rouge & délié comme une broche, en travers ſous le talon à l'endroit le plus calleux, l'y laiſſant ſeulement juſques à ce que le malade ait témoigné par ſes cris qu'il l'a ſenty, on l'ôte d'abord, frapant quelques coups ſur le lieu brûlé, avec une pantoufle, pour empêcher qu'il ne s'éleve des veſſies, ſans y rien mettre davantage.

L'application de ce fer ne fait pas un grand mal, & pourveu qu'on ne ſoit pas empeſché par d'autres raiſons, l'on peût marcher aprés, auſſi librement qu'auparavant, neantmoins elle arreſte la violence du Mordechi, en diſſipe ſouvent tous les accidens ſur le champ, & s'il arrive que la fievre continuë encore, elle peut eſtre traitée ſans danger avec les remedes ordinaires.

C'eſt encore dans ces ſortes de fiévres, que les Indiens mettent beaucoup de poivre dans les Cangez des malades, auſſi bien que ſur leur teſte, & ce n'eſt ordinairement que par ce regime & par la brûlure, qu'ils la gueriſſent, ſans y employer la ſaignée, qui

ſeroit

ſeroit infailliblement mortelle dans les commencemens, & la purgation n'eſt miſe en uſage s'il arrive qu'elle ſoit neceſſaire, qu'aprés que la violence du mal eſt diſſipée & qu'il n'y a plus du tout de fiévre.

Je ne doute pas que bien des gens ne trouvent bizarre cette maniere de brûler les pieds; & ne la mépriſent peut-eſtre, veu le peu de rapport qu'elle paroit avoir avec le mal, pour la gueriſon duquel elle eſt employée. J'ay eu les même ſentimens en arrivant aux Indes, mais il a fallu ſe rendre à l'experience, & je l'ay pratiquée tant ſur moy que ſur beaucoup d'autres, toujours avec un heureux ſuccez, aprés avoir inutilement tenté la gueriſon de quelques perſonnes attaquées de ce mal, ſans y employer ce remede.

CHAPITRE VII.

Des flux de ventre.

LEs flux de ventre de toutes les eſpeces, ſont frequens, de gueriſon difficile, dangereux, & ſouvent mortels, non ſeulement dans les Indes, mais encore dans la route.

Quoy

Quoy que les Indiens ſoient attaquez de ce mal, les Européens y ſont plus ſujets, & en gueriſſent plus difficilement à cauſe de leurs excez de vin & d'eau de vie, qui ne ſont pas en uſage chez la pluſpart des Orientaux.

Si la diſſenterie eſt accompagnée de fiévre, ce qui arrive ordinairement, les Pandites ne donnent à leurs malades que du Cangé & du ris fort cuit, ſans ſel, avec égale quantité de lait caillé aigri, ce qu'ils prétendent eſtre un remede ſouverain pour ce mal, & duquel cependant je n'ay jamais veu que de funeſtes effets; ils reïterent pluſieurs fois la ſaignée, ne purgent point du tout, & ne ſe ſervent pas meſme de lavemens anodins, quelques violentes que ſoient les épreintes ou les tranchées, de crainte, diſent-ils, d'augmenter le mal, ils n'employent que des remedes purement aſtringens, pour arreſter promptement le flux de ventre, ſans remedier à la cauſe, & enfin comme les malades tombent preſque toujours dans une inſomnie fâcheuſe par la vehemence des douleurs, ils leur donnent pluſieurs priſes d'opium, ſans aucune preparation, en mettant juſques à dix grains pour châque doſe.

Quoy

Quoy que les Indiens ſoient accoutumez à l'opium, les Pandites ne voyent que trespeu des leurs gueris par ſon moyen, non plus que par leurs autres remedes; mais ſi cette methode eſt pernicieuſe aux Orientaux, elle a été encore plus funeſte à ceux de nôtre nation, qui ont voulu haſarder de ſe faire traiter par ces Medecins Gentils, & je puis aſſeurer n'avoir jamais veu entre leurs mains aucun des nôtres, malade de diſſenterie, qui n'y ait pery. Ce que les perſonnes qui connoiſſent l'effet de l'opium, n'auront pas de peine à croire, c'eſt pourquoy j'ay toujours eu une ſi grande repugnance à me conformer aux manieres cruelles de ces Gentils, que j'ay plûtôt ſouffert que ceux que je traitois, les appellaſſent & receuſſent leurs remedes de leurs propres mains, que de les donner moi-même: ainſi qu'il arriva pendant mon ſejour dans le Malabar, à un Religieux que je traitois, qui étant malade d'une grande diſſenterie avec fievre, voyant que ce qu'il avoit pris juſques alors, ne le gueriſſoit pas, me pria d'agréer, qu'on appellât un Pandite, lequel étant venu fit prendre au Pere cinq ou ſix priſes d'opium, mêlé avec de l'huile & du

jagre,

jagre, par le moyen duquel la maladie prit fin par la mort du malade.

J'avois d'ailleurs un ſenſible déplaiſir, de voir le peu d'effet que produiſoient les remedes dont je me ſervois, & un tres-grand deſir d'en découvrir qui procuraſſent efficacement la gueriſon de mes malades. Je voyois des Portugais qui ne ſe ſervoient que de cangé, de ris, de pain & d'eau ferrée, pour le regime de vivre, dans les flux de ventre, & qui n'admettoient que des remedes aſtringens, apres quelques legers purgatifs, rejettans entierement le caillé & l'opium des Pandites. Cette methode me paroiſſoit plus ſeure que celle des Indiens; mais elle ne me ſatisfaiſoit pas.

Enfin j'eus le bonheur d'apprendre d'une perſonne qui étoit dans les Indes depuis pluſieurs années, un remede facile à preparer & à prendre, par le moyen duquel, avec le regime qui luy eſt propre, j'ay guery un tres-grand nombre de perſonnes aux Indes, dans la route, & en France depuis mon retour.

Il eſt vray que comme diverſes cauſes peuvent produire le flux de ventre, il y a quelque changement à faire tant au remede qu'au

qu'au regime, mais cela n'eſt pas mal aiſé, & pourveu qu'un malade ne ſoit pas dans la derniere extremité, de quelque nature que ſoit ſon mal, il peut guerir par ce moyen.

CHAPITRE VIII.

De ceux que les Portugais appellent Esfalfados.

L'On voit ſouvent dans les Indes de ces ſortes de malades que les Portugais appellent Esfalfados; ce ſont des perſonnes qui ont épuiſé leurs forces aux débauches des femmes; ce qui n'eſt pas difficile dans un climat, où par leurs ſueurs continuelles, il ſe fait une grande diſſipation des eſprits: Les Indiens qui ſont plus moderez que les Portugais ſont auſſi plus rarement attaquez de cette incommodité.

La cauſe eſt ce que j'ay déja dit; les ſignes ſont, grande ſechereſſe, chaleur, alteration, inſomnie, nauſée & fiévre continuë, le poux eſt inégal, paroiſſant fort & élevé & tout à coup ſi foible, qu'on a peine à le trouver: les urines fort rouges mais toujours claires.

Comme ce mal eſt commun & qu'en ordonnant des remedes contraires, on feroit des fautes irreparables, le prudent Medecin doit ſoigneuſement interroger en particulier ſon malade touchant ſa conduite, ſur tout ſi c'eſt quelque jeune homme qui n'oſe s'expliquer en preſence de ſes parens, parce que la fiévre trompe ſouvent des Medecins, & l'on a veu des perſonnes mourir, pour avoir été ſaignées ſeulement une fois en cét état.

Toute la gueriſon conſiſte à retablir les forces en nouriſſant les malades avec des viandes de bon ſuc & de facile digeſtion, comme des œufs frais, & des panades faites avec le ſuc des viandes exprimées ; il leur faut donner pour breuvage de bon vin, plus ou moins trempé, ſuivant qu'ils y ſont accoutumez, & non pas de l'eau ny de la ptiſanne, ſans avoir aucune apprehenſion d'augmenter la fiévre, puiſqu'au contraire cela ſert à la diſſiper bien-tôt.

CHAPITRE IX.

De la petite Verole.

L'On ne connoît point d'autre peſte aux indes que la petite verole, elle y eſt contagieuſe comme en Europe, & quoy qu'elle dût y être moins dangereuſe, à cauſe que la chaleur ouvrant les pores facilite l'expulſion du venin, elle y fait neantmoins de plus grands ravages, parce que les Pandites n'aydant jamais la nature par aucun remede, elle ſuccombe ſouvent ſous le poids des humeurs. Ces Gentils étoient tous ſcandaliſez, de nous voir ordonner la ſaignée & les lavemens, avant l'éruption des puſtules, & quoy qu'ils en viſſent un heureux ſuccez, ils ne pouvoient ſe reſoudre à imiter nôtre conduite.

Les Malabares ſont plus cruels que tous les autres Orientaux, envers ceux qui ont la petite verole, & non contens de ne les pas ſecourir, crainte de gagner le mal, ils mettent les malades dehors & loin des maiſons, les expoſent ſous quelque arbre, & n'en prennent point d'autre ſoin, que celuy

de leur porter tous les jours du Cangé, qu'ils laiſſent prés d'eux, ſans le leur faire prendre, ne les touchant point qu'ils ne ſoient entierement gueris & cela fait, comme on le peut aiſement juger, que la plûpart en meurent.

CHAPITRE X.

Des morſures de Couleuvres.

ENtre les Couleuvres des Indes, quelques unes ſont ſi pernicieuſes, que ceux qui ſont infectez de leur venin, meurent auſſitôt, ſans qu'il ſoit poſſible de les ſecourir: telles ſont les vertes, le poiſon des autres étant plus lent, donne le temps d'y remedier. L'on ſe ſert dans l'Inde d'une pierre que l'on dit ſe trouver dans la tête de quelques Couleuvres, & que pour cette raiſon on appelle en Portugais, *Pèdra de Cobre*, ou pierre de Couleuvre; l'on l'applique ſur la playe, où elle s'attache, ſans qu'il ſoit beſoin de l'y faire tenir, & lors qu'elle eſt imbibée d'autant de poiſon qu'elle en peut con-

contenir ; elle tombe d'elle-même, l'on la met dans du lait, où elle ſe décharge de ce qu'elle a attiré, & l'on continuë ainſi à l'appliquer ; juſques à ce qu'elle ne s'y tienne plus d'elle-même, ce qui marque qu'il n'y a plus de danger. Lors qu'on a mis cette pierre dans le lait, elle y laiſſe tout le venin, & le lait paroît remply d'ordures, & chargé de diverſes couleurs. J'ay ſouvent veu l'effet de ces pierres, l'on en trouve peu de bonnes, & beaucoup de contrefaites qui n'ont aucune vertu. Ainſi lorsqu'on n'a pas une bonne pierre, & qu'on a été mordu d'une couleuvre, il faut promptement ſcarifier la partie, puis tirer le ſang avec un cornet ou une ventouſe, mettre ſur la playe des remedes propres à attirer continuellement le venin au dehors, la laiſſer longtemps ouverte, faire diete, mettre toujours du jus de citron dans ce que l'on mange, boire de bon vin, & uſer frequemment de la poudre de vipere, ſi l'on en a : ce ſont là ce me ſemble les meilleurs cordiaux dont on peut uſer en ces occaſions.

Comme le poiſon de ces animaux eſt extremement ſubtil, & que le cœur eſt ſouvent infecté avant qu'on ait pû faire de remedes,

l'on voit perir miſerablement un tres-grand nombre de perſonnes.

C'eſt la connoiſſance du danger qui porte quelquefois des gens, à ſe couper eux-mêmes les parties offenſées; ainſi que le fit un certain Naher pendant mon ſéjour à Tilſcery: cét homme ayant un peu trop bû de Tary, trouva un petite Couleuvre Capel, la prit par la queuë & s'en joüa ſi long-temps, qu'enfin elle le mordit au doit indice, le Naher malgré ſon yvrognerie, connoiſſant le danger où il étoit de perdre la vie, tua le ſerpent, & ſe coupa le doigt ſur le champ.

CHAPITRE XI.

Du mal que les Portugais appellent Bicho.

LE mot de *Bicho*, en Portugais, ſignifie un ver de terre, ou une petite bête: l'on s'en ſert auſſi pour exprimer trois differentes incommoditez qui ſont particulieres au Breſil. La premiere eſt cauſée par une eſpece de ver fort long & délié, lequel s'engendre dans les jambes, y cauſe de cruelles douleurs, produit des ulceres avec grande corruption, &

& enfin la grangrene, ſi l'on neglige d'y remedier, en ouvrant legerement la peau, & tirant le ver, le tournant au tour d'une éguille, ou d'une petite brochete, doucement, de crainte qu'il ne ſe coupe, parce qu'il ne peut plus être tiré ſans faire une grande ouverture; lorsqu'il eſt dehors, il faut deterger l'ulcere & le cicatriſer avec les remedes ordinaires.

Le Bicho de la ſeconde eſpece, eſt un ſi petit ver, qu'il eſt imperceptible aux yeux les plus clair-voyans. Il s'en trouve quantité dans les maſures, dans les lieux où l'on bâtit, & dans tous ceux où il y a de l'ordure & de la pouſſiere: ils s'attachent aux pieds, entrent par les pores ſans ſe faire ſentir, ſe mettent entre la peau & la chair, & ſouvent entre les ongles. Les Negres & les Breſiliens qui vont pieds nuds, en prennent facilement, & les Européens, pour avoir des bas & des ſouliers, n'en ſont pas pourtant exempts. Ces petits vers ne font d'abord aucune douleur, & ſi l'on n'a un grand ſoin de viſiter tous les jours ſes pieds, l'on ſeroit long-temps ſans s'en appercevoir: ils croiſſent dans la peau, ſont gros comme un pois dans quinze jours, &

ſe font remarquer par leur couleur noire. Il les faut ôter ſi-tôt qu'on s'en apperçoit, parce que plus ils ſont gros, plus il y a de difficulté à les tirer & que par un long ſéjour ils corrompent la partie, & y font des ulceres ſi malins, que l'on voit aſſez ſouvent des Negres avoir les pieds tous décharnez, & les os découverts. L'on ne peut ſe garantir de ces petits vers, tout le monde en prenant indifferemment, mais ceux qui ont ſoin d'y prendre garde, n'en ſouffrent pas beaucoup, en les tirant de bonne heure; s'ils ont cauſé de la corruption & fait des ulceres, ils doivent être gueris par les remedes ordinaires; apres en avoir ôté tous les vers, ou les ayant fait mourir avec du tabac pulveriſé.

Les Portugais habituez au Breſil appellent encore Bicho, une inflammation du fondement, qui eſt également frequente & dangereuſe dans ce pays, elle eſt toujours ſuivie du mal de tête, d'épreintes, grande chaleur en la partie malade, & quelquefois de la fiévre. Si l'on la neglige il s'y fait en peu de jours des ulceres venimeux, qui ont donné lieu au nom de Bicho.

Ceux

Ceux qui ſe lavent ſouvent ces parties, ſont moins ſujets à cette incommodité que ceux qui ne le font pas. D'abord qu'on s'en croit attaqué, il faut étuver pluſieurs fois le jour, la partie avec une décoction de limons, à laquelle on ajoutera quelques grains de ſel. L'on introduit auſſi heureuſement dans l'inteſtin, des petits quartiers de limon, & cela arrête quelque-fois le mal tout court dans ſon commencement; s'il y a déja une corruption notable, l'on a de coutume de détremper de la poudre à canon dans de l'eau roſe, ou de l'eau de plantain, & de ce liniment l'on en imbibe de petits linges, que l'on met dans le fondement. Aprés l'avoir bien étuvé avec la décoction de limons, quoy qu'il y ait de la fiévre, il faut bien ſe donner garde de ſaigner dans cette occaſion, l'experience ayant fait connoître que ce remede eſt fort préjudiciable; l'on peut ſeulement donner frequemment des lavemens anodins ou déterſifs, ſuivant que la corruption ou l'inflammation, ſont plus ou moins grandes, & purger doucement ſur la fin.

CHAPITRE DERNIER.

De l'Eſſence de Perſe, & de la Cephalique.

PEndant mon ſéjour au Bander-Abaſſy, je connus un Etranger qui avoit de tres-belles lumieres, & qui avoit pratiqué la Medecine dans les pays Orientaux, durant pluſieurs années; j'eus occaſion de luy rendre quelques ſervices, & cela l'obligea à m'enſeigner la preparation de deux Remedes, par le moyen deſquels il s'étoit acquis une grande reputation. Le premier eſt, l'Eſſence de Perſe, que je nomme ainſi, à cauſe que c'eſt dans ce Royaume que j'en ay eu le ſecret.

Elle eſt un preſervatif admirable contre l'Epilepſie, & l'Apoplexie, ſi l'on en prend une ou deux fois la ſemaine, ſur tout pendant l'hyver une cuillerée à jeun, ſeule, ou meſlée avec deux cuillerées d'eau de betoine.

Si l'on en donne une ou deux cuillerées, ſeule, aux épileptiques, au temps de leur accez, elle le finit ſur le champ. Elle fait quelques fois le même effet, aux perſonnes qui ſont actuellement ſurpriſes d'apoplexie, & l'on peut leur en donner en même quantité, & s'il eſt neceſſaire reïterer pluſieurs fois en un même jour, ſans rien apprehender.

Elle

Elle remedie à toutes les vapeurs des femmes, leur en donnant au temps du beſoin une cuillerée, ſeule ou mêlée avec deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ſelon que la vapeur eſt plus ou moins forte.

Elle provoque les mois, en prenant pendant quelque temps, une cuillerée à jeun.

Elle facilite l'accouchement, en donnant trois cuillerées ſeule, au temps des plus fortes douleurs.

Si l'on en prend une ou deux cuillerées ſeule ou meſlée, avec quatre cuillerées de bon vin, au commencement du friſſon, & que l'on continuë pendant trois ou quatre accez, elle guerit tres ſouvent les fievres intermittentes.

Appliquée exterieurement, elle guerit les contuſions, les playes recentes, ôte la pourriture des ulceres, & ſi l'on en met d'abord ſur une partie brûlée, il ne s'éleve pas de veſcies.

L'autre remede que j'appris de cét Etranger, & que j'appelleray comme luy, l'eſſence Cephalique, eſt beaucoup plus efficace que le precedent, contre l'Apoplexie, il ne ſe donne qu'au temps du beſoin & non par précaution, on en prend une petite demi-

cuillerée

cuillerée à chaque fois, & l'on peut ſans crainte reïterer s'il le faut.

On en peut donner en meſme quantité aux épileptiques, & aux femmes qui ont des vapeurs que cette eſſence appaiſe ſoudainement, auſſi bien que les coliques.

Elle empeſche la douleur des dents, ſi l'on met ſur l'endroit de la douleur un peu de coton qui en ſoit imbibé.

Elle appaiſe la douleur des goutes, en frotant la partie malade. S'en ſervant en la même maniere elle reſout les tumeurs froides: il n'y a preſque point de dartres qu'elle ne gueriſſe, ſi l'on les en frote legerement pendant quelques jours, une ou deux fois le jour.

Il faut remarquer que quelque choſe que j'aye pû dire des vertus de ces deux remedes, quand il s'agit des maladies internes, il ne faut pas pour cela negliger les remedes dont on a coutume de ſe ſervir en ces occaſions.

Ceux qui voudront uſer de ces eſſences, les trouveront fidelement preparées chez tous les Apotiquaire.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

A.

Achats, dans les Indes comment ſe font les grands achats, *page* 157. Que doivent faire ceux qui n'ont que peu d'argent pour acheter des marchandiſes. *ibid.*

Achen, ce que c'eſt qu'Achen. 154. Quel gain on peut faire d'y envoyer des marchandiſes, & quelles ſont celles qu'on doit y porter. 176. Comment s'habillent les Créols de cette Iſle, *ibid.* On y porte de l'argent qu'on trafique; combien il y a à gagner, 177. quel eſt le retour des marchandiſes qu'on y tranſporte. *ibid.*

Action dénaturée, & digne de pitié. 96

Admiration, ce qui cauſe de l'admiration & de l'étonnement parmi les Gentils. 65

Affaires, ce qu'éxigent de nous nos propres affaires. 174

Aage, quel âge peut avoir l'Empereur qui régne aujourd'hui dans le vaſte Empire du grand Mogol. Comment cet Empereur eſt monté ſur le Trône, 59. Les meſures qu'il garde pour éviter d'être détrôné par ſes Enfans, ou quelques autres. *ibid.*

Aigles de mer, de quelle longueur peuvent être leurs aîles. 12

Alcions,

Alcions, de quelle couleur ſont les Alcions, leur groſſeur, & en quel tems on en voit le plus. 12
Amour, petite deſcription de l'Amour. 36
Anglois, les Anglois de la nouvelle Compagnie ont une Loge à Chinchurat. 47. Comment s'appelle le principal Comptoir des Anglois, & qui ſont les lieux où ſont établis leurs Magazins. 162
Animaux, combien de ſorte d'animaux Volatils & autres, on trouve à Bengale, & ce qu'ils ont de particulier. 52, 53
Année, en quel tems les Indiens commencent l'année, & comment-ils en célebrent le premier jour. 86. 88
Arabes, les Arabes trafiquent dans les Indes, quel eſt l'endroit où ils vont faire ordinairement leurs Cantaiſons. 184
Arrivée, quel jour nous ſommes arrivez à Pondichery; de quelle diſtance la Rade eſt éloignée de terre; comment on peut aborder, 28. Pourquoi on ne peut ſe ſervir de chaloupes, ni de canots. 29
Argent, lors qu'on ſe propoſe d'aller dans les Indes, on ne doit porter avec ſoi que de l'argent non monnoyé, & quelle eſt la raiſon, 154. Comment s'appelle l'argent monnoyé dont on ſe ſert dans les Indes, 186. Comment on y fait valoir ſon argent, 175. Quel eſt le moyen le plus ſûr, & quel eſt le plus lucratif pour faire valoir ſon argent. *ibid.*
Arméniens, les Arméniens trafiquent auſſi dans les Indes, quel eſt leur Trafic, & comment ils négocient n'ayant aucun Comptoir, ni Pavillon. 170
Armoiſin, ce que c'eſt qu'un Armoiſin, & d'où on tire ces Etoffes. 182

Aſcenſion, c'eſt une Iſle inhabitée, & pourquoi, 117. Par quel degré eſt cette Iſle, & dans quelle Hémiſphére elle eſt ſituée, *ibid.* Il y a tant de gibier, & ſi privé, qu'on le tuë à coups de bâton, *ibid.* En quel tems les tortuës y vont à terre. *ibid.*

Attraits, pourquoi difficilement réſiſte-t-on aux attraits du beau ſéxe. 35

Auguſtins, ſont des Religieux fort peu réguliers aux Indes, & pourquoi. 48

Avance, pourquoi il ne faut faire aucune avance dans les Indes aux Ouvriers. 159

Avancement, la Compagnie Hollandoiſe veut l'avancement de ceux qui ſont à ſon ſervice, & quelles ſont leurs raiſons, 165, 166. Les Hollandois & les Anglois avancent de l'argent à ceux qui ſont à leur ſervice, & quelles raiſons ils ont. 168

Augmentation, en quel tems les Marchandiſes augmentent à Bengale, & pourquoi. 170

Avidité, la trop grande avidité eſt ſouvent préjudiciable, & ſur tout à un Marchand. 183

B.

Baignans, qui ſont ceux qu'on appelle ainſi. 48

Balaines, de la groſſeur des Balaines qu'on trouve dans les Mers du Levant. 10

Ballaſord, c'eſt un Païs ſitué en terre ferme, où la Compagnie Françoiſe a un Comptoir, 37. On en tire des Toiles. 39

Banc des Aiguilles, de quelle profondeur eſt la Mer ſur ce banc, ſa longueur, où il eſt ſitué, 13. Quels poiſſons on trouve ſur ce banc. *ibid.*

Banqueroutiers; Comment on punit les Banqueroutiers aux Indes. 160

Banquiers, il y a aux Indes des Banquiers, qui changent tout l'argent qu'on apporte d'Europe, 155, 156. Il y en a qui ſont prépoſez pour le petit Change, 192. Quels ſont leurs Droits. *ibid.*
Baſaras, ce que c'eſt. 38
Batavia. 144
Batême, comment ſe fait ſur les Vaiſſeaux le prétendu Batême en paſſant ſous la Ligne Equinoctiale; & qui ſont ceux qui ont établi cette Cérémonie. 8, 9
Bazin, d'où on tire les meilleurs Bazins. 194
Bengale, c'eſt un Royaume, ſous quelle domination il eſt, 58. Sa ſituation, 83. Sa diſtance à nôtre égard, 50. Sa fertilité, 51, 52. Comment eſt préſervé de la Peſte, 56. Son Climat, 57 Eſt appellé le Magazin des Indes. 51
Bengaliſtes, qui ſont ceux qu'on appelle ainſi, 51. Quelle Religion ils profeſſent, & quelles Divinitez ils adorent. 61
Beſtel, ce que c'eſt que le Beſtel, quel effet il fait dans la bouche en le mâchant, 51. Comment on s'en ſert. 52
Bêtes féroces, de quelle ſorte on en trouve aux Indes. 54, 55
Bien, les Bengaliſtes ne ſe mettent pas en peine d'amaſſer du bien, pourquoi. 78
Billets, on ne ſe ſert aux Indes que de Billets. 159
Bois, on trouve peu de bois à bâtir dans les Indes, comment on y bâtit les maiſons, pourquoi on les éléve peu. 31
Bonites, eſt un bon poiſſon, ſa groſſeur. 10
Bonne foi, les Marchands Maures ont de la bonne foi. 185
Bonne ponſe, ce que c'eſt, qui s'en ſert, & comment on s'en ſert. 21

Bot,

Bot, ce que c'eſt, à quoi ils ſervent, & combien la Compagnie en entretient. 99
Bourbouilles, ce que c'eſt, en quel tems ſont plus communes. 57
Bouries, ce que c'eſt. 90
Bouſſole, un Vaiſſeau ne marche que difficilement ſans bouſſole, ce que c'eſt. 25
Brames, ce que c'eſt. 66
Briſants, ce que c'eſt, où ils ſont forts. 95
Broderies, en quel lieu ſe font les plus belles aux Indes. 58

C.

C*Aches*, Monnoye des Indes. 188
Caffé, d'où il vient, pourquoi il ne peut croître ailleurs. 179
Cailman, ce que c'eſt, ſa longueur, ſa groſſeur, ſa forme, ſa force, 54. Comment on évite ſa pourſuite. 55
Cale, eſpéce de châtiment qui s'éxerce ſur les Vaiſſeaux. 22
Calme, aprés un gros vent, le calme eſt dangereux. 122
Caltia, Déeſſe des Gentils, ſa figure, 65. Quelles offrandes on lui fait, ce qu'on en fait aprés qu'elle a été expoſée. *ibid.*
Cameleon, ce que c'eſt, ce qu'il y a à remarquer. 95
Canarie, quel vin on y recueille. 7
Canelier, ce que c'eſt, 163. Comment vient la Canelle. *ibid.*
Cap de Bonne Eſperance, à qui appartient, 14. Sa ſituation, ce qu'on y cueille, 15. Quels ſont les Peuples du Cap, & leurs Divinitez. *ibid.*
Cape, ce que c'eſt que mettre à la Cape; quand & pourquoi. 107
Capucins, ſont Curez de Pondichery. 34

Carlets, ce qu'en faut la chair, & l'écaille. 93
Cariaiſon, eſt aiſée à faire aux Indes, comment elle ſe fait. 170
Caſſembazard, ce que c'eſt. 47
Caſtre, ce que c'eſt. 66
Ceilan, Iſle à qui elle appartient, ce qu'on en tire. 26. 163
Cérémonie, digne de remarque, quand ſe fait & comment. 62. 77
Cerf, en quoi différent des nôtres. 54
Chaboux, ce que c'eſt, comment s'éxécute. 160
Chagrin, pourquoi eſt dangereux ſur Mer. 115
Chamdernagor, Comptoir. 47
Chanvre, à quoi ſert dans les Indes, & ſa graine. 51
Chaſſe du Tigre, comment ſe fait. 91
Chauve-ſouris, de quelle groſſeur ſont aux Indes. 53
Chaux, d'où l'on tire, & fait la chaux à Bengale. 49
Chevaux, ſont bons aux Indes. 56
Chevaux ſauvages, bons dans l'Iſle Bourbon, leur uſage. 109
Chiens, petits chiens rares dans les Indes, pourquoi, ſont aimez des Maures, & pourquoi. 56
Chiens ſauvages, comment s'appellent. *ibid.*
Chinchurat, grande Ville, 47. Anglois, & Hollandois, y ont un Comptoir. *ibid.*
Chine, ce qu'on doit y porter, quel gain il y a à faire, meſures qu'il y a à garder. 182, 183
Chuquelas, ce que c'eſt, d'où on les tire. 194
Circulation, ce qui l'empêche aux Indes, quel remède. 83
Climat, quels ſont les plus mauvais. 26. Bonté du Climat de l'Iſle Bourbon. 108
Cobe, ce que c'eſt. 193
Cocotier, eſt un arbre particulier, ſon utilité, ſon fruit, longueur de ſes feuilles. 31

Combat, digne de remarque. 55
Commerce, quel eſt le Commerce des Anglois aux Indes, le nombre des Vaiſſeaux qu'ils y envoyent tous les ans. 167
Compagnie, quelle monnoye fait battre à Pondichery. 189
Comptoir, combien la Compagnie Françoiſe a de Comptoirs généraux dans les Indes. 161, 162
Conditions, Gentils ne peuvent paſſer d'une condition à une autre. 67
Conduite, à quoi ſe réduit celui qui manque de conduite. 174
Congé, comment s'obtient chez les Hollandois aux Indes. 165
Conteſtation, comment ſe vuident entre les particuliers aux Indes. 160
Converſation, aſſez particuliére. 96
Corail, à quoi ſert aux Indes. 172
Coris, ce que c'eſt, où on les trouve, 180. A quoi ils ſervent, & pourquoi on le achétent. *ibid.*
Cormorans, quelle ſorte d'oiſeaux, & où ſe trouvent. 115
Côtes, quels animaux ſe trouvent le long des Côtes du Cap de bonne Eſpérance. 15
Côtes de Coromandel, quel négoce s'y fait. 181
Cottonier, eſt une Plante, comment vient & fleurit. 51
Cottonis, d'où ſe tirent les meilleurs. 171
Couleuvres, leur grandeur & groſſeur, 55, 56. Elles s'apprivoiſent, & danſent. *ibid.*
Coup de Partance, ce que c'eſt. 37
Coupans, eſpéce de monnoye, leur valeur. 188
Courage, céde quelquefois à la force. 98
Courges, ce que c'eſt. 189
Courtiers, il y a des Courtiers aux Indes, 155. Il faut prendre garde à eux, 156. Leur Droit. 159
Crédit, Indiens ne font point de crédit. 158

D.

Daca, Ville eſtimée pour ſa Broderie. 58
Danger, eſt grand pour un Vaiſſeau en mer s'il eſt ſurpris par un Pichaud. 18
Danois, leur Commerce aux Indes, 169. Ont leur Comptoir à Bengale, pourquoi, *ibid.* Ont leur Loge proche des François. 49
Danſeurs, ſont fréquens aux Indes, leur adreſſe. 45
Découverte, un Matelot eſt toûjours à la découverte, ſur tout en tems de Guerre. 121
Degré, ſous quel degré eſt Bengale. 50
Deſcription, de pluſieurs Oiſeaux curieux. 53
Diable, Poiſſon, ſa forme. 13
Diamant, où ſe trouvent les Diamans aux Indes, 195. Comment ſe vendent aux Européens, *ibid.* Indiens ne montrent jamais qu'un Diamant à la fois. 197
Dingues, ce que c'eſt. 29
Directeur, quelles qualitez doit avoir. 17
Diſcretion, pourquoi ceux qui trouvent les Diamans ne ſe confient pas à tout le monde, 195. Meſures qu'on doit garder en cette rencontre. 194
Diſſimulation, dangereuſe ſur un Vaiſſeau. 138
Dorade, Poiſſon, ce que c'eſt. 16
Droit honorifique, en quoi conſiſte aux Indes, 85. A qui le grand Mogol l'accorde. *ibid.*

E.

Eau de mer, comment ſe diviſe quand elle eſt enlevée par les Pompeux, ou Pichauds. 18, 19
Eau douce, fort menagée en mer. 119
Echéance, Billets ſe payent aux Indes à l'échéance, comment, 159. Comment le Debiteur eſt contraint de payer. *ibid.*

Ecole,

Ecole, Cérémonies des Gentils, quand ils mettent leurs enfans à l'Ecole. 95
Etraſement, Gentils ſe font écraſer, & pourquoi. 77
Eléphant, ſe trouve aux Indes. 56
Empreſſement, à contre-tems. 41
Enjouan, ce que c'eſt, 19. Son étenduë, 23. Ses Habitans, & leur Religion. *ibid.*
Enyvrer, un Matelot ne doit pas s'enyvrer, & pourquoi. 104
Epiceries, qui ſont ceux qui poſſédent le plus d'Epiceries aux Indes. 163
Equipage, paſſe en revûë avant que de ſe mettre en mer, & pourquoi. 5
Eſpérance, réveille les eſprits, & les porte à la joye. 41
Etat, ce qui contribuë à rendre un Etat Floriſſant. 150
Eſtre, il y a un premier Eſtre, raiſonnement ſur ce principe. 61

F.

Faquers, ce que c'eſt, leurs penitences, 71
Charment les bêtes féroces. 90
Faſte, néceſſaire aux Indes. 85
Faux Monnoyeurs, il y en a dans les Indes. 188
Félicité, d'un vrai Amant, en quoi conſiſte. 46
Femme, comment ſe brûle aprés la mort de ſon mari. 69
Fidelité, d'un ſerviteur relevée & comment, 166
Fidélité des ſerviteurs aux Indes n'eſt pas grande. 109
Figues, appellées Bananas. 24
Fin, de l'Auteur. 102
Forban, ce que c'eſt. 22

Foree, des Hollandois aux Indes, quelle, le nombre de leurs Vaiſſeaux, 164. Leur Commerce. *ibid.*
Fortune, eſt facile à faire dans les Indes. 174. 197
Foux, ce que c'eſt. 13
Francorin, ce que c'eſt, comment ſe fait. 110
Fruitiers, où ſont établis dans les Indes, 192. On a de la peine à trouver de la monnoye chez eux, pourquoi. *ibid.*

G.

Gain, cauſe du grand profit qui ſe fait aux Indes, 156. Gain d'un Maure par jour. 82
Galle, Iſle inhabitée, où eſt ſituée. 90
Gange, Fleuve, 38. Eſt adoré par les Gentils. 61
Garis, ce que c'eſt, 83. qui ont droit d'en porter. 85
Gentils, reconnoiſſent un premier Eſtre, 61. Leur maniére de vivre. 63
Gibier, fort commun dans l'Iſle Bourbon. 109
Giroflier, ce que c'eſt, comment vient le Girofle. 163
Goiſmond, ce que c'eſt, ou ſe trouve. 120
Golgotha, Loge des Anglois. 40
Gomere, Iſle. 7
Gouverneur, de Pondichery, quel il eſt. 29
Groſſe, ce que c'eſt, ce qu'il faut faire, & les précautions d'un Négociant à cet égard. 174, 175

H.

Habillement, des Maures, 78. Des Indiennes, 79 Leurs Joyaux, & la maniére de les mettre, 80 Des Pauvres. 81
Habitans, de l'Iſle Bourbon, quels ont été les premiers. 120

Habitude, effets qu'elle produit. 40
Helene, (*Sainte*,) Iſle, ſa ſituation. 117
Hennebon, Iſle. 4
Hiſtoire plaiſante. 91
Hollandois, ont une belle Loge à Chinchurat, 47
Quel eſt leur principal Comptoir aux Indes, & les lieux de leurs Magazins. 162. 163. 164. 167
Horloges de Bengale, ce que c'eſt, 83. Comment ſonne. 85
Hotantots, Peuple. 14
Huîtres, de quelle peſanteur ſe trouvent aux Indes, maniére de les ouvrir. 49

I.

Jalouſie des Maures, quelle, 79. Celle des Gentils. *ibid.*
Jamavars, ce que c'eſt, d'où ſe tirent. 171
Jean de Nouë, Iſle inhabitée, eſtimée flotante. 19
Jéſuites, Curez de Chinchurat & des environs. 49
Indes, ce qui les rend opulentes, 152. Ce qu'on en doit penſer. *ibid.*
Indiens, leur tempéramment, leur inclination. 77
Innondation, d'où procéde. 18
Inſectes, en quelle ſaiſon ſont en plus grand nombre a Bengale. 57
Intérêt, il y a des occaſions où il eſt dangereux de ſe laiſſer trop conduite a l'intérêt. 113
Intérêt, de l'argent aux Indes. 175
l'Interêt, anime ſouvent un ſerviteur. 167
Joye, quelle, quand on arrive d'un long Voyage. 125
Iſle Bourbon, ſa grandeur, ſa fertilité. 109, 110, 111
Iſle Majotte, ſa ſituation. 19
Iſle Robin, ce que c'eſt. 16

L.

Lapins, ne ſe trouvent point à Bengale. 53
Latitude, comment ſe trouve. 105
Liberté, eſt grande aux femmes des Gentils. 79
Liévres, rares à Bengale. 53
Ligne Equinoctiale, cérémonie qui s'y obſerve. 8, 9
Livre, ce qu'elle péze aux Indes. 189
Loge de la Compagnie à Bengale, comment s'appelle. 47
Longitude, comment ſe connoît. 105
L'Orient, Port de Mer de France. 5
Loups marins, ce que c'eſt. 11
Lune, régle les années chez les Maures & chez les Gentils. 65

M.

Madagaſcar, Iſle, ce qu'on y cueille, ſes Habitans, ſon étenduë, 16. Comment les François l'ont perduë. *ibid.*
Madére, Iſle, où on recueille de bon vin, ſa qualité. 7
Madras, à qui appartient, ſa ſituation. 163
Maiſons Religieuſes, combien il y en a à Pondichery. 34
Malabares, ne veulent pas ſouffrir les Moines. 25
Maldives, Iſles, leur ſituation, 179. Marchandiſes qu'on y porte, & le retour. 180
Mallemoles, ce que c'eſt. 57
Maniére groſſiére des Marins, 130, 131. Leur bonne foi. 133
Mans, ce que c'eſt. 189
Manufactures, où ſont les plus belles des Indes. 162
Marchands, leur Politique, 79. Aux Indes quels, 155 Ce qu'on trouve chez eux. *ibid.*

Marchandiſes, quelles, tire la Compagnie du Comptoir d'Ougly. 57
Marchandiſes d'Europe, ne ſont pas propres aux Indes, pourquoi, 172. Marchandiſes coutent peu aux Indes, 155. Sont à meilleur marché chez les Ouvriers, que chez les Marchands. 171
Mariage, comment, & à quel âge ſe contracte aux Indes, 68. La cérémonie qui s'y obſerve. 69
Maringoins, ce que c'eſt. 57
Marons, chiens. 55
Marons de Mer, où ſe trouvent, & comment viennent. 20
Marſouins, Poiſſons bons à manger. 11
Martins, ſorte d'oiſeaux. 53
Matelots, quand ils meurent ce que l'on fait, 106 Triſte vie, celle d'un Matelot. 119
Maures, comment vont aux Indes, 78. Ils aiment la chaſſe, 86. Ils ont grand nombre de bâtimens & pourquoi, 184. Ils ont de la bonne foi, 185 Ils ont des Citadelles, 48. Leur Loi. 59
Maxime, des Hollandois touchant les Equipages des Vaiſſeaux, 165. Quelle maxime on doit garder parmi les Indiens. 196, 197
Meſiance, qu'on doit avoir des Chinois. 183
Méridiane, pourquoi ſe fait. 99
Mers Indiennes, où commencent. 16
Meſures, que doivent prendre ceux qui veulent aller négocier aux Indes. 187, 188
Metempſycoſe, eſt crûë par les Bengaliſtes, 63. Ce qu'ils mangent, & comment ils l'apprêtent. *ibid.*
Miſtis, ce que c'eſt. 81
Mogol, ſa maxime politique pour ſe conſerver ſon Empire. 60
Moiſſon, en quel tems ſe fait à Bengale. 57
Monnoye, dans les Indes quelle. 186

Moribond, doit demander à être porté le long du Gange. 71
Mort, ſur un Vaiſſeau, ce qu'on fait de lui. 11
Mort de chien, ce que c'eſt. 83
Mortalité, combien il eſt mort de monde ſur le Vaiſſeau. 26
Moſquée, ſa deſcription. 23
Mouſſelines, leurs différens noms, 193. Sur quoi s'en régle le prix. 194
Moutarde, comment vient la moutarde. 51
Moutons, leur groſſeur. 15

N.

Negoce, différence du Négoce des Indes, & de celui de l'Europe. 155
Nœud du Mariage, eſt le tombeau de l'Amour. 41
Noyer Muſcade, ce que c'eſt, 164. Comment vient ce fruit. *ibid.*

O.

Oiſeaux de Proye, quels ſe trouvent à Bengale. 55
Oiſeaux du Cap. 13
Oiſeau de Paradis, ce qu'il a de particulier. 53
Opium, comment on le cueille, quel Commerce s'en fait dans le Levant. 58
Or, eſt plus commun aux Indes que l'argent, pourquoi. 154
Or des Indes eſt pâle, quelle en eſt la raiſon. 188
Ordre, néceſſaire ſur un Vaiſſeau, & pourquoi. 102
Ougly, Gouvernement dépendant de Bengale, 47 Sa ſituation. 50
Ouragans, ſont beaucoup à craindre. 112

P.

Pagode, ce que c'eſt. 66
Pagode, eſpéce de monnoye. 189
Paillencu Oiſeau, ce que c'eſt, ſa groſſeur. 93
Palme, Iſle fertile en bons vins. 7
Panne, comment on met en panne, & pourquoi. 107
Patemar, ce que c'eſt. 38
Patena, lieu où ſe cueille l'Opium. 58
Peine, à quoi s'expoſe la femme Indienne, qui refuſe de ſe laiſſer brûler avec ſon mari mort. 70
Perles, ou ſe trouvent les meilleures & les plus belles. 195
Permaneque, Rade, on y pêche de bonnes huîtres. 5
Perroquets, de combien de ſortes on en trouve à Bengale. 53
Perſe, quelles marchandiſes on y tranſporte des Indes, & le retour. 181
Perte notable d'un Vaiſſeau Anglois, comment arrivée. 86
Peſte, ce qui garentit Bengale de la peſte. 56
Pic de Teneriffe. 7
Pichaud, ce que c'eſt, quand ils ſont le plus à craindre. 18
Pierres, ſont rares à Pondichery. 49
Place principale des Anglois, comment s'appelle. 162, 163
Pluye, quand tombe à Bengale. 56
Poiſſon, il y a des Lacs ſur les Montagnes de l'Iſle Bourbon, remplis de poiſſons. 109
Poiſſons volans, leur figure, leur bonté, 11. ſont pourſuivis des Bonites. *ibid.*
Poivrier, ce que c'eſt, comment vient le Poivre. 163
Politique des Maures. 59

Politique des Princes Maures. 187.
Pondichery, ſa ſituation, dans quel Climat, 30. Sa grandeur. 33
Poni, ce que c'eſt. 186
Ponſe, ce que c'eſt, les Anglois font peu de repas ſans Ponſe. 21
Ponte, en quel tems les Tortuës font leur Ponte, ce qui couve leurs œufs. 112
Port-louïs. 6
Porto Santo. 7
Portugais, quel eſt leur Commerce aujourd'hui dans les Indes, ce qu'ils y poſſédent. 169
Poudre d'or, où ſe trouve. 154
Poudre à tirer, combien vaut la livre aux Indes. 86
Poules, ont les oſſemens noirs, bonnes à manger. 52
Poules ſauvages, où ſe trouvent. 90
Poupoule, ſorte d'Oiſeau, ſa groſſeur. 114
Prevoyance, eſt néceſſaire. *ibid.*
Prix des étoffes, comment ſe régle. 193
Providence, n'abandonne pas les ſiens. 124
Prudence d'un Marchand, quelle doit être. 197
Purification, en quel tems ſe fait parmi les Gentils. 64

R.

Rafraîchiſſemens, comment ſe fait dans un Vaiſſeau. 112
Rajas, Gouverneurs de Province du grand Mogol. 60
Raqué, ce que c'eſt, maniére de la faire, ſa qualité. 32
Réflexion, que doivent faire ceux qui veulent faire le Voyage des Indes, 153. Sur la vie humaine. 46
Régularité, néceſſaire ſur un Vaiſſeau. 102
Remarque. 112

Repas des Bengaliſtes, 63. Comment ils mangent. 64
Réponſe au ſalut des Vaiſſeaux par ceux du Fort. 6
Requins, ſorte de poiſſons, ſont à craindre. 11
Reſquier, ce que c'eſt. 52
Richeſſes, d'où les Hollandois tirent la plus grande partie. 166, 167
Ris, comment ſe fait cuire, 64. Pourquoi eſt plus abondant à Bengale qu'ailleurs, 177. Combien vaut la livre. 156
Riviére d'Achen ſoigneuſement gardée, & pourquoi. 154
Robins Cordonniers, ſorte d'oiſeaux. 108
Rogue, ce que c'eſt, ſon uſage. 5
Roi des Grailles, ce que c'eſt. 53
Roulis, incommodent les Paſſagers. 6
Roupies, ce que c'eſt, il y en a de pluſieurs eſpéces. 186
Ruſe, tient lieu de force quelquefois. 123, 124

S.

Sagore, ce que c'eſt, pourquoi eſt reſpecté parmi les Gentils. 90
Saiſon où doivent partir les Vaiſſeaux pour Achen. 188
Salpétre, d'où la Compagnie des Indes le tire. 58
Salut, ſe pratique toûjours devant les Forts, ou Citadelles. 95
Sardines, maniére de les pêcher. 5
Scorbut, ce que c'eſt, d'où provient. 20
Service, combien doit durer chez les Hollandois avant que de pouvoir s'en retourner en Europe. 165, 166
Signal, de quel, on ſe ſert pour avertir les Pilotes. 37

Sonder, maniére de ſonder, & pourquoi on ſonde. 94
Soucies, ce que c'eſt, d'où on les tire. 171
Souffleurs, ſorte de poiſſons, ce qu'ils ont de particulier. 10
Soye, ou ſe tire la meilleure. 161, 162
Soye Sauvage, ce que c'eſt, d'où on la tire. 39
Sujet de chagrin, quand on penſe le plus à la joye, réfléxions ſur ce ſujet. 46
Suratte, Ville trés riche, 65. Ce que c'eſt, 194
Quel négoce s'y fait. 179

T.

Tamachars, ce que c'eſt, comment ſe font, & à quelle heure. 65
Tangage, incommode les Paſſagers. 6
Tarif, ſorte de Boiſſon, comment ſe fait, quand elle eſt bonne. 32
Te Deum, pourquoi ſe chante ſur mer. 14. 16. 124
Temperament des Indiens, quel. 77
Tems beau, en quel mois de l'année eſt à Bengale. 56
Terre rouge, ce que c'eſt, & à quoi propre. 182
Tigres, de combien d'eſpeces s'en trouvent dans les Indes. 90
Toile de coton, d'où ſe tire la meilleure, & la plus belle, comment s'appelle. 194
Tons, ſorte de poiſſons. 10
Topazes, quels ils ſont, d'où on les tire, leur uſage. 33
Trafic, comment ſe fait en l'Amérique. 155
Tribut, éxigé par la mer. 8
Tripigny, nom d'un Dieu des Payens des Indes. 7
Tubéreuſes, ſont communes aux Indes. 51

V.

Valeur, inégale des choſes & pourquoi. 151
Veau, qui achéte le veau, doit acheter la mére. 54
Vent aliſée, ce que c'eſt, danger qu'il y a de s'y oppoſer. 178
Vente de marchandiſés, ſur quoi ſe régle. 178
Vie d'un Matelot pendant qu'il eſt ſur mer, quelle. 119
Vigne, combien de fois produit par an. 35. 51
Vin, pourquoi eſt cher dans les Indes. 191, 192
Virvir, ſorte de pénitence parmi les Gentils, pourquoi eſt ainſi appellée, 73, 74, 75. Pourquoi ſe fait. 76
Viſite des marchandiſes, néceſſaire, & pourquoi. 156
Voleurs, ſont fort fréquens dans les Indes. 88

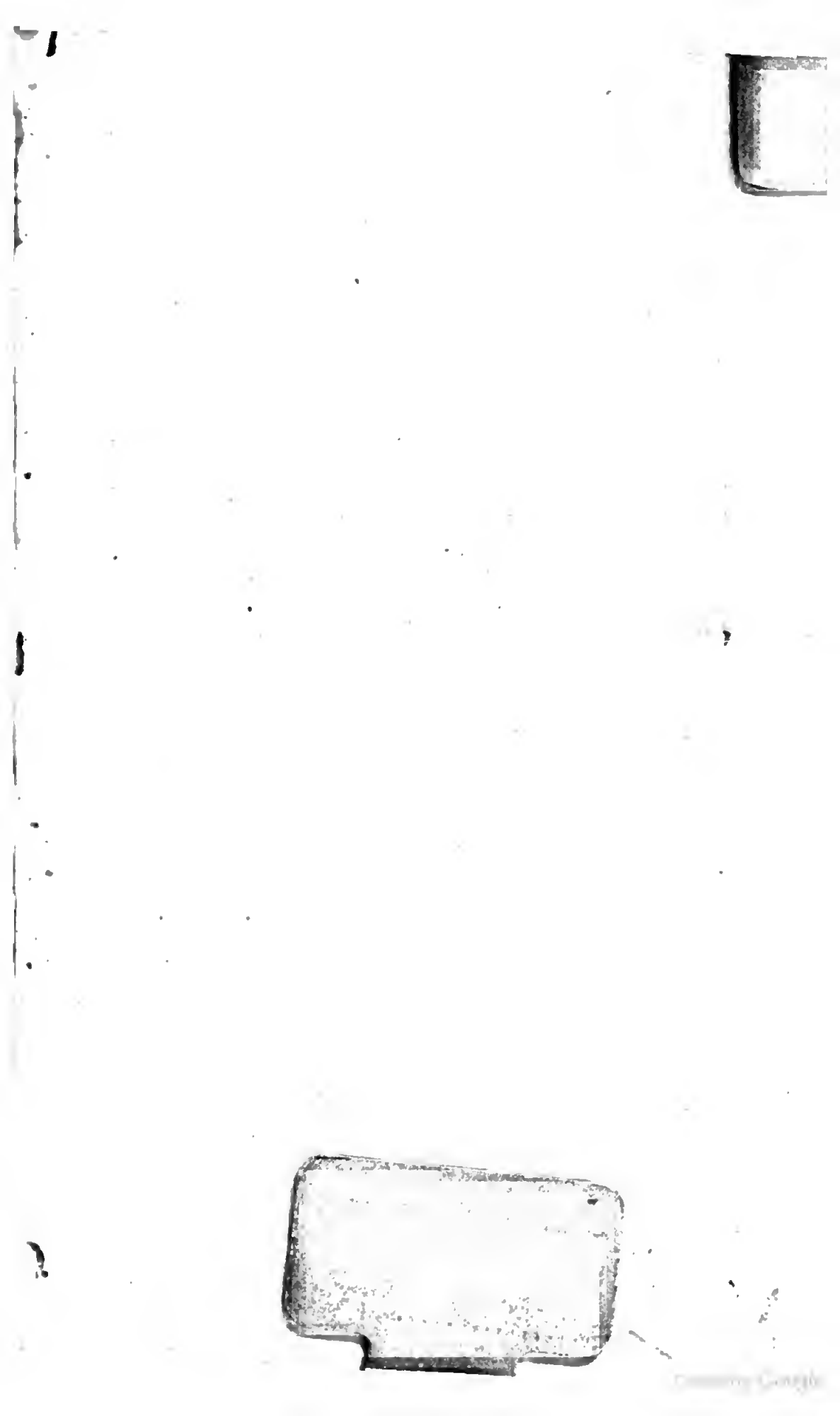
Fin de la Table des Matiéres.

TABLE
DES
CHAPITRES

Des Maladies particulieres aux païs Orientaux & dans la Route, & de leurs Remedes.

CHAP. I. *Du Vomiſſement.* 201
II. *Du Scorbut ou mal de terre.* 203
III. *Des Coliques de Madagaſcar.* 209
IV. *De la Maladie Venerienne en l'Iſle Dauphine.* 211
V. *Des Maladies des Indes, & premierement des fiévres.* 212
VI. *Du Mordechi.* 219
VII. *Des flux de ventre.* 221
VIII. *De ceux que les Portugais appellent Eſfalfados.* 225
IX. *De la petite Verole.* 227
X. *Des morſures de Couleuvres.* 228
XI. *Du mal que les Portugais appellent Bicho.* 230
Chap. dernier. *De l'Eſſence de Perſe, & de la Cephalique.* 234

Fin de la Table des Chapitres.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

MAG 2021558